



W Y P I S Y

W I Ę K S Z E

Z AUTORÓW FRANCUZKICH

PRZEZ

F. G E D I K E

Z E B R A N E

DLA SZKOŁ KRAJOWYCH

PRZEROBIONE.

A
336
2724.



w WARSZAWIE, 1810.

w Drukarni Xięży Piarów.

REIESTR MATERYV.

I. La Veillée. (par Marmontel) -	page 1
II. La Veillée. Continuation. (par le même) -	6
III. Le tems perdu et regagné. (par Berquin)	13
IV. L'orgueil puni. (par l. m.)	20
V. L'accroissement de famille. (par l. m.)	24
VI. La rente du chapeau. (par l. m.)	30
VII. Jeannot et Colin. (par Voltaire)	34
VIII. Entretien d'un père avec ses enfans, ou du danger de se mettre au dessus des loix. (par Diderot)	44
IX. Histoire abrégée de la mort de Jean Calas. (par Voltaire)	55
X. Anecdotes sur le Czar Pierre le Grand (par l. m.)	69
XI. Dialogue entre Périclès, un Grec moderne, un Russe (par l. m.)	81
XII. L'homme sauvage, et l'homme civil (par d'Arnaud)	86
XIII. Le riche digne de l'être. (par l. m.)	89
XIV. Le pouvoir de la pitié (par l. m.)	92
XV. Antonio et Roger. (par l. m.)	97
XVI. De la religion des Quakers. (par Voltaire et Raynal)	103
XVII. Découverte de l'Amérique. (par Raynal)	113
XVIII. Sur la traite des Noirs. (par l. m.)	127
XIX. Lettres Persannes. (par Montesquieu)	141

	page
XX. Voyage du jeune Anacharsis en Grèce. (par Barthélemy) -	149
XXI. Des éloges religieux, ou des Hy-mnes. (par Thomas) -	177
XXII. Des Grecs, et de leurs éloges funèbres en l'honneur des guerriers morts dans les combats. (par l. m.)	182
XXIII. Eloge de Fénelon. (par d'Alembert) -	186
XXIV. Sur Benjamin Franklin. (par Brissot) -	196
XXV. Emile, ou de l'éducation. (par J. J. Rousseau) -	208
XXVI. Lettres sur l'Italie. (par du Paty) -	223
Lettre de madame de Sevigné, où elle annonce au comte de Grignan la mort de M. de Turenne. -	231
Lettre de mademoiselle de Barry à son frère, élève de l'Ecole royale militaire. -	233
Mœurs dans l'orateur. (par Domairon)	238

I.

LA VEILLÉE.

Un soir, durant les troubles de Paris, une société d'amis retirée à la campagne, après s'être inutilement fatiguée de réflexions et de prévoyances, cherchoit quelques moyens d'y faire diversion; quand la Maîtresse de la maison, Madame de Verval, qui aimoit les contes, et qui avoit elle-même le talent de conter avec beaucoup de naturel et d'agrément, proposa une ronde, où chacun à son tour rappellerait l'événement de sa vie le plus heureux, ou l'un des plus heureux.

La proposition fut goûtée, et il fut décidé que les plus jeunes commenceroient. Ah! maman, que ce ne soit pas moi qui commence, dit Juliette, je n'en aurois pas le courage. A la bon heure, dit la mère; Dervis, votre cousin, va vous apprendre à vaincre cette timidité, qui n'est pas toujours de la modestie. Vraiment, dit tout bas Juliette, un Avocat du Roi parle quand il lui plaît, et comme il lui plaît. Moi, je ne plaide point, et je n'ai jamais fait de contes. Et puis, il a vingt-trois ans passés, Monsieur Dervis, et moi, je n'en ai pas dix huit: la différence est grande.

Dervis, qui s'étoit recueilli pendant cet aparté, prit la parole.

Si mon père dit-il, veut me permettre de parler de lui, je dirai ce qui dans ma vie m'a le plus agréablement et le plus vivement touché. Voyons, dit le sage Ormeson: il est permis de parler de son père, à moins qu'on n'en dise du mal, ou trop de bien. Et Dervis commença.

Feu ma mère, dit-il avec émotion, étoit si bonne, que tout le monde l'accusoit de gâter ses enfans. Il est vrai, qu'elle étoit plus affligée que nous-mêmes quand mon père nous corrigeoit. Si nos fautes avoient une excuse, elle étoit la première à la trouver, même avant nous; et s'il n'y en avoit pas, elle y en trouvoit encore. Quelquefois elle nous grondoit; mais la voix de sa colère étoit si douce, qu'on l'auroit prise pour celle de l'amour; et quand ses beaux sourcils se fronçoient pour nous menacer, sous ces sourcils il y avoit encore des yeux si tendres, que le pardon perçoit à travers la menace. Vous jugez bien, que, si telle étoit son indulgence, lorsque nous avions manqué à nos devoirs, sa joie étoit sensible et ne se cachoit point, lorsque nous les avions remplis: son visage en étoit rayonnant; et si on lui parloit de sa santé, de sa fraîcheur, de cette beauté qui sembloit, hélas! devoir être immortelle: Ce sont mes enfans, disoit-elle, qui ont le don de me rajeunir.

Dervis à ces mots s'interrompit pour respirer; et en essuyant deux larmes qui tomboient de ses yeux, Pardon, dit-il, je parle de ma mère. En l'écoutant, Juliette embrassoit la sienne; et ses beaux yeux, attachés sur elle, brilloient d'une humide langueur.

J'avois besoin, reprit Dervis, de rappeler cet excès de bonté pour excuser mon injustice. Mon père, dont je n'oserois vous peindre en sa présence l'âme et le caractère, avoit jugé que, de son côté, une sévérité froide et imposante pouvoit seule remédier au mal que nous feroit, du côté de ma mère, un excès de tendresse. Il s'étoit imposé le pénible devoir de nous tenir sans cesse en crainte devant lui; les fautes légères étoient reprises; les fautes graves étoient punies. Sa vigilance observoit tout, sa sévérité ne nous

passoit rien; et les bons témoignages qu'on lui rendoit de nous, étoient reçus de lui sans aucune marque de joie. „On veut bien être content de vous, nous disoit-il: continuez, et faites mieux encore, pour n'avoir plus besoin „qu'on me flatte en exagérant „

Nous étions tous persuadés, que nous avions un père vertueux et juste; mais aucun de nous ne savoit qu'il eût un père sensible et bon. A l'âge de 15 ans, je l'ignorois moi-même encore; et jusque-là deux sentimens avoient été les seuls mobiles de mon âme, la peur d'exciter son courroux, et la peur d'affliger ma mère. Ce dernier sentiment étoit plus tendre, je l'avoue, et n'en étoit pas moins puissant; et quand j'attirois à ma mère les reproches des torts, que je pouvois avoir et que mon père attribuoit à l'excès de son indulgence, la peine, qu'elle en ressentoit, me pénétrait jusqu'au fond du cœur. Je mêlois mes larmes aux siennes; et c'étoit par là, que mon père avoit coutume de me punir. Nous la perdîmes, et je puis dire que ce fut à sa mort que finit ma jeunesse. Ma douleur mûrit tout à coup mes sentimens et mes pensées. Un an de deuil fut un âge pour moi. Mes devoirs prirent un caractère sérieux. Mes études, quand j'eus repris le courage de m'y livrer, ne furent plus un travail, mais un soulagement pour moi. Je me vis solitaire dans la foule de mon collège; les jeux de mes pareils m'étoient devenus importuns. Penser à ma mère et pleurer, ou m'abandonner à l'étude, comme si je m'étois jetté dans les bras d'un consolateur, ce fut l'alternative de mes jours, de mes nuits, durant le cours de ma Rhétorique. Quelquefois même en travaillant je croyois voir devant moi ma mère, je croyois l'entendre me dire: „Forme ton esprit et tes mœurs; sois digne de „ton père; sois sa consolation; qu'il soit heu-
Aa

„reux, s'il peut l'être sans moi; qu'il soit heureux par ses enfans.” Cette illusion redou- bloit mon courage. Une supériorité, que je n'a- vois jamais eue dans mes autres classes, fut le fruit de cette mélancolique et pieuse application; et quand vint le concours des prix, j'eus sur mes rivaux l'avantage d'avoir reçu les leçons du malheur.

Avec l'intention vague de bien faire, je n'a- vois eu ni l'espérance, ni l'ambition des succès que j'obtins. Ils m'étoient inconnus; mais mon Professeur en étoit instruit. Il venoit voir quel- quefois mon père: il en étoit reçu avec distinction; mais il n'avoit jamais surpris en lui un mouve- ment de cette joie, que les parens font éclater, lorsqu'on leur donne de leur enfans des espéran- ces consolantes. Sans doute il avoit peur que son secret ne fût trahi.

Le Régent, qui croyoit voir en lui une gra- vité difficile à émouvoir, et qui vouloit pourtant vaincre cette froideur, y employa le grand moyen de la surprise. Il l'invita, comme par bien- séance, à l'exercice solennel, où se distribueroient les prix. Ai-je quelque raison personnelle pour y assister, lui demanda négligemment mon père? C'est le secret des juges, lui répondit le Profes- seur, et il n'est pas d'usage de nous en faire confi- dence. — Que ferois-je dont là? — Vous y ver- riez du moins une source d'émulation. — Et de vanité? — Non, Monsieur: la vanité s'attache à des choses futiles; et nos triomphes ne sont point pour les jeunes gens un stérile et frivole honneur. Dans tous les âges de la vie, l'amour du travail, le goût de l'étude est un bien; et le succès en est louable. Il est beau d'en donner l'exemple; il est bon de le recevoir. Vous avez raison, dit mon père. Je serai bien aise de voir mon fils porter envie à ses compagnons couronnés.

Mon père eut donc la bonté de se rendre à l'invitation de mon professeur. Je ne vous di- rai pas de quel saisissement je fus surpris en le voyant de loin se placer dans la salle. Où me cacher, disois-je, si je n'ai aucun prix? Mais seroit-on assez cruel, si je n'en avois point, pour avoir invité mon père? Ayons bonne espé- rance. Et en espérant, je tremblois. Ce fut alors, pour la première fois, que j'éprouvai le désir de la gloire avec ses craintes et ses frissons. Heureusement ma classe étoit la première appelée. Le premier prix, le second, le troisième m'est accordé. Mon père entend trois fois mon nom. Il me voit couronner trois fois; et surchargé de livres et de lauriers, au bruit des applaudissemens et des fanfares, il me voit descendre du théâtre, fendre la foule, et porté dans les bras des spe- ctateurs, m'aller précipiter à ses genoux. Il me prend dans ses bras, et avec une émotion qui le trahit enfin, il me presse contre son coeur, et je me sens inondé de ses larmes. Ah! mon père, si elle vivoit, m'écrit-je avec un sanglot. L'im- pression de ces mots fut si vive et nous étouffa tellement l'un et l'autre, qu'il fallut sortir de la salle. Viens, mon enfant, me dit ce bon père, monte avec moi dans mon carrosse; je sens que j'ai besoin de toi; nous ne pouvons plus nous quitter.

Lorsque nous fûmes dans sa voiture, il m'em- brassa de nouveau, et me dit: Tu vois si ton père est sensible; tu vois s'il aime ses enfans. Tu as le secret de ma faiblesse: garde le bien, sur- tout avec tes jeunes frères; ils ont encore be- soin de ma sévérité. — Mon père, lui dis-je, daignez vous souvenir que vos enfans n'ont plus de mère: que leur âge a ses peines et ses cha- grins; et que le baume qui couloit dans les plaies de leurs jeunes coeurs, n'y coule plus. Les

tendres foiblesses, dont trop souvent nous avons abusé, n'ont malheureusement plus pour eux le danger que vous auriez pu craindre. Soyez toujours père par l'ascendant d'une volonté respectée; mais soyez mère quelquefois. Oui, me dit-il, je réunirai ces deux caractères, ils sont tous les deux dans mon cœur, mais j'en veux prendre encore un autre avec toi désormais, celui de ton ami. Jurons nous de n'avoir qu'une âme, et jamais rien de dissimulé ni de réservé l'un pour l'autre. Que ne puis-je exprimer avec quel transport j'en fis et reçus le serment! Ce fut là le moment le plus heureux du passé de ma vie, et une source intarissable de douceurs et de charmes pour mes jours à venir.

MARMONTEL.

II.

LA VEILLÉE.

Continuation.

Après que Dervis eut achevé: Ariste, c'est à vous, dit-il à l'un de ses anciens amis, c'est à vous d'occuper la scène; et Ariste prit la parole.

J'étois dans un village, chez une femme aimable, singulièrement belle quoique sur son déclin, et dont la politesse unie et naturelle étoit comme un aimant pour la société. Le voisinage de Charenton faisoit souvent du pont, qui traverse la Marne, le but de notre promenade. C'étoit là qu'en nous reposant, nous nous donnions le spectacle mobile et varié d'une route continuellement animée.

Cette circulation rapide de mouvemens tous dirigés par un intérêt propre vers un but géné-

ral d'utilité commune, cet échange perpétuel de travaux et de bons offices, nous faisoit admirer dans l'organisation de l'ordre social le merveilleux ouvrage de la nécessité. Quelle industrieuse engrenure entre les roues innombrables qui imposaient cette machine immense! quel noeud invisible les unissoit? quel ressort les animoit toutes, et les faisoit agir? un seul, le besoin réciproque. Il en est du spectacle moral de la nature, comme du spectacle physique: l'étonnement y suit par-tout la méditation. Dans celui-ci, une feuille, un brin d'herbe, devient un prodige quand on y pense; dans l'autre, un Laboureur à la charrue, un Marinier sur son tillac, un Charretier menant à la ville les productions de la campagne, est un homme étonnant, lorsqu'on le considère comme une des pièces essentielles du mécanisme social, et que dans ce système on voit tous les agens de la subsistance commune, réunis, accordés, et mis en mouvement par la même loi, l'attraction.

Je vous indique là quelques uns de nos entretiens, afin que, sur la route de Champagne, vous ne nous preniez pas pour des bayeurs naïvement occupés de rien, et qui ne font que promener l'ennui d'une âme oisive, et d'une tête vide.

Un soir que nous étions assis au bas du pont, un homme du peuple, en cheveux gris, boiteux, cheminant avec peine à l'aide d'un bâton, passe devant nous, près de nous, suivi d'un jeune chien barbet, et dit aux femmes que j'accompagnais: Mes Dames, voulez-vous m'acheter mon chien? Chacune d'elles en avoit un; et le sien n'étoit pas de l'espèce qu'aiment les femmes. Elles lui répondirent qu'elles n'en avoient pas besoin.

Alors venant à moi, il me dit d'un air plus pressant, plus suppliant: Monsieur, achetez-moi

mon chien. Ah! sur le champ, s'écria Juliette, je l'aurois acheté. Mademoiselle, reprit Ariste, ce mouvement aimable auroit dû, je l'avoue, précéder la réflexion; mais dans tous les coeurs la bonté n'est pas aussi alerte que dans le vôtre. Mon premier mot fut un refus, adouci cependant avec tout le respect qu'on doit aux malheureux.

Le vieillard se tint un moment immobile devant moi; il me regarda d'un air triste, et me laissa mécontent de moi même.

Comme il montoit lentement le pont, j'eus le tems de démêler en moi la cause du reproche confus que m'avoient fait ses yeux, et que me répétoit mon coeur. Le même instant me rappela que mon ami, le Comte de C***, avoit perdu un chien qu'il aimoit tendrement; je pensai que l'esprit et l'ame d'un barbet ne le cédoient pas à l'instinct du chien de Sibérie que mon ami avoit perdu; je le lui destinai, et je rappelai le vieillard.

Quel prix, lui dis-je demandez-vous de votre chien? Ce qu'il vous plaira, me dit-il. Ici, Mademoiselle, il me seroit aisé de vous paroître libéral en altérant la vérité, mais j'aime mieux avouer humblement que je ne fus pas magnifique. Je n'étois pas bien riche, et je n'avois dans le moment sur moi, que six francs; je les lui offris. Il les accepta sans aucun signe de répugnance; et en les recevant, il me dit: Le chien est à vous. Mais, lui dis-je, il va m'échapper: je n'ai aucun lien pour le mener en laisse. Il faut cependant l'attacher, me dit-il, car il me suivroit. Alors, ayant défait sa jarrettière, il appela son chien, le prit en ses bras, l'éleva sur le parapet. Vous me faites frémir, dit Juliette, il va tomber dans l'eau. Rassurez vous, Mademoiselle, le chien ne tomba point; il se laissa

attacher au cou la jarrettière de son maître. Je m'aperçus qu'en la nouant les deux mains du vieillard trembloient. Je ne l'attribuai qu'à son âge, car son visage n'étoit point altéré, et je le regardois bien attentivement. Mais quand il eut serré le noeud, je le vis tout à coup laisser tomber sa tête sur son chien; et le front caché dans sa laine, la bouche collée sur son corps, il demeura quelques minutes courbé, immobile et muet.

Je m'approchai de lui. Qu'avez-vous mon ami, lui dis-je? Ce n'est rien, me dit-il, en se relevant; cela va se passer. Et je vis son visage tout inondé de larmes. — Vous me semblez avoir bien du regret à vous détacher de votre chien. — Hélas! oui; c'est le seul ami que j'avois au monde. Nous ne nous sommes jamais quittés. C'est lui qui m'a gardé sur les chemins quand je dormois; et lorsqu'il me voyoit souffrant et délaissé, la pauvre bête me plaignoit, me soulageoit par ses caresses. Il m'aime tant, qu'il est bien juste que je l'aime. Mais cela ne fait rien. Il est à vous, Monsieur. Et il me présentait la jarrettière, dont il venoit de l'attacher. Vous me croyez donc bien cruel, lui dis-je, si vous pensez que je sois capable de vous priver d'un si fidèle ami, et du seul qui vous reste au monde. Il n'insista pas davantage; mais il voulut me rendre mon misérable écu. Je lui dis de garder le chien avec l'écu, et je vainquis sa résistance. Alors je vis ses genoux se ployer. — Ah! Monsieur, je vous dois la vie. C'est la faim qui m'avoit réduit à cette cruelle extrémité.

Dès ce moment, vous pensez bien qu'il eut deux amis au lieu d'un. Je voulus savoir, qui il étoit, d'où il venoit, où il alloit, et ce qui l'avoit mis dans cet état de misère et d'infirmité.

Grace au Ciel, me dit-il, j'ai vécu cinquante ans du travail de mes mains; et hier pour la première fois, j'ai eu l'humiliation de demander l'aumône. J'étois charpentier en Lorraine; mon métier me donnoit du pain: un accident m'a mis hors d'état de travailler debout; c'est un éclat de bois qui m'a fait à la jambe une plaie incurable. Je vais à Rouen trouver ma fille; elle est bonne fileuse, elle gagne sa vie dans les fabriques de coton. Arrivé auprès d'elle je ne manquerai plus de rien. Mais comme je vais lentement à cause de ma plaie, et que je viens de loin, le peu d'argent que j'avois amassé ne m'a pas suffi pour la route. Il a fallu tendre la main; mais je n'avois pas l'air d'un pauvre; on ne m'a presque rien donné. J'étois à jeune; il me restoit mon chien... Ces mots lui étouffèrent la voix.

A votre âge, et par les chaleurs, avec une plaie à la jambe, je ne souffrirai pas, lui dis-je, que vous poursuiviez une route de trente lieues par terre, et de plus que du double, si vous alliez par eau: ce seroit empirer le mal, et le rendre en effet incurable, s'il ne l'est pas. Venez. La Providence vous offre près d'ici un asile, où vous trouverez du repos, des remèdes, et peut-être la guérison. Le vieillard, qui me regardoit avec un doux étonnement, délia son chien, et se laisse conduire à la maison de la charité, qui est située au delà et au dessus du pont.

Je n'y étois pas connu; mais dans ces maisons respectables, l'indigence et l'infirmité se recommandent elles-mêmes. Le Prieur écouta avec émotion le récit de notre aventure. Il fit appeler le plus habile Chirurgien de la Maison, et lui fit visiter la plaie. Je frémis de voir à quel point les chaleurs de l'été et la fatigue du voyage l'avoient envenimée. Il n'y avoit pas à différer, dit le Chirurgien; mais il est tems en-

core, je sauverai la jambe. — Il sera donc guéri? — Oui, Monsieur, j'en réponds. — Ce fut là le moment de ma joie et de mon bonheur.

Messieurs, dis-je, n'épargnez rien, et tout ce qu'il conviendra de faire, je le ferai. Ce qui convient, Monsieur, me dit le Prieur d'un air modestement sévère, c'est de nous laisser le malade, et de vous en fier à nos soins.

Je sentis que j'avois blessé la délicatesse de ce bon Père, et je lui en fis des excuses. Mais ne seroit-ce pas trop abuser de vos bontés, lui dis-je, si je vous demandois que son fidèle ami... Oui, Monsieur, son ami, son chien lui tiendra compagnie: nous aussi, nous savons chérir l'instinct de l'amitié.

Ces paroles du Père, cet accueil, ces soins diligents, ce devouement tranquille et froid, cette humanité secourable; cette bienfaisance habituelle et de toutes les heures et de tous les momens, qui ne se croyoit d'aucun prix, me fit une impression profonde. Quoi, disois-je en moi-même, pour mon chétif écu, et pour quelques pas que je fais au service d'un malheureux, je suis transporté d'aïse, je suis content de moi jusqu'au ravissement! et ces Religieux, qui passent les jours et les nuits, à veiller, à servir à soulager les pauvres, qui font plus de bien en un jour, que je n'en fait en ma vie, ne daignent pas même y penser! c'est-là ce qui est rare et sublime.

Avant de quitter mon vieillard, je pris l'adresse de sa fille pour lui donner de ses nouvelles, et j'allai retrouver les dames qui m'attendoient à l'autre bord. Il fallut bien leur dire ce qui s'étoit passé; et ma bienfaisance mesquine mêla un peu de ridicule au pathétique de mon récit; mais je les défiai d'être plus généreuses;

et en attendant la guérison de mon vieillard, je fus son trésorier.

Notre société de campagne étoit mobile, et à chaque nouvel arrivant on me faisoit répéter mon conte. Je ne manquois jamais d'articuler l'offre de mon écu, et l'on ne manquoit pas non plus d'admirer ironiquement cet excès de magnificence. Un écu, disoit-on, un écu à ce bon vieillard; et pour un chien inestimable! — Vous, Monsieur, disois-je, et vous, Madame, combien lui auriez-vous donné? Chacun renchérissoit, qui le plus, qui le moins, selon le mouvement de sensibilité qu'avoit produit la scène. Eh bien! disois-je alors, le vieillard n'est pas loin, et chacun peut faire pour lui ce qu'il auroit fait à ma place. On se piquoit d'émulation; et moi je bénissois le ciel de m'avoir donné pour richesse le talent d'émouvoir les riches. Enfin j'annonçai le beau jour où mon vieillard viendrait avec son chien rendre grâce à ses bienfaiteurs. La maison en fut pleine. J'allai le prendre à la Charité; et après avoir témoigné aux bons Pères ma profonde reconnaissance, et toute ma vénération pour un institut si sacré et pour des fonctions si saintement remplies, je l'amenai presque aussi ingambe et aussi joyeux que son chien.

Ils furent reçus l'un et l'autre avec des cris de joie; mais le chien fut le plus fêté. De sa vie il n'avoit reçu tant de caresses. D'abord il en fut étourdi, mais bientôt il y répondit d'un air à faire croire qu'il entendoit, pourquoi on le traitoit si bien.

Le bon vieillard dina avec nous, et son chien à côté de lui. Ils couchèrent ensemble; et le lendemain, au point du jour, ils vinrent prendre congé de moi. Le petit trésor du bon homme lui fut remis. J'eus beau lui dire que

j'y avois peu contribué. Je vous dois tout s'écrioit-il, et je ne l'oublierai jamais. A ces mots, il voulut se prosterner; je le retins, et nous trouvant dans les bras l'un de l'autre, nous nous serrâmes dans nos adieux, comme auroient fait deux anciens amis.

Monsieur je m'en vais accablé de vos bontés, me dit-il enfin. Mais oserois je encore vous demander une grâce? vous m'avez embrassé, daignez baiser mon chien. Viens, Lèveillé, viens, lui dit-il, Monsieur veut bien te faire cet honneur. Lèveillé se dressa; et moi je me baisois vers lui, quand tout à coup s'offrit à ma pensée l'image du vieillard courbé, comme moi, sur son chien, et croyant l'embrasser pour la dernière fois; aussi-tôt mes larmes coulèrent. Ah! vous le regrettez, s'écria le bon homme, gardez-le, il est à vous encore. — Eh non, mon ami, non, va-t-en, et sois heureux. Je le suis plus moi-même que je n'ai mérité de l'être: et ton image et celle de ton chien me suffiroient longtemps pour l'être encore de souvenir.

MARMONTEL.

III.

LE TEMS PERDU ET REGAGNÉ.

Les parens de Lucien étoient engagés dans des affaires de commerce si considérables, qu'il leur fut impossible de s'occuper eux-mêmes de son éducation. Ils avoient entendu parler d'une école célèbre, d'où il étoit sorti un grand nombre de jeunes gens distingués par les connoissances qu'ils y avoient acquises, et par les principes d'honneur qu'on leur y avoit inspirés. Quoi-

qu'elle fût éloignée d'environ cent lieues de sa demeure, le père de Lucien y envoya son fils, en le recommandant avec les plus vives instances au Directeur. Celui-ci, qui regardoit chacun de ses élèves comme son propre enfant, n'épargna rien pour le corriger de ses défauts, l'exciter au travail, et faire naître en son ame des sentimens élevés. Les personnes qu'il avoit associées à ses travaux, cherchèrent aussi, de tout leur pouvoir, à le seconder dans ces louables dispositions.

Des soins si tendres n'eurent pas le succès qu'on en devoit espérer. Lucien étoit d'un caractère inquiet et volage, qui lui faisoit oublier dans l'instant même les sages conseils qu'on lui donnoit. Pendant les heures destinées à l'étude, il laissoit tellement égarer ses pensées, qu'il ne lui restoit aucune attention pour les leçons de ses maîtres. Tous ses devoirs étoient sacrifiés aux plus frivoles amusemens. Il apportoit la même négligence dans le soin de sa personne et de ses livres. Ses vêtemens étoient toujours en désordre; et malgré l'agrément de sa figure, on ne pouvoit l'approcher qu'avec un mouvement de dégoût.

Il est aisé de sentir combien cette légèreté fut nuisible à son avancement. Tous ses camarades le laissoient loin derrière eux dans leurs progrès. Il n'y avoit pas même jusqu'aux plus petits, reçus long tems après lui dans l'école, qui ne l'eussent bientôt surpassé, et qui ne le regardassent avec mépris. Lorsqu'il venoit quelques étrangers de distinction, on avoit grand soin de l'écartier de leurs yeux, de peur qu'il ne fît tort à ses camarades par son air sauvage et sa malpropreté. Jamais il n'avoit paru dans les exercices que l'on fait ordinairement en public

à la fin de l'année. Son ignorance eût suffi pour décréditer la pension.

Toutes ces disgrâces humiliantes ne faisoient aucune impression sur lui. C'étoit toujours la même inconséquence, la même dissipation et le même désordre.

Ses précepteurs ne le voyoient qu'avec une tristesse secrète; et leur zèle pour son avancement se refroidissoit de jour en jour. Ils se disoient souvent l'un à l'autre: Le pauvre Lucien! combien il se rend malheureux! Que vont dire ses parents, en le voyant revenir dans la maison paternelle avec si peu de connoissances et tant de défauts?

Deux années entières s'étoient ainsi écoulées sans le moindre fruit pour son éducation, lorsqu'il reçut un paquet fermé d'un cachet noir. Il l'ouvrit, et y lut la lettre suivante:

„MON CHER FILS.

Tu n'as plus de père. Le ciel vient de le ravir à notre amour. J'ai perdu dans mon époux mon protecteur et mon ami. Il n'est plus maintenant que toi sur la terre qui puisse apporter quelque soulagement à ma douleur, par des sentimens dignes de ma tendresse. Mais si tu trompois mon attente, s'il falloit renoncer à la douce espérance de voir revivre un jour dans ton coeur les vertus de celui que j'ai perdu, je n'aurois plus qu'à mourir de mon désespoir. Je t'envoie le portrait de ton père, et je te conjure de le suspendre au chevet de ton lit. Regarde-le souvent, pour t'exciter à devenir aussi honnête homme que lui. Je te laisserai passer le reste de cette année dans ta pension, afin que tu aches de t'instruire et de te former. Songe que tu tiens en tes mains le destin de ma vie, et

que ta tendre mère ne peut plus avoir un moment de bonheur que par toi.

La dissipation de Lucien n'avoit pas étouffé en lui les sentimens de la nature. Cette lettre les réveilla tous à la fois dans le fond de son ame. Il fondit en larmes, se tordit les mains, et s'écria d'une voix entrecoupée de mille sanglots: Ah! mon père, mon père, tu m'es donc ravi pour toujours! Il prit le portrait, le porta sur son cœur et sur sa bouche, et lui adressa ces paroles: O cher auteur de ma vie, tu as fait tant de dépenses pour mon instruction, et je n'en ai pas profité! Tu étois un si brave homme, et moi... Non, je ne suis pas digne de me nommer ton fils.

Il passa toute la journée à pousser ces plaintes amères. Le soir, il se mit au lit, mais il eut beau se tourner d'un côté et de l'autre, le sommeil ne vint point fermer ses yeux. Il lui sembloit voir l'image de son père qui lui disoit d'une voix terrible: Indigne enfant, j'ai sacrifié mon repos et ma vie pour te rendre heureux, et tu déshonores mon nom par ta conduite.

Il pensoit ensuite à sa mère, et à la tristesse qu'il alloit lui causer, au lieu de la consolation qu'elle s'attendoit à recevoir de son retour. Lorsque je paroîtrai devant ses yeux, et que je n'aurai que de tristes témoignages à lui présenter de mes instituteurs! Lorsqu'elle voudra se faire honneur dans le monde de l'éducation qu'elle m'a donnée, et que je la forcerai de rougir! Lorsqu'elle voudra m'aimer, et que je ne mériterai que sa haine! O Ciel! ma pauvre mère! Je serai peut-être la cause de sa mort! Ah! si j'avois mieux profité des instructions qu'on m'a prodiguées! si je pouvois reprendre le temps précieux qui m'est échappé!

C'est

C'est ainsi qu'il se tourmentoît: c'est ainsi que toute la nuit il baigna son lit de ses larmes.

Aussitôt que le jour eut commencé à paroître, il se leva précipitamment, courut à la chambre du Directeur, se jeta à ses pieds, et lui dit: Oh, Monsieur, vous voyez le plus malheureux enfant qui soit au monde. Je ne vous ai pas écouté. Je n'ai rien appris de ce que je devois savoir. Prenez pitié de moi, Je ne veux pas faire mourir ma mère de douleur.

Le Directeur fut vivement attendri par ces paroles touchantes. Il releva Lucien, et l'embrassa. Mon cher ami, lui dit-il, puisque vous sentez votre faute, vous pouvez encore la réparer. Vous éprouvez combien il est cruel d'avoir des reproches à se faire. Avant d'en être si bien persuadé, vous n'étiez que blâmable; vous seriez désormais criminel. Deux années entières ont été perdues pour vous; et il ne vous reste que six mois pour les regagner. Jugez combien d'efforts vous aurez à faire. Il ne faut pas cependant vous décourager. Il n'est rien dont on ne puisse venir à bout avec de la constance. Commencez dès ce moment. Venez me trouver chaque jour. Il ne tiendra pas à mon zèle que vous ne soyez bientôt aussi content de vous-même, que vous avez sujet d'en être mécontent aujourd'hui.

Lucien ne put lui remercier qu'en lui baissant les mains, et en sautant à son cou.

Il courut de ce pas s'enfermer dans sa chambre, pour répéter sa leçon. Il en fit de même les jours suivans. Ses maîtres étonnés d'une application si soutenue, se mirent, dès ce moment, à cultiver avec plus de soin ses dispositions naturelles. Ses camarades, auxquels il avoit inspiré tant de mépris, furent bientôt obligés de concevoir pour lui de l'estime. Encouragé par tous

ces succès, Lucien redoubloit chaque jour de vigilance et d'ardeur. Ce n'étoit plus cet enfant qui abandonnoit ses devoirs pour se livrer à de folles dissipations. Il falloit maintenant l'arracher à l'étude, pour lui faire goûter quelque délassement. L'ordre et la propreté succédèrent à la négligence. Il lui survenoit bien quelquefois de retours vers ses premiers défauts; mais il n'avoit besoin que de jeter un coup d'oeil sur le portrait de son père, pour reprendre toute la fermeté de ses résolutions.

Les six mois que sa mère lui avoit accordés pour perfectionner ses études, s'avançoient vers leur terme; et il les voyoit s'écouler avec une extrême rapidité, parce qu'il savoit en remplir tous les instans.

Enfin, le moment de partir arriva. Le changement qui s'étoit opéré dans son caractère, lui avoit attaché si tendrement ses amis, que l'idée d'une cruelle séparation fit naître dans tous les coeurs les regrets les plus sensibles. Ses maîtres avoient de la peine à voir s'éloigner un sujet qui commençoit à faire tant d'honneur à leurs soins; et il n'en avoit pas moins à s'éloigner de ses maîtres, dont les sages conseils avoient si bien soutenu ses dispositions. Le Directeur, en particulier, qui se félicitoit de ses progrès, comme de son propre ouvrage ne pouvoit se consoler de son départ; et ce sentiment se répandit avec abondance dans la lettre qu'il écrivit à la mère de Lucien, pour lui rendre le compte le plus avantageux de la conduite de son fils.

Pendant tout le voyage, Lucien ressentit les émotions les plus vives. Son coeur agité s'élançoit vers la maison paternelle. Il ne craignoit plus tant de se présenter aux yeux de sa mère, parcequ'il pouvoit se rendre témoignage que depuis six mois il n'avoit rien négligé pour son

instruction. Cependant il se disoit toujours: Insensé que je suis! Ne pouvois-je pas faire la même chose il y a deux ans? Je serois aujourd'hui bien plus avancé. Combien de choses, que j'ignore, n'aurois-je pas apprises dans cet intervalle! Ah! je me serois épargné bien des chagrins et des regrets.

Sa mère étoit allée à sa rencontre. Quelle joie pour elle de le revoir! Les lettres du Directeur l'avoient instruite de son heureuse réforme. Celle qu'il lui apportoit, étoit encore plus flatteuse. Une mère ne demande qu'à se composer de nouvelles raisons d'aimer davantage son fils. Elle les trouvoit dans l'idée, qu'il n'avoit entrepris de se corriger que par un sentiment de tendresse pour elle; et le plus doux avenir se dévoiloit à ses regards maternels.

Lucien ne démentit point cette espérance. Après avoir employé les premiers jours à visiter ses parens et ses amis, il se remit au travail avec une nouvelle ardeur. L'habitude de s'occuper ayant développé son esprit, il eut bientôt acquis les connoissances dont il avoit besoin pour se mettre à la tête des affaires de sa maison. Elles avoient un peu décliné depuis la mort de son père. Leur poids étoit au dessus des forces d'une tendre veuve déjà trop accablée de sa douleur. Son activité, son exactitude et son intelligence les eurent bientôt rétablies: Un riche établissement qu'il forma, et l'ordre avec lequel il sut le conduire, le mirent en état de travailler lui-même à l'éducation de ses enfans nombreux. Il s'attacha sur-tout à leur faire bien sentir le prix inestimable du tems, pour leur épargner, par son expérience, le regret de l'avoir mal employé.

BERQUIN.

L'ORGUEIL PUNI.

Roger, fils d'un honnête laboureur, avoit montré de bonne heure le goût le plus vif pour le métier des armes. On le voyoit sans cesse espionner avec sa faucille; et il s'étoit fait l'ami de tous les gardes-chasse, pour avoir occasion de manier leur fusils. A l'âge de dix-huit ans, il s'enrôla dans des recrues qu'on levoit près de son village. Comme son père l'avoit fait instruire avec soin dès son enfance, et qu'il savoit parfaitement écrire et chiffrer, il se rendit si utile à ses supérieurs, que dès la seconde année de son service, il fut fait caporal, puis sergent.

La guerre fut bientôt déclarée, et il obtint une lieutenance peu après l'ouverture de la campagne. Il se comporta fort bien dans toutes les occasions. On avoit soin de le choisir pour les entreprises les plus hasardeuses, et il s'en tiroit avec autant d'intelligence que de courage. On remarquoit, à sa louange, que jamais un soldat n'avoit plié sous son commandement.

Le Général, qui l'avoit distingué dans plusieurs rencontres, venoit de lui donner une Compagnie, pour exciter l'émulation des soldats par l'exemple de sa fortune. Une action éclatante, qu'il fit dans une bataille, où tous les anciens Capitaines furent emportés, le fit monter tout-à-coup au grade de Major.

Son nom avoit été mis souvent avec honneur dans les nouvelles publiques; et toutes les fois que le Curé de son village l'y rencontroit, il couroit chez ses frères, pour leur en faire le récit. On imagine aisément, combien ceux-ci étoient fiers de lui tenir de si près. Ils n'en

parloient qu'avec des larmes de joie. Leur tendresse sembloit les associer à sa gloire; et ils ne songeoient qu'à l'heureux moment, où ils pourroient serrer dans leurs bras un frère, qui faisoit tant d'honneur à la famille.

Cependant au milieu de toutes ses bonnes qualités, Roger avoit un vice bien odieux. Il étoit dominé par un orgueil insupportable. Il n'y avoit personne au monde, qui, à l'en croire, fût aussi prudent et aussi brave que lui. Il parloit de ses propres actions, comme un flatteur auroit parlé de celles d'un prince en sa présence. Il s'en attribuoit plus de gloire, qu'il ne devoit naturellement lui en revenir; et il ne paroissoit pas remarquer les autres officiers, lorsqu'ils se comportoient aussi bien que lui-même.

A la fin de la guerre, son régiment se mit en marche vers une ville de garnison. Il devoit passer à une petite distance de son village. A peine ses frères en eurent-ils appris la nouvelle, qu'ils accoururent sur le chemin, accompagnés de tous leurs amis. Ils le joignirent au moment, où il alloit commander quelques évolutions à ses soldats.

O mon cher Roger, lui dit l'aîné, si notre père vivoit encore, quelle joie ce seroit pour ses vieux ans! Ah! j'ai bien soupiré après ce jour. Dieu soit loué de ce que je puis enfin te revoir. Je ne me possède pas de plaisir. En disant ces mots, il ouvrit tendrement les bras, pour se jeter à son cou et l'embrasser.

Le Major, indigné de ce qu'un homme, qui n'avoit pas de plumet au chapeau, osât le nommer son frère, repoussa d'un air dédaigneux ses caresses. Je vous trouve bien insolent, lui dit-il, de prendre ces familiarités. Eh quoi! s'écria le plus jeune, est-ce que tu ne me reconnais pas non plus? Regarde-moi bien, je suis Matthieu. Tu m'aimois tant autrefois! C'est toi qui

m'apprenois à travailler à la terre, quand j'étois tout petit.

Le Major écumoit de dépit et de rage. Il les menaça de les faire arrêter comme des imposteurs, s'ils ne se retiroient tout de suite hors de sa présence.

Les deux tendres frères, qui s'étoient promis tant de joie de cette entrevue, s'en retournèrent, accablés de tristesse. Ils gémissaient de ce que Roger ne vouloit plus les reconnoître, eux qui trouvoient tant de plaisir à l'aimer.

Les soldats qui furent témoins de cette scène scandaleuse, n'osent faire éclater tout haut leurs murmures; mais ils se disoient à l'oreille: Il faut avoir un bien mauvais cœur, pour rougir de ses honnêtes parens. Est-ce que notre Major a honte d'avoir été ce que nous sommes? Il devroit bien plus s'honorer d'avoir fait son chemin à force de mérite, que d'être né d'une grande maison.

Roger n'avoit pas l'âme assez élevée pour penser avec tant de noblesse. Au lieu de se souvenir qu'il avoit été autrefois dans la classe des soldats, il croyoit, par ses dédains, le leur faire oublier à eux mêmes. Il les traitoit avec le dernier mépris; mais il paroisoit à leurs yeux bien plus méprisable. Son élévation, qui leur avoit donné autrefois tant d'orgueil, ne faisoit plus que les humilier. Ils n'obéissent à ses ordres qu'avec répugnance; et chacun souhaitoit qu'il fût éloigné du régiment.

Un jour qu'il en faisoit la revue devant l'Inspecteur Général, celui-ci lui ayant fait quelques observations sur sa manœuvre, Roger poussa l'audace jusqu'à lui répondre dans les termes les plus insolents. Ses hauteurs avoient déjà révolté plus d'une fois les Officiers Généraux. Cette nouvelle atteinte à la subordination militaire fut

poursuivie avec une extrême sévérité. Les propos injurieux, auxquels il se livra devant le Conseil de guerre, achevèrent sa ruine. Il fut condamné à se démettre de son emploi, et renvoyé honteusement du corps, sans aucune retraite.

Dans l'accablement, où le jettoit sa disgrâce, réduit au choix de périr de misère, ou de subsister du travail de ses mains, il se vit dans la nécessité de retourner au village, qui l'avoit vu naître.

C'est alors que les paysans lui rendirent bien ses mépris. Comme il ne rechercha l'amitié de personne, croyant peu convenable à un homme de son importance, de fréquenter des laboureurs, personne aussi ne rechercha son amitié; et il se vit privé de l'un des plus grands biens de la vie, le seul qui fut capable d'adoucir les regrets de son infortune.

Il ne lui restoit plus d'autres ressources que dans ses frères, qu'il avoit si durement offensés. Vous craignez peut-être qu'ils ne le méconnoissent à leur tour. Il méritoit sans doute d'en être abandonné. Heureusement pour lui, ceux-ci avoient dans leurs âmes la véritable élévation, qui manquoit à la sienne. Ils ne voulurent prendre d'autre vengeance que celle de leurs bienfaits. Roger avoit depuis long-tems reçu la portion qui lui revenoit de l'héritage paternel. Ses frères eurent la générosité de lui ceder chacun quelques parties de leurs terres. Il fut réduit à les cultiver à la sueur de son front, pour en recueillir sa subsistance. Chaque jour, en s'occupant de ces travaux, qu'il avoit tant dédaignés, il songeoit à la haute fortune qui l'attendoit; s'il avoit su conserver de la modestie. Combien il souffroit de se voir à la charge de ceux qu'il auroit pu lui-même enrichir! Maudit orgueil, s'écrioit-il, dans quelle bassesse tu m'as précipité!

Ce triste sentiment remplit sa vie d'amertume; et il mourut bientôt dévoré de regrets, pour servir à éclairer un jour ceux, que cette aveugle passion auroit peut-être égarés, sans la terreur de son exemple.

BERQUIN.

V.

L'ACCROISSEMENT DE FAMILLE.

Le bon fermier Thomas étoit allé rendre une visite à sa soeur, mariée depuis quelques années à trois lieues de son village. Un soir, après souper, il étoit assis avec elle et son mari devant leur porte, et ils s'entretenoient de leurs affaires, lorsqu'il vint à passer une petite fille âgée d'environ cinq ans, à peine couverte d'habits tout déchirés. Thomas remarqua l'air de misère qui étoit repandu sur toute sa personne, et il dit à sa soeur: Voilà une petite fille bien à plaindre. Elle n'a pas un de ses haillons qui lui tienne sur le corps. Cela fait honte à votre village. Il faut que son père soit bien paresseux, et sa mère bien insensible.

Hélas, lui répondit sa soeur, elle n'a plus ni père, ni mère, et il y a encore deux autres enfans dans le même état. Depuis trois mois ils ne font qu'errer çà et là dans le pays, sans trouver personne qui veuille les retirer. Ils couchent la nuit dans des granges, ou sous les arbres. Lorsque la faim les tourmente, ils vont s'asseoir devant la porte des paysans. Si quelqu'un leur donne un morceau de pain, ils le prennent avec une grande joie; mais ils n'en demandent jamais. Leur père, qui avoit de l'honneur, mais qui a é-

té ruiné par des maladies, leur a défendu, en mourant, de mendier.

Ce récit toucha jusqu'au vif le cœur du brave Thomas.

Il est affreux, s'écria-t-il, que de pauvres créatures soient ainsi abandonnées. Il faut que je les prenne avec moi, pour en avoir soin, puisque personne ici ne veut s'en charger.

Sa soeur et son mari crurent devoir lui faire les plus fortes représentations, pour le détourner de ce projet. Ils lui dirent qu'il avoit lui-même des enfans; qu'il ne connoissoit pas ceux-ci; qu'ils étoient accoutumés, depuis trois mois, à une vie fainéante et vagabonde; et qu'il étoit à craindre, qu'ils ne pussent jamais se tourner au bien. Pense donc, mon frère; ajoutoient-ils, quelle surcharge ce sera pour ta femme et pour ton ménage.

Thomas n'étoit pas un de ces hommes foibles, qui se laissent détourner d'un dessein généreux pour quelques difficultés. Il ne se donna pas la peine d'entendre toutes leurs objections, et encore moins d'y répondre.

Il se leva, et s'alla mettre au lit. L'attendrissement, où le jettoit son projet de bienfaisance, ne lui permit pas de s'endormir de long-tems; et les larmes étoient encore dans ses yeux, lorsqu'ils se fermèrent enfin pour un doux sommeil.

Le lendemain, de bonne heure, il fit venir la fille aînée, qui étoit âgée de douze ans.

On m'apprit hier, lui dit-il, que tu n'as plus ni père, ni mère, et je vois à tes vêtemens qu'ils ne t'ont pas laissé grand'chose.

La jeune Fille. Hélas! oui. Nous sommes bien misérables.

Thomas. Est-ce que tu n'as point de parens pour te prendre chez eux?

La jeune Fille. Nous en avons bien quelques-uns; mais ils sont trop pauvres et nous aussi.

Thomas. Eh bien, voudrais-tu venir avec moi, et être ma fille?

La jeune Fille. Ah, si vous vouliez avoir cette bonté!

Thomas. Allons, voilà qui est fait. Mais je m'en retourne à cheval, et je ne pourrais pas vous emmener tous les trois ensemble. C'est ta petite soeur que j'ai vu la première; c'est par elle que je veux commencer. Fais-moi venir cet enfant, que je fasse connoissance avec elle.

La petite fille ne tarda pas à venir. Elle avoit une physionomie si douce, et elle fit tant d'amitiés à Thomas, qu'il se regardoit déjà comme son père.

Il la prit avec lui sur son cheval, et ils arrivèrent à la ferme.

Sa femme lui demanda, à qui étoit cet enfant.

Il est à toi, Madeleine, répondit-il.

Il se mit alors à lui raconter, comme la veille il avoit vu la petite fille, comme il avoit appris la misère et l'abandon où elle étoit, comme il en avoit eu pitié, et comme il l'avoit prise avec lui, pour la mêler parmi ses propres enfans.

Pendant tout ce récit, la petite fille s'étoit attachée à ses habits, et ne cessoit de pleurer.

Madeline qui avoit un aussi bon coeur que Thomas, s'approcha doucement en essayant ses yeux, prit l'enfant sur son sein, et tâcha de la consoler par ces paroles: Puisque mon mari t'a promis d'être ton père, je veux être ta mère aussi, moi. Allons mon enfant, ne pleure donc pas davantage.

Thomas. Mais, ma femme, il y en a encore deux autres. Il y a le frère et la soeur de cette petite fille, qui sont aussi dignes de notre compassion.

Madeline. Ah, mon cher Thomas, je vois ce que tu penses. Eh bien, il faut les aller chercher.

Le lendemain, Thomas mit le cheval à sa cariole, et alla chercher les deux autres orphelins.

Va, lui dit sa femme, en l'embrassant à son départ, va, mon ami. Le bon Dieu, qui nous envoie ces enfans, ne manquera pas de nous envoyer aussi du pain pour les nourrir.

Cependant le Comte de **, Seigneur de la terre où étoient nés ces petits malheureux, avoit appris leur aventure. Le vilain homme! il fit aussi tôt courir son régisseur dans le village. Celui-ci ayant trouvé Thomas au moment où il faisoit entrer la jeune fille et le petit garçon dans sa cariole, il arrêta le cheval par la bride, en criant à Thomas: Tu n'emmeneras point ces enfans. Leur père est mort redevable de cinquante écus à Monseigneur. Il faut qu'ils restent ici, pour lui répondre de la dette.

Gardez-les donc, lui dit Thomas indigné, mais jusqu'à demain seulement. S'il ne tient qu'à cinquante écus pour les avoir, je vais retourner chez moi, et je vous apporte la somme. Les pauvres petits! Je ne les aime que davantage pour ce qu'ils me coûtent.

Il s'en alla, revint, apporta les cinquante écus, paya la dette; et cette fois on lui laissa prendre les enfans; ils étoient bien à lui.

Il vous tarde sûrement, mes chers amis, de savoir ce qu'ils sont devenus dans la suite. Heureusement je puis vous en donner de nouvelles, en vous rapportant l'entretien, qu'un voyageur eut avec Thomas quelques années après.

Toute la petite famille dansoit un soir devant la porte de la ferme, pendant que Madeleine leur apprêtoit à souper. Thomas étoit au milieu de la ronde. Le voyageur vint à passer, et s'arrêta pour être témoin de la fête.

Est-ce que tous ces enfans vous appartiennent, dit-il au fermier?

Oui, Monsieur, lui répondit celui-ci. J'en ai dix bien vivants: sept que le Ciel m'a donnés pour rien, et trois que j'ai achetés.

Achetés, reprit le voyageur avec surprise?

Vraiment oui, Monsieur, et à beaux deniers comptans.

Il lui raconta toute l'histoire; et lorsqu'il l'eut achevée, il ajouta: Grâces à Dieu, ma femme, ni moi, nous ne nous en sommes jamais repentis. C'est le meilleur marché que j'aie fait de ma vie.

Le Voyageur. Mais comment faites-vous pour subvenir à tout cet entretien?

Thomas. Cela paroît d'abord inquiétant, parce qu'il semble que l'on a besoin pour soi de tout ce que l'on gagne. On ne croiroit jamais pouvoir y suffire avant de l'avoir essayé. Je dois peut-être ma bonne conduite à cet embarras. Mais avec une vie sobre et laborieuse, il reste toujours quelque chose à donner aux malheureux.

Le Voyageur. Et vos enfans ne sont point jaloux de ces étrangers?

Thomas. Des étrangers? Il n'y en a pas ici. Tout cela pélemêle est de la famille. C'est à qui s'aimera le plus tendrement. Je vous donne à deviner ceux que j'ai fait naître. Je m'y trompe quelquefois moi-même.

Le Voyageur. Mais je ne vois pas la jeune fille dans la troupe.

Thomas. Je le crois bien. Elle a d'autres affaires en tête à présent: ne faut-il pas qu'elle veille à son ménage?

Le Voyageur. Elle est donc mariée?

Thomas. Oui, sans doute. Elle a été prise par un pêcheur, qui gagne bien ses filets, je vous en réponds. Elle est fort à son aise. Il est vrai, que je l'ai pourvue assez richement pour cela.

Le Voyageur. Comment donc? est-ce que vous lui avez donné une dot?

Thomas. Il le faut bien, quand on marie sa fille. Allez voir, s'il manque quelque chose à son trousseau.

Le Voyageur. Mais enfin, ce n'étoit pas votre sang.

Thomas. Que dites-vous? Je lui dois une joie qu'aucun des miens n'est encore en âge de me donner. Elle a déjà une petite fille qui m'appelle son grand-papa. Cela me paroît si drôle!

Thomas apprit ensuite au voyageur toute la satisfaction, qu'il recevoit des deux autres orphelins.

La petite fille, dit-il, est déjà devenue assez grande pour aider Madeleine dans les soins du ménage. Pour le petit garçon il n'a pas son pareil à conduire habilement un troupeau. Si vous saviez combien ils me sont attachés et combien je les aime!

Son cœur s'étoit attendri dans ce récit; et de douces larmes couloient de ses yeux. Il les essuya tout à coup, et s'écria avec un malin sourire: Ah, Monsieur le Comte! vous pouviez avoir toute cette joie, et vous me l'avez cédée pour cinquante écus! Vous voilà bien attrapé!

BERQUIN.

LA RENTE DU CHAPEAU.

Un paysan entra un jour dans une boutique; et mettant son chapeau sur le comptoir, il pria le Marchand de lui prêter six francs sur ce gage. Me prends-tu pour un sot, lui répondit celui-ci? Je ne te prêtero pas deux sols sur une parzille guenille. Tel qu'il soit, répliqua le paysan, je ne vous le donnerois pas pour vingt écus; et j'ai pourtant bien besoin de l'argent, que je vous demande. Il y a huit jours que je vendis ici du bled. Je devois en recevoir le montant aujourd'hui; et je comptois là dessus pour payer demain ma taille, si je ne veux voir saisir mes meubles. Mais le pauvre homme qui me doit vient d'entrer son fils. Sa femme en est malade de chagrin; et ils ne peuvent me payer que dans huit jours. Comme j'ai pris souvent de la marchandise chez vous, et que vous me connoissez pour un honnête homme, j'ai pensé que vous ne feriez pas difficulté, de me prêter les six francs dont j'ai besoin. Ce n'est rien pour vous, et c'est beaucoup pour moi. En tout cas, voilà mon chapeau qui vous en répond. C'est une caution plus sûre que vous ne pensez. Le Marchand ne fit que ricaner en haussant les épaules, et lui tourna le dos sans pitié.

Le comte de *** se trouvoit alors par hasard dans la boutique. Il avoit écouté avec attention le discours du paysan, et avoit été frappé de l'air de probité, que respiroit sa physionomie. Il s'approcha doucement de lui, et lui mettant six francs dans la main: Voilà ce que vous demandez, mon ami, lui dit-il. Puisque vous trouvez des gens si durs, c'est moi qui aurai le plaisir de vous obliger. Il sortit brusquement à ces mots, en lançant un regard d'indignation au Mar-

chand, et son carosse étoit déjà loin, avant que le paysan, immobile d'étonnement et de joie, fut revenu un peu à lui-même.

Un mois après, le Comte de *** traversoit le Pont-Royal dans la voiture: il entendit une voix qui crioit inutilement au cocher d'arrêter. Il mit la tête à la portière, et vit sur le trottoir un homme, qui couroit à toutes jambes, en suivant le pas de ses chevaux. Il tira le cordon pour retenir la bride dans la main du cocher. Aussi-tôt l'homme s'élança à la portière et lui dit: Excusez, je vous prie, Monsieur. Je me suis mis hors d'haleine pour vous attraper. N'est ce pas vous qui me glissâtes, il y a un mois, six francs dans la main chez un marchand? — Oui, mon ami, je m'en souviens. — Eh bien, Monsieur, voici votre argent que je vous apporte. Vous ne m'avez pas laissé le tems de vous remercier, et encore moins de vous demander votre nom et votre adresse. Le Marchand ne vous connoissoit pas. Je suis venu me poster ici tous les dimanches pour voir, si je vous verrois passer. Heureusement je vous trouve. Je n'aurois jamais été tranquille, si je ne vous avois pas rencontré. Que Dieu vous récompense, vous et vos enfans, du service que vous m'avez rendu! Je me félicite, lui répondit le Comte, d'avoir obligé un si honnête homme; mais je vous avoue que je ne m'attendois pas à me voir rentrer cet argent. C'étoit un petit présent que j'avois intention de vous faire. — Je n'en savois rien, Monsieur. Et puis je ne reçois point d'argent, que lorsque je le gagne. Je n'avois rien fait pour vous, et vous aviez assez fait pour moi de me le prêter. Daignez le reprendre, je vous en supplie. — Non, mon ami, il n'appartient plus ni à vous, ni à moi. Faites-moi le plaisir d'en acheter quelque chose pour vos enfans, et de leur présenter ce

petit cadeau de ma part. — A la bonne heure, Monsieur, j'aurais mauvaise grace de vous refuser. — Voilà qui est fini, n'en parlons plus. Mais éclairez-moi une chose, qui n'a pas cessé de tourmenter ma curiosité depuis l'autre jour. Par quelle confiance osiez-vous demander six francs sur votre chapeau, qui vaut à peine six sols ? — C'est qu'il vaut tout pour moi, Monsieur. — Et comment donc, je vous prie, mon ami ? — Je vais vous en faire l'histoire.

Il y a quelques années que le fils unique du Seigneur de notre village, en glissant sur les fossés du château, tomba sous la glace. Je travaillois près de là; j'entendis des cris, j'accourus, je me jettai tout habillé dans le trou, et j'eus le bonheur d'en retirer l'enfant et de le porter vivant à son père. Monseigneur ne fut pas ingrat de ce service. Il me donna quelques arpens de terre, avec une petite somme, pour y bâtir une cabane, monter mon ménage, et me marier. Ce n'est pas tout. Comme j'avois perdu mon chapeau dans l'eau, il posa le sien sur ma tête, en me disant qu'il auroit voulu y mettre une couronne à la place. Vous voyez à présent, si je ne dois pas aimer beaucoup ce chapeau. Je ne le porte guère aux champs. Tout m'y rappelle assez la mémoire de mon bienfaiteur, quoiqu'il soit mort. Mes enfans, ma femme, ma chaumière, ma terre, il n'y a rien qui ne me parle de lui. Mais lorsque je viens à la ville, j'y porte toujours mon chapeau, pour avoir sur moi quelque chose de son souvenir. Je suis fâché seulement qu'il commence à s'user. Voyez vous ? il s'en va. Mais tant qu'il en restera un morceau, il sera toujours sans prix à mes yeux.

Le Comte avoit été vivement attendri de ce récit. Il prit son porte-feuille, en tira une lettre, et donnant l'enveloppe au paysan : Tenez, mon
ami;

ami, lui dit-il; je suis obligé de vous quitter. Mais voici mon adresse. Faites moi le plaisir de venir me voir dimanche au matin.

Le paysan ne manqua point au rendez-vous. Aussi-tôt qu'il fut annoncé, le Comte courut au-devant de lui; et le prenant par la main, il lui dit: Mon cher ami, vous ne m'avez point sauvé un fils unique, mais vous m'avez rendu un service, c'est de me faire aimer davantage les hommes, en me prouvant qu'il est encore des coeurs pleins d'honnêteté et de reconnaissance. Puisque les chapeaux figurent avec tant d'honneur sur votre tête, en voici un. Je ne demande point que vous quittiez celui de votre bienfaiteur. Seulement, lorsqu'il ne vous sera plus possible de le porter, je vous demande la survivance pour le mien; et chaque année, à pareil jour, vous en trouverez ici un autre pour le remplacer.

Cette fondation n'étoit qu'un honnête prétexte, dont se servoit le Comte pour ménager la fierté du paysan. Il savoit trop bien qu'on ne doit chercher qu'à élever les sentiments de ceux qu'on oblige. Après avoir gagné son coeur par cette première liaison, il prit assez d'empire sur lui pour avoir le droit de répandre l'aisance dans sa famille, que des malheurs avoient presque ruinée; et il eut la joie de la voir presque aussi heureuse de sa reconnaissance, qu'il l'étoit lui-même de ses bienfaits.

BERQUIN.

JEANNOT ET COLIN.

Plusieurs personnes dignes de foi ont vu *Jeannot* et *Colin* à l'école dans la ville d'Issoire en Auvergne, ville fameuse dans tout l'univers par son collège et par ses chauderons. *Jeannot* était fils d'un marchand de mulets très-renommé, et *Colin* devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, et qui après avoir payé la taille, le taillon, les aides et gabelles, le sou pour livre, la capitation et les vingtièmes, ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année.

Jeannot et *Colin* étaient fort jolis pour des Auvergnats; ils s'aimaient beaucoup; et ils avaient ensemble de petites privautés, de petites familiarités, dont on se ressouvient toujours avec agrément quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Le tems de leurs études était sur le point de finir, quand un tailleur apporta à *Jeannot* un habit de velours à trois couleurs, avec une veste de Lyon de fort bon goût: le tout était accompagné d'une lettre à Monsieur de la *Jeannotière*. *Colin* admira l'habit, et ne fut point jaloux: mais *Jeannot* prit un air de supériorité qui affligea *Colin*. Dès ce moment *Jeannot* n'étudia plus, se regarda au miroir, et méprisa tout le monde. Quelque tems après un valet de chambre arrive en polte, et apporte une seconde lettre à Monsieur le Marquis de la *Jeannotière*; c'était un ordre de Monsieur son père, de faire venir Monsieur son fils à Paris. *Jeannot* monta en chaise en tendant la main à *Colin* avec un sourire de protection assez noble. *Colin* sentit son néant, et pleura. *Jeannot* partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire doivent savoir que Monsieur *Jeannot* le père avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes? C'est parce qu'on est heureux. Monsieur *Jeannot* était bienfait, sa femme aussi. Ils allèrent à Paris pour un procès qui les ruinait, lorsque la fortune qui élève et qui abaisse les hommes à son gré, les présenta à la femme d'un entrepreneur des hôpitaux des armées, homme d'un grand talent, et qui pouvait se vanter d'avoir tué plus de soldats en un an, que le canon n'en fait périr en dix. *Jeannot* plut à Madame; la femme de *Jeannot* plut à Monsieur. *Jeannot* fut bientôt de part dans l'entreprise; il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on est dans le fil de l'eau, il n'y a, qu'à se laisser aller; on fait sans peine une fortune immense. Les gredins, qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles, ouvrent des yeux étonnés; ils ne savent comment vous avez pu parvenir, ils vous envient au hasard, et font contre vous des brochures que vous ne lisez point. C'est ce qui arriva à *Jeannot* le père, qui fut bientôt Monsieur de la *Jeannotière*, et qui ayant acheté un Marquisat au bout de six mois, retira de l'école Monsieur le Marquis son fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin toujours tendre, écrivit une lettre de complimens à son ancien camarade, et lui fit ces lignes pour le congratuler. Le petit Marquis ne lui fit point de réponse. *Colin* en fut malade de douleur.

Le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune Marquis. Ce gouverneur, qui était un homme du bel air, et qui ne savait rien, ne put rien enseigner à son pupille. Monsieur voulait que son fils apprît le latin, Ma-

dame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maison commença par lui dire d'abord : Monsieur, comme vous savez le latin, et que vous êtes un homme de la cour — Moi, Monsieur, du latin ! je n'en sais pas un mot, répondit le bel esprit, et bien m'en a pris : il est clair, qu'on parle beaucoup mieux sa langue quand on ne partage pas son application entre elle et des langues étrangères. Voyez toutes nos dames, elles ont l'esprit plus agréable que les hommes ; leurs lettres sont écrites avec cent fois plus de grace ; elles n'ont sur nous cette supériorité que parce qu'elles ne savent pas le latin.

Eh bien, n'avais-je pas raison ? dit Madame — Je veux que mon fils soit un homme d'esprit, qu'il réussisse dans le monde ; et vous voyez bien que s'il savait le latin, il serait perdu. Joue-t-on, s'il vous plaît, la comédie et l'opéra en latin ? Plaide-t-on en latin, quand on a un procès ? Monsieur, ébloui de ces raisons, passa condamnation, et il fut conclu, que le jeune Marquis ne perdrait point son tems à connaître Cicéron, Horace et Virgile.

Mais qu'apprendra-t-il donc ? car encore faut-il qu'il sache quelque chose ; ne pourrait-on pas lui montrer un peu de Géographie ? — A quoi cela lui servira-t-il ? répondit le gouverneur. Quand Monsieur le Marquis ira dans ses terres, les portillons ne sauront-ils pas les chemins ? ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas besoin d'un quart de cercle pour voyager, et on va très commodément de Paris en Auvergne, sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve.

Vous avez raison, répliqua le père ; mais j'ai entendu parler d'une belle science qu'on ap-

pelle, je crois, l'astronomie. — Quelle pitié ! repartit le gouverneur, se conduit-on par les astres dans ce monde ? et faudra-t-il que Monsieur le Marquis se tue à calculer une éclipse, quand il la trouve à point nommé dans l'almanac, qui lui enseigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune, et celui de toutes les Princesses de l'Europe ?

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit Marquis était au comble de la joie ; le père était très indécis. Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils ? disait-il. A être aimable, répondit l'ami que l'on consultait ; et s'il sait *les moyens de plaire*, il saura tout : c'est un art qu'il apprendra chez Madame sa mère, sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine.

Madame à ce discours embrassa le gracieux ignorant, et lui dit : On voit bien, Monsieur, que vous êtes l'homme du monde le plus savant ; mon fils vous devra toute son éducation : je m'imaginais pourtant qu'il ne serait pas mal qu'il sût un peu d'histoire. Hélas ! Madame, à quoi cela est-il bon ? répondit-il ; il n'y a certainement d'agréable et d'utile que l'histoire du jour. Toutes les histoires anciennes, comme le disait un de nos beaux esprits, ne sont que des fables convenues ; et pour les modernes, c'est un cahos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à Monsieur votre fils que Charlemagne ait institué les douze Pairs de France, et que son successeur ait été bègue ?

Rien n'est mieux dit, s'écria le gouverneur ; on étouffe l'esprit des enfans par un amas de connaissances inutiles ; mais de toutes les sciences la plus absurde à mon avis, et celle qui est la plus capable d'étouffer toute espèce de génie, c'est la géométrie. Cette science ridicule a pour objet des surfaces, des lignes et des points,

qui n'existent pas dans la nature. La géométrie en vérité n'est qu'une mauvaise plaisanterie.

Monsieur et Madame n'entendaient pas trop ce que le gouverneur voulait dire, mais ils furent entièrement de son avis.

Un Seigneur comme Monsieur le Marquis, continua-t-il, ne doit pas se dessécher le cerveau dans ces vaines études. Si un jour il a besoin d'un géomètre sublime pour lever le plan de ses terres, il les fera arpenter pour son argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de sa noblesse qui remonte aux tems les plus reculés, il enverra chercher un Bénédictin. Il en est de même de tous les arts. Un jeune Seigneur, heureusement né, n'est ni peintre, ni musicien, ni architecte, ni sculpteur, mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par sa magnificence. Il vaut sans doute mieux les protéger que de les exercer; il suffit que Monsieur le Marquis ait du goût; c'est aux artistes à travailler pour lui; et c'est en quoi on a très grande raison de dire que les gens de qualité (j'entends ceux qui sont très-riches) savent tout sans avoir rien appris, parce qu'en effet ils savent à la longue juger de toutes les choses qu'ils commandent, et qu'ils payent.

L'aimable ignorant prit alors la parole, et dit: Vous avez très bien remarqué, Madame, que la grande fin de l'homme est de réussir dans la société. De bonne foi, est-ce par les sciences qu'on obtient ce succès? S'est-on jamais avisé dans la bonne compagnie de parler de géométrie? demande-t-on jamais à un honnête homme, quel astre se lève aujourd'hui avec le soleil? Non sans doute, s'écria la Marquise de la Jeannotière, et Monsieur mon fils ne doit point éteindre son génie par l'étude de tous ces fatras; mais enfin que lui apprendra-t-on? car il est bon qu'un

jeune Seigneur puisse briller dans l'occasion, comme dit Monsieur mon mari. Je me souviens d'avoir ouï dire à un Abbé, que la plus agréable des sciences était une chose dont j'ai oublié le nom, mais qui commence par un B. Par un B, Madame? ne serait-ce point la botanique? Non, ce n'était point de botanique qu'il me parlait; elle commençait, vous dis-je, par un B, et finissait par un on. Ah! j'entends Madame, c'est le blason; c'est à la vérité une science fort profonde: mais elle n'est plus à la mode, depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armes aux potières de son carrosse; c'était la chose du monde la plus utile dans un état bien policé. D'ailleurs cette étude serait infinie; il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ses armoiries; et vous savez que tout ce qui devient commun, est peu fêté. Enfin après avoir examiné le fort et le faible des sciences, il fut décidé que Monsieur le Marquis apprendrait à danser.

La nature qui fait tout, lui avait donné un talent qui se développa bientôt avec un succès prodigieux, c'était de chanter agréablement des vaudevilles. Les grâces de la jeunesse, jointes à ce don supérieur, le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande espérance.

Madame la Marquise crut alors être la mère d'un bel esprit, et donna à souper aux beaux esprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renversée; il acquit l'art de parler sans s'entendre, et se perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Quand son père le vit si éloquent, il regretta vivement de ne lui avoir pas fait apprendre le latin, car il lui aurait acheté une grande charge dans la Robe. La mère, qui avait des sentimens plus nobles, se chargea de solliciter un régiment pour son fils; et en attendant il fit l'amour. Il dépensa beaucoup, pen-

dant que ses parens s'épuisaient encor davantage à vivre en grands Seigneurs.

Une jeune veuve de qualité leur voisine, qui n'avait qu'une fortune médiocre, voulut bien se résoudre à mettre en sûreté les grands biens de Monsieur et Madame de la Jeannotière, en se les appropriant, et en épousant le jeune Marquis. Elle l'attira chez elle, lui fit entrevoir qu'il ne lui était pas indifférent, l'enchantait, le subjuguait sans peine. Elle lui donnait tantôt des éloges, tantôt des conseils; elle devint la meilleure amie du père et de la mère. Une vieille voisine proposa le mariage. Les parens, éblouis de la splendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la proposition. Ils donnèrent leurs fils unique à leur amie intime. Le jeune marquis allait épouser une femme qu'il adorait, et dont il était aimé; les amis de la maison les félicitaient; on allait rédiger les articles en travaillant aux habits de nôce et à l'épithalame.

Il était un matin aux genoux de la charmante épouse que l'amour, l'estime et l'amitié allaient lui donner; ils s'arrangeaient pour mener une vie délicieuse, lorsqu'un valet de chambre de Madame la mère arrive tout effaré. Voici bien d'autres nouvelles, dit-il; des huissiers déménagent la maison de Monsieur et Madame; tout est saisi par des créanciers; on parle de prise de corps, et je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages. Voyons un peu, dit le Marquis, ce que c'est que cette aventure-là. Oui, dit la veuve, allez punir ces coquins-là, allez vite. Il y court; il arrive à la maison; son père était déjà emprisonné: tous les domestiques avaient fui chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avaient pu. Sa mère était seule, sans secours, sans consolation, noyée dans les larmes, il ne lui restait rien que le souvenir de

sa fortune, de sa beauté, de ses fautes et de ses folles dépenses.

Après que le fils eut longtems pleuré avec la mère, il lui dit enfin: Ne nous désespérons pas; cette jeune veuve m'aime éperdûment, elle est plus généreuse encor que riche; je réponds d'elle, je vole à elle, et je vais vous l'amener. Il retourne donc chez sa maîtresse, il la trouve tête à tête avec un jeune officier fort aimable. Quoi! c'est vous, Monsieur de la Jeannotière: que venez-vous faire ici? Abandonne-t-on ainsi sa mère? Allez chez cette pauvre femme, et dites lui, que je lui veux toujours du bien: j'ai besoin d'une femme de chambre et je lui donnerai la préférence. — Mon garçon, tu me parais assez bien tourné, lui dit l'officier, si tu veux entrer dans ma compagnie, je te donnerai un bon engagement.

Le Marquis stupéfait, la rage dans le coeur, alla chercher son ancien gouverneur, déposa ses douleurs dans son sein, et lui demanda des conseils. Celui-ci lui propose de se faire, comme lui, gouverneur d'enfans. Hélas! je ne sais rien; vous ne m'avez rien appris, et vous êtes la première cause de mon malheur: et il sanglotait en lui parlant ainsi. Faites des romans, lui dit un bel esprit qui était là, c'est une excellente ressource à Paris.

Le jeune homme, plus désespéré que jamais, courut chez le confesseur de sa mère; c'était un Théatin très accrédité, qui ne dirigeait que les femmes de la première considération; dès qu'il le vit, il se précipita vers lui. Eh mon Dieu, Monsieur le Marquis, où est votre carrosse? comment se porte la respectable Madame la Marquise votre mère? Le pauvre malheureux lui conta le désastre de sa famille. A mesure qu'il s'expliquait, le Théatin prenait une mine plus grave,

plus indifférente, plus imposante. — Mon fils, voilà où Dieu vous voulait: les richesses ne servent qu'à corrompre le cœur: Dieu a donc fait la grace à votre mère de la réduire à la mendicité? Oui, Monsieur. Tant mieux, elle est sûre de son salut. Mais, mon père, en attendant n'y aurait-il pas moyen d'obtenir quelque secours dans ce monde? Adieu, mon fils; il y a une dame de la cour qui m'attend.

Le Marquis fut prêt à s'évanouir; il fut traité à peu près de même par tous ses amis, et apprit mieux à connaître le monde dans une demi-journée que dans tout le reste de sa vie.

Comme il s'était plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante à l'antique, espèce de tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, suivis de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu; c'était un visage rond et frais qui respirait la douceur et la gayeté. Sa petite femme, brune et assez grossièrement agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit-maitre. Le voyageur eut tout le temps de contempler le Marquis immobile, abîmé dans sa douleur. Eh mon Dieu! s'écria-t-il, je crois que c'est là Jeannot. A ce nom le Marquis leva les yeux, la voiture s'arrêta. C'est Jeannot lui-même, c'est Jeannot. Le petit homme rebondi ne fit qu'un saut et court embrasser son ancien camarade. Jeannot reconnut Colin; la honte et les pleurs couvrirent son visage. Tu m'as abandonné dit Colin, mais tu as beau être grand Seigneur, je t'aimerai toujours. Jeannot confus et attendri lui conta en sanglotant une partie de son histoire. Viens dans l'hôtellerie,

où je loge, me conter le reste, lui dit Colin, embrasse ma petite femme, et allons dîner ensemble. Ils vont tous trois à pied suivis du bagage. Qu'est ce donc que tout cet attirail? vous appartient-il? Oui, tout est à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays; je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé et de cuivre. J'ai épousé la fille d'un riche négociant en utensiles nécessaires aux grands et aux petits; nous travaillons beaucoup; Dieu nous bénit; nous n'avons point changé d'état, nous sommes heureux, nous aiderons notre ami Jeannot. Ne sois plus Marquis; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays, je t'apprendrai le métier, il n'est pas bien difficile, je te mettrai de part, et nous vivrons gayement dans le coin de terre où nous sommes nés.

Jeannot éperdu se sentait partagé entre la douleur et la joye, la tendresse et la honte; et il se disait tout bas: tous mes amis du bel air m'ont trahi, et Colin que j'ai méprisé vient seul à mon secours. Quelle instruction! la bonté d'ame de Colin développa dans le cœur de Jeannot le germe du bon naturel, que le monde n'avait pas encor étouffé. Il sentit qu'il ne pouvait abandonner son père et sa mère. Nous aurons soin de ta mère, dit Colin, et quant à ton bon homme de père qui est en prison, j'entends un peu les affaires: ses créanciers, voyant qu'il n'a plus rien, s'accomoderont pour peu de chose: je me charge de tout. Colin fit tant qu'il tira le père de prison. Jeannot retourna dans sa patrie avec ses parens, qui reprirent leur première profession. Il épousa une soeur de Colin: laquelle étant de même humeur que le frère, le rendit très-heureux. Et Jeannot le père et Jeannot

la mère et Jeannot le fils, virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

VOLTAIRE.

VIII.

ENTRETIEN
D'UN PERE AVEC SES ENFANS.

O U

DU DANGER DE SE METTRE AU DESSUS DES LOIX.

Mon père, homme d'un excellent jugement, et homme pieux, était renommé dans sa province pour sa probité rigoureuse. Il fut plus d'une fois choisi pour arbitre entre ses concitoyens, et des étrangers, qu'il ne connaissait pas lui confièrent souvent l'exécution de leurs dernières volontés. Les pauvres pleurèrent sa perte, lorsqu'il mourut. Pendant sa maladie, les grands et les petits marquèrent l'intérêt qu'ils prenaient à sa conservation. Lorsqu'on sut qu'il approchait de sa fin, toute la ville fut attristée. Son image sera toujours présente à ma mémoire; il me semble que je le vois dans un fauteuil à bras, avec son maintien tranquille et son visage serein. Il me semble que je l'entends encore. Voici l'histoire d'une de nos soirées, et un modèle de l'emploi des autres.

C'était en hiver. Nous étions assis autour de lui devant le feu; l'Abbé, ma soeur et moi. Il me disait à la suite d'une conversation sur les inconvénients de la célébrité: „Mon fils,

nous avons fait tous les deux du bruit dans le monde, avec cette différence que le bruit, que vous faisiez avec votre outil, vous ôtait le repos, et que celui, que je faisais avec le mien, ôtait le repos aux autres. „Après cette plaisanterie bonne ou mauvaise du vieux forgeron, il se mit à rêver, à nous regarder avec une attention tout à fait marquée, et l'Abbé lui dit: Mon père à quoi rêvez-vous? — Je rêve, lui répondit-il, que la réputation d'homme de bien, la plus désirable de toutes, a ses périls même pour celui qui la mérite. Puis après une courte pause il ajouta: J'en frémis encore quand j'y pense. . . . Le croiriez-vous, mes enfans? Une fois dans ma vie j'ai été sur le point de vous ruiner; oui, de vous ruiner de fond en comble. L'Abbé. Et comment cela? Mon Père. Comment? Le voici.

Avant que je commence, (dit-il à sa fille) Soeurette, relève mon oreiller qui est descendu trop bas; (à moi) et toi ferme les pans de ma robe de chambre; car le feu me brûle les jambes. . . . Vous avez tous connu le Caré de Thivet? Ma Soeur. Ce bon vieux prêtre qui à l'âge de cent ans faisait ses quatres lieues dans la matinée? L'Abbé. Qui s'éteignit à cent et un ans en apprenant la mort d'un frère qui demeurait avec lui, et qui en avait quatre-vingt dix neuf? Mon Père. Lui-même. L'Abbé. Eh bien? Mon Père. Eh bien ses héritiers, gens pauvres et dispersés sur les grands chemins, dans les campagnes, aux portes des églises, où ils mendiaient leur vie, m'envoyèrent une procuration qui m'autorisait à me transporter sur les lieux et à pourvoir à la sûreté des effets du défunt curé leur parent. Comment refuser à des indigens un service que j'avais rendu à plusieurs familles opulentes? J'allai à Thivet; j'appelai la justice du lieu; je fis apposer les scellés, et j'attendis l'ar-

rivée des héritiers. Ils ne tardèrent pas à venir; ils étaient au nombre de dix à douze. C'étaient des femmes sans bas, sans souliers, presque sans vêtements, qui tenaient contre leur sein des enfans entortillés de leur mauvais tabliers; des vieillards couverts de haillons qui s'étaient traînés jusques-là, portant sur leurs épaules, avec un bâton, une poignée de guenilles enveloppées d'une autre guenille; le spectacle de la misère la plus hideuse. Imaginez d'après cela la joie de ces héritiers à l'aspect d'une dizaine de mille francs qui revenaient à chacun d'eux; car à vue de pays la succession du Curé pouvait aller à une centaine de mille francs au moins. On lève les scellés. Je procède tout le jour à l'inventaire des effets. La nuit vient. Ces malheureux se retirent; je reste seul. J'étais pressé de les mettre en possession de leurs lots, de les congédier et de revenir à mes affaires. Il y avait sous un bureau un vieux coffre sans couvercle et rempli de toutes sortes de papiers, de vieilles lettres, de brouillons de réponses, de quittances suraornées, de reçus, de rebut, de comptes de dépenses et d'autres chiffons de cette nature, mais en pareil cas on lit tout, on ne néglige rien. Je touchais à la fin de cette ennuyeuse révision, lorsqu'il me tomba sous les mains un écrit assez long; et cet écrit, savez-vous ce que c'était? Un testament! Un testament signé du curé! Un testament dont la date était si ancienne; que ceux, qu'il en nommait exécuteurs, n'existaient plus depuis vingt ans! Un testament, où il rejetait les pauvres qui dormaient autour de moi; et instituait légataires universels les Frémins, ces riches libraires de Paris que tu dois connaître. Je vous laisse à juger de ma surprise et de ma douleur: car que faire de cette pièce? La brûler? Pourquoi non? N'avait-elle pas tous les cara-

ctères de la réprobation? Et l'endroit où je l'avais trouvée, et les papiers avec lesquels elle était confondue et assimilée ne déposaient-ils pas assez fortement contre elle, sans parler de son injustice révoltante?

Voilà ce que je me disais en moi-même; et me représentant en même tems la désolation de ces malheureux héritiers spoliés, frustrés de leur espérance, j'approchais tout doucement le testament du feu; puis d'autres idées croisant les premières, je ne sais quelle frayeur de me tromper dans la décision d'un cas aussi important, la méfiance de mes lumières, la crainte d'écouter plutôt la voix de la commisération qui criait au fond de mon cœur, que celle de la justice, m'arrêtaient subitement; et je passai le reste de la nuit à délibérer, si je brûlerais ou non cet acte inique que je tins plusieurs fois au dessus de la flamme, incertain si je le lâcherais ou non. Ce dernier parti l'emporta, une minute plutôt ou plus tard, c'eût été le parti contraire. Dans ma perplexité, je crus qu'il était sage de prendre le conseil de quelque personne éclairée. Je monte à cheval dès la pointe du jour; je m'achemine à toutes jambes vers la ville; je passe devant la porte de ma maison sans y entrer: je descends au Séminaire qui était occupé alors par des Oratoriens, entre lesquels il y en avait un, distingué par la sûreté de ses lumières et la sainteté de ses mœurs. C'était un Père *Bouin* qui a laissé dans le diocèse la réputation du plus grand casuiste. --

Le lui expose le fait. Le Père *Bouin* me dit: Rien n'est plus louable, Monsieur, que le sentiment de commisération dont vous vous êtes touché pour ces malheureux héritiers. Supprimez le testament, secourez-les, j'y consens; mais c'est à la condition de restituer au légataire uni-

versel la somme précise dont vous l'aurez privé, ni plus ni moins. . . .

Le Père Bouin ajouta : Et qui est-ce qui vous a autorisé à ôter ou à donner de la sanction aux actes ? Qui est-ce qui vous a autorisé à interpréter les intentions des morts ? — Mais, Père Bouin, et le coffre — Qui est-ce qui vous a autorisé à décider, si ce testament, a été rebuté de réflexion, ou s'il s'est égaré par méprise ? Ne vous est-il jamais arrivé d'en commettre de pareilles ? — Mais, Père Bouin, et la date et l'innuité de ce papier ? — Qui est-ce qui vous a autorisé à prononcer sur la justice ou sur l'injustice de cet acte, et à regarder les legs universel comme un don illicite plutôt que comme une restitution ou telle autre oeuvre légitime qu'il vous plaira d'imaginer ? — Mais, Père Bouin ; et ces héritiers immédiats et pauvres, et ce collatéral éloigné et riche ? — Qui est-ce qui vous a autorisé à peser ce que le défunt devait à ses proches que vous ne connaissez pas et à son légataire que vous ne connaissez pas davantage ? — Mais Père Bouin, et ce tas de lettres du légataire que le défunt ne s'était pas seulement donné la peine d'ouvrir ? . . . Une circonstance que j'avais oublié de vous dire, ajouta mon père, c'est que dans l'amas de paperasses entre lesquelles je trouvais ce fatal testament, il y avait vingt, trente, je ne sais combien de lettres des Frémins, toutes cachetées. . . . Il n'y a, dit le Père Bouin, ni coffre, ni date, ni lettres, ni Père Bouin, ni si, ni mais, qui tienne, il n'est permis à personne d'enfreindre les loix, d'entrer dans la pensée des morts, et de disposer du bien d'autrui. Si la providence a résolu de châtier ou l'héritier ou le légataire ou le défunt, car on ne sait lequel, par la conservation fortuite de ce testament, il faut qu'il reste.

Après

Après une décision aussi nette, aussi précise de l'homme le plus éclairé de notre clergé, je demeurai stupéfait et tremblant, songeant en moi-même à ce que je devenais, à ce que vous deveniez, mes enfans, s'il me fût arrivé de brûler le testament comme j'en avais été tenté dix fois ; d'être ensuite tourmenté de scrupules, et d'aller consulter le Père Bouin. J'aurais restitué, oui j'aurais restitué, rien n'est plus sûr ; et vous étiez ruinés.

Ma Soeur. Mais, mon père, il fallut après cela s'en revenir au presbytère et annoncer à cette troupe d'indigens qu'il n'y avait rien là qui leur appartint, et qu'ils pouvaient s'en retourner comme ils étaient venus. Avec l'ame compatissante que vous avez, comment en eûtes-vous le courage ? *Mon Père.* Ma foi, j'en sçais rien. Dans le premier moment je pensai à me départir de ma procuration, et à me faire remplacer par un homme de loi : mais un homme de loi en eût usé dans toute la rigueur, pris et chassé par les épaules ces pauvres gens dont je pouvais peut-être alléger l'infortune. Je retournai donc le même jour à Thivet. Mon absence subite et les précautions que j'avais prises en partant les avaient inquiétés ; l'air de tristesse, avec lequel je reparus, inquiéta bien davantage ; cependant je me contraignis, je dissimulai de mon mieux. *Moi.* C'est à dire, assez mal. *Mon Père.* Je commençai par mettre à couvert tous les effets précieux. J'assemblai dans la maison un certain nombre d'habitans qui me prêteraient main forte en cas de besoin. J'ouvris la cave et les greniers que j'abandonnai à ces malheureux, les invitant à boire, à manger et à partager entre eux le vin, le bled et toutes les autres provisions de bouche. *L'Abbé.* Mais, mon père ! . . . *Mon Père.* Je le sais, cela ne leur appartenait pas plus que le re-

D

ste. *Moi.* Allons donc, l'Abbé, tu nous interromps. *Mon Père.* Ensuite pâle comme la mort, tremblant sur mes jambes, ouvrant la bouche et ne trouvant aucune parole, m'asseyant, me relevant, commençant une phrase et ne pouvant l'achever, pleurant, tous ces gens effrayés m'environnant, s'écriant autour de moi: Eh bien, mon cher Monsieur, qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il y a? repris-je... Un testament, qui vous déshérite. Ce peu de mots me coûtèrent tant à dire que je me sentis presque défaillir. *Ma Soeur.* Je conçois cela. — *Mon Père.* Quelle scène, mes enfans, quelle scène que celle qui suivit! Je frémis de la rappeler. Il me semble que j'entends encore les cris de la douleur, de la fureur, de la rage, le hurlement des imprécations... Ici mon père portait ses mains sur ses yeux, sur ses oreilles... Ces femmes, disait-il, ces femmes, je les vois; les unes se roulaient à terre, s'arrachaient les cheveux, se déchiraient les joues et les mammelles; les autres écumaient, tenaient leurs enfans par les pieds, prêtes à leur écaucher la tête contre le pavé, si on les eût laissé faire; les hommes brisaient, renversaient, cassaient tout ce qui leur tombait sous les mains; ils menaçaient de mettre le feu à la maison; d'autres, en rugissant, grataient la terre avec leurs ongles comme s'ils y eussent cherché le cadavre du curé pour le déchirer; et tout au travers de ce tumulte, c'étaient les cris aigus des enfans qui partageaient sans savoir pourquoi le désespoir de leurs parens, qui s'attachaient à leurs vêtements, et qui en étaient inhumainement repoussés. Je ne crois pas avoir jamais autant souffert de ma vie.

Cependant j'avais écrit au légataire de Paris: je l'instruisais de tout, et je le pressais de faire diligence, le seul moyen de prévenir

quelque accident qu'il ne serait pas en mon pouvoir d'empêcher.

J'avais un peu calmé ces malheureux par l'espérance, dont je me flattais en effet, d'obtenir du légataire une renonciation complète à ses droits, ou de l'amener à quelque traitement favorable, et je les avais dispersés dans les chaumières les plus éloignées du village.

Le Frémin de Paris arriva; je le regardai fixement, et je lui trouvai une physionomie dure qui ne promettait rien de bon. *Moi.* De grands surcils noirs et touffus, des yeux couverts et petits, une large bouche un peu de travers, un teint basané et criblé de petite vérole? *Mon Père.* C'est cela. Il n'avait pas mis plus de trente heures à faire ses soixante lieues. Je commençai par lui montrer les misérables dont j'avais à plaider la cause. Ils étaient tous debout devant lui, en silence; les femmes pleuraient; les hommes appuyés sur leurs bâtons, la tête nue, avaient leurs mains dans leurs bonnets. Le Frémin assis, les yeux fermés, la tête penchée et le menton appuyé sur sa poitrine, ne les regardait pas. Je parlai en leur faveur de toute ma force; je ne sais où l'on prend ce qu'on dit en pareil cas. Je lui fis toucher au doigt combien il était incertain que cette succession lui fût légitimement acquise; je le conjurai par son opulence, par la misère qu'il avait sous les yeux; je crois même que je me jettai à ses pieds. Je n'en pus tirer une obole. Il me répondit, qu'il n'entraît point dans toutes ces considérations; qu'il y avait un testament, que l'histoire de ce testament lui était indifférente, et qu'il aimait mieux s'en rapporter à ma conduite qu'à mes discours. D'indignation, je lui jettai les clefs au nez; il les ramassa, s'empara de tout, et je m'en revins si troublé, si peiné, si changé, que votre mère

qui vivait encore, crut qu'il m'était arrivé quelque grand malheur. ... Ah, mes enfans, quel homme que ce Frémin! —

L'Abbé. Je pense, mon père, que vous avez agi prudemment de consulter le Père Bouin; et que si vous eussiez suivi votre premier mouvement, nous étions en effet ruinés. *Mon Père.* Et toi, grand philosophe, tu n'es pas de cet avis? — Non — Cela est bien court. Va ton chemin. — Vous me l'ordonnez?... Sans doute. — Sans ménagement?... Sans doute... Non certes; lui répondis-je avec chaleur, je ne suis pas de cet avis. Je pense, moi, que si vous avez jamais fait une mauvaise action en votre vie, c'est celle-là. *Mon Père.* Il faut que je l'avoue, cette action m'est toujours restée sur le cœur: mais le Père Bouin! *Moi.* Votre Père Bouin avec toute sa réputation de science et de sainteté n'était qu'un mauvais raisonneur. *Ma Soeur* (à voix basse). Est-ce que ton projet est de nous ruiner? *Mon Père.* Paix! Paix! Laisse là le Père Bouin, et dis-nous tes raisons, sans injurier personne. *Moi.* Mes raisons? Elles sont simples; et les voici. Ou le testateur a voulu supprimer l'acte qu'il avait fait dans la dureté de son cœur, comme tout concourait à le démontrer, et vous avez annulé sa résipiscence; ou il a voulu que cet acte atroce eût son effet, et vous vous êtes associé à son injustice. *Mon Père.* A son injustice? C'est bientôt dit — Oui, oui, à son injustice; car tout ce que le Père Bouin vous a débité, ne sont que de vaines subtilités, de pauvres conjectures, auprès des circonstances, qui étaient tout caractère de validité à l'acte injuste que vous avez tiré de la poussière, produit et réhabilité. Un coffre à paperasses, parmi ces paperasses une vieille paperasse proscrite par sa date, par son injustice, par son mélange avec d'autres paperasses,

par la mort des exécuteurs, par le mépris des lettres du légataire, et par la pauvreté des véritables héritiers? — J'aurais brûlé cet acte d'iniquité. Il fallait le brûler, vous dis-je; il fallait écouter votre cœur, qui n'a jamais cessé de réclamer depuis et qui en savait plus que votre imbécille

Ma Soeur se taisait; mais elle me serrait la main en signe d'approbation; l'Abbé secouait les oreilles, et mon père disait: Tu crois du moins, que ma religion m'absout? *Moi.* Je le crois; mais tant pis pour elle. *Mon Père.* Cet acte que tu brûles de ton autorité privée, tu crois qu'il aurait été déclaré valide au tribunal de la loi? *Moi.* Cela se peut; mais tant pis pour la loi. *Mon Père.* Tu crois, qu'elle aurait négligé toutes ces circonstances, que tu fais valoir avec tant de force. *Moi.* Je n'en fais rien; mais j'en aurais voulu avoir le cœur net. J'y aurais sacrifié une cinquantaine de Louis; ç'aurait été une charité bien faite; et j'aurais attaqué ce testament au nom de ces pauvres héritiers. *Mon Père.* Oh, pour cela, si tu avais été avec moi, et que tu m'en eusses donné le conseil; quoique, dans les commencemens d'un établissement, cinquante Louis ce soit une somme, il y a tout à parier que je l'aurais suivi. *L'Abbé.* Pour moi, j'aurais autant aimé donner cet argent aux pauvres héritiers qu'aux gens de justice. *Moi.* Et vous croyez, mon frère, qu'on aurait perdu ce procès? *Mon Frère.* Je n'en doute pas. Les juges s'en tiennent strictement à la loi, comme mon Père et le Père Bouin, et font bien. Les juges ferment en pareil cas les yeux sur les circonstances, comme mon Père et le Père Bouin, par l'effroi des inconveniens qui s'en suivraient, et font bien. Ils sacrifient quelquefois, contre le témoignage même de leur conscience, comme mon Père et le Père Bouin, l'intérêt du malheureux

et de l'innocent qu'ils ne pourraient sauver sans lâcher la bride à une infinité de fripons, et font bien. Ils redoutent, comme mon Père et le Père Bouin, de prononcer un arrêt équitable dans un cas déterminé, mais funeste dans mille autres par la multitude des désordres, auxquels il ouvrirait la porte, et font bien. Et dans le cas du testament, dont il s'agit — *Moi*. J'entends, c'était une affaire à n'être pas portée devant les juges. Aussi, parbleu! n'y aurait-elle pas été portée, si j'avais été à votre place, mon père. *Mon Père*. Tu aurais préféré ta raison à la raison publique, la décision de l'homme à celle de l'homme de loi? *Moi*. Assurément. *Mon Père*. Mon fils, mon fils, c'est un bon oreiller que celui de la raison; mais je trouve que ma tête repose plus doucement encore sur celui de la religion et des loix. Et point de réplique la dessus, car je n'ai pas besoin d'insomnie! Mais il me semble que tu prends de l'humeur. Dis moi donc; Si j'avais brûlé le testament, est ce que tu m'aurais empêché de restituer. *Moi*. Non, mon père. Votre repos m'est un peu plus cher que tous les biens du monde.

Mon père demanda son bonnet de nuit, rompit la conversation, et nous envoya coucher. Lorsque ce fut mon tour de lui souhaiter la bonne nuit, en m'embrassant il me dit à l'oreille: Je ne serais pas fâché, qu'il y eût dans la ville un ou deux citoyens comme toi, mais je n'y habiterais pas, s'ils pensaient tous de même.

DIDEROT

IX.

HISTOIRE ABRÉGÉE

DE

LA MORT DE JEAN CALAS.

Le meurtre de *Calas* commis dans Toulouse avec le glaive de la justice, le 9. Mars 1762., est un des plus singuliers événemens qui méritent l'attention de notre âge, et de la postérité. On oublie bientôt cette foule de morts, qui a péri dans des batailles sans nombre, non-seulement parce que c'est la fatalité inévitable de la guerre, mais parce que ceux qui meurent par le sort des armes pouvaient aussi donner la mort à leurs ennemis, et n'ont point péri sans se défendre. Là où le danger et l'avantage sont égaux, l'étonnement cesse, et la pitié même s'affaiblit; mais si un père de famille innocent est livré aux mains de l'erreur, ou de la passion, ou du fanatisme, si l'accusé n'a de défense que sa vertu, si les arbitres de sa vie n'ont à risquer en l'égorgeant que de se tromper, s'ils peuvent tuer impunément par un arrêt; alors le cri public s'élève, chacun craint pour soi-même; on voit que personne n'est en sûreté de sa vie devant un tribunal érigé pour veiller sur la vie des citoyens, et toutes les voix se réunissent pour demander vengeance.

Il s'agissait dans cette étrange affaire de religion, de suicide, de parricide: il s'agissait de savoir si un père et une mère avaient étranglé leur fils pour plaire à Dieu, si un frère avait étranglé son frère, si un ami avait étranglé son ami, et si les juges avaient à se reprocher d'avoir fait mourir sur la roue un père innocent,

ou d'avoir épargné une mère, un frère, un ami coupables.

Jean Calas, âgé de soixante et huit ans, exerçait la profession de négociant à Toulouse depuis plus de quarante années, et était reconnu de tous ceux qui ont vécu avec lui pour un bon père. Il était protestant, ainsi que sa femme et tous ses enfans, excepté un qui avait abjuré l'hérésie, et à qui le père faisait une petite pension. Il paraissait si éloigné de cet absurde fanatisme qui rompt tous les liens de la société, qu'il approuva la conversion de son fils *Louis Calas*, et qu'il avait depuis trente ans chez lui une servante zélée catholique, laquelle avait élevé tous ses enfans.

Un des fils de *Jean Calas*, nommé *Marc Antoine*, était un homme de lettres, il passait pour un esprit inquiet, sombre et violent. Ce jeune homme ne pouvant réussir ni à entrer dans le négoce auquel il n'était pas propre, ni à être reçu avocat, parce qu'il fallait des certificats de catholicité qu'il ne put obtenir, résolut de finir sa vie, et fit pressentir ce dessein à un de ses amis: il se confirma dans sa résolution par la lecture de tout ce qu'on a jamais écrit sur le suicide.

Enfin un jour, ayant perdu son argent au jeu, il choisit ce jour-là même pour exécuter son dessein. Un ami de sa famille, et le sien, nommé *Lavaissse*, jeune homme de dix-neuf ans, connu par la candeur et la douceur de ses mœurs, fils d'un avocat célèbre de Toulouse, était arrivé (12. Octobre 1761.) de Bordeaux la veille; il soupa par hasard chez les *Calas*. Le père, la mère, *Marc-Antoine* leur fils aîné, *Pierre* leur second fils; mangèrent ensemble. Après le souper on se retira dans un petit salon; *Marc Antoine* disparut. Enfin, lorsque le jeune *Lavaissse*

voulut partir, *Pierre Calas* et lui étant descendus, trouvèrent en bas auprès du magasin *Marc-Antoine* en chemise, pendu à une porte, et son habit plié sur le comptoir; sa chemise n'était pas seulement dérangée; ses cheveux étaient bien peignés: il n'avait sur son corps aucune playe, aucune meurtrissure.

On passe ici tous les détails dont les avocats ont rendu compte: on ne décrira point la douleur et le désespoir du père et de la mère: leurs cris furent entendus des voisins. *Lavaissse* et *Pierre Calas* hors d'eux mêmes coururent chercher des chirurgiens et la justice.

Pendant qu'ils s'acquittaient de ce devoir, pendant que le père et la mère étaient dans les sanglots et dans les larmes, le peuple de Toulouse s'attroupait autour de la maison. Ce peuple est superstitieux et emporté; il regarde comme des monstres ses frères qui ne sont pas de la même religion que lui. C'est à Toulouse qu'on remercia Dieu solennellement de la mort de *Henri III.* et qu'on fit serment d'égorger le premier qui parlerait de reconnaître le grand, le bon *Henri IV.* Cette ville solemnise encor tous les ans, par une procession et par des feux de joie, le jour où elle massacra quatre mille citoyens hérétiques, il y a deux siècles. En vain six arrêts du conseil ont défendu cette odieuse fête, les Toulousains l'ont toujours célébrée comme les jeux floraux.

Quelque fanatique de la populace s'écria que *Jean Calas* avait pendu son propre fils *Marc-Antoine*. Ce cri répété fut unanime en un moment; d'autres ajoutèrent, que le mort devait le lendemain faire abjuration, que sa famille et le jeune *Lavaissse* l'avait étranglé par haine contre la religion catholique; le moment d'après on n'en douta plus; toute la ville fut persuadée que c'est un point de religion chez les protestans, qu'un

père et une mère doivent assassiner leur fils, dès qu'il veut se convertir.

Les esprits une fois émus ne s'arrêtent point. On imagina que les protestans du Languedoc s'étaient assemblés la veille, qu'ils avaient choisi à la pluralité des voix un bourreau de la secte, que le choix était tombé sur le jeune Lavaisse, que ce jeune homme en vingt-quatre heures avait reçu la nouvelle de son élection, et était arrivé de Bordeaux pour aider Jean Calas, sa femme et leurs fils Pierre à étrangler un ami, un fils, un frère.

Le Sieur David, Capitoul de Toulouse, excité par ces rumeurs, et voulant se faire valoir par une prompte exécution, fit une procédure contre les règles et les ordonnances. La famille Calas, la servante catholique, Lavaisse, furent mis aux fers.

On publia un monitoire non moins vicieux que la procédure. On alla plus loin. Marc-Antoine Calas était mort calviniste; et s'il avait attenté sur lui-même, il devait être traîné sur la claie: on l'inhuma avec la plus grande pompe dans l'église St. Etienne, malgré le curé qui protestait contre cette profanation.

Il y a dans le Languedoc quatre confréries de pénitens, la blanche, la bleue, la grise, et la noire. Les confrères portent un long capuce avec un masque de drap percé de deux trous pour laisser la vue libre. Les confrères blancs firent à Marc-Antoine Calas un service solennel comme à un martyr. Jamais aucune église ne célébra la fête d'un martyr véritable avec plus de pompe; mais cette pompe fut terrible. On avait élevé audessus d'un magnifique catafalque un squelette qu'on faisait mouvoir, et qui représentait Marc-Antoine Calas, tenant d'une main une palme, et de l'autre la plume dont il devait signer l'abju-

ration de l'hérésie, et qui écrivait en effet l'arrêt de mort de son père.

Alors il ne manqua plus au malheureux qui avait attenté sur soi-même que la canonisation; tout le peuple le regardait comme un saint; quelques-uns l'invoquaient, d'autres allaient prier sur sa tombe, d'autres lui demandaient des miracles, d'autres racontaient ceux qu'il avait faits. Un moine lui arracha quelques dents pour avoir des reliques durables. Une dévote un peu sourde dit, qu'elle avait entendu le son des cloches. Un prêtre apoplectique fut guéri après avoir pris de l'émétique. Celui qui écrit cette relation possède une attestation, qu'un jeune homme de Toulouse est devenu fou pour avoir prié plusieurs nuits sur le tombeau du nouveau saint, et pour n'avoir pu obtenir un miracle qu'il implorait.

Quelques Magistrats étaient de la confrérie des pénitens blancs. Dès ce moment la mort de Jean Calas parut infaillible.

Ce qui surtout prépara son supplice, ce fut l'approche de cette fête singulière, que les Toulousains célèbrent tous les ans en mémoire d'un massacre de quatre mille huguenots; l'année 1762. était l'année séculaire. On dressait dans la ville l'appareil de cette solennité: cela même allumait encor l'imagination échauffée du peuple: on disait publiquement que l'échafaud, sur lequel on rouerait le Calas, serait le plus grand ornement de la fête; on disait que la providence amenait elle-même ces victimes, pour être sacrifiées à notre sainte religion. Vingt personnes ont entendu ces discours, et de plus violens encor. Et c'est de nos jours! et c'est dans un tems où la philosophie a fait tant de progrès!

Treize juges s'assemblèrent tous les jours pour terminer le procès. On n'avait, on ne pouvait avoir aucune preuve contre la famille;

mais la religion trompée tenait lieu de preuve. Six juges persistèrent longtems à condamner *Jean Calas*, son fils et *Lavaisse* à la roue, et la femme de *Jean Calas* au bucher. Sept autres plus modérés voulaient au moins qu'on examinât. Les débats furent réitérés et longs. Un des juges, convaincu de l'innocence des accusés, et de l'impossibilité du crime, parla vivement en leur faveur; il opposa le zèle de l'humanité au zèle de la sévérité; il devint l'avocat public des *Calas* dans toutes les maisons de Toulouse, où les cris continuels de la religion abusée demandaient le sang de ces infortunés. Un autre juge connu par sa violence, parlait dans la ville avec autant d'emportement contre les *Calas*, que le premier montrait d'empressement à les défendre. Enfin l'éclat fut si grand, qu'ils furent obligés de se récuser l'un et l'autre; ils se retirèrent à la campagne.

Mais par un malheur étrange, le juge favorable aux *Calas* eut la délicatesse de persister dans sa récusation, et l'autre revint donner sa voix contre ceux qu'il ne devait point juger: ce fut cette voix qui forma la condamnation à la roue, car il y eut huit voix contre cinq, un des six juges opposés ayant à la fin, après bien des contestations, passé au parti le plus sévère.

Il semble que, quand il s'agit d'un parricide et de livrer un père de famille au plus affreux supplice, le jugement devrait être unanime, parce que les preuves d'un crime si inouï devraient être d'une évidence sensible à tout le monde: le moindre doute dans un cas pareil doit suffire pour faire trembler un juge qui va signer un arrêt de mort. La faiblesse de notre raison, et l'insuffisance de nos loix se font sentir tous les jours; mais dans quelle occasion en découvre-t-on mieux la misère que quand la prépon-

dérance d'une seule voix fait rouer un citoyen? Il fallait dans Athènes cinquante voix au-delà de la moitié pour oser prononcer un jugement de mort. Qu'en résulte-t-il? ce que nous savons très inutilement, que les Grecs étaient plus sages et plus humains que nous.

Il paraissait impossible que *Jean Calas*, vieillard de soixante-huit ans, qui avait depuis longtems les jambes enflées et faibles, eût seul étranglé et pendu un fils âgé de vingt-huit ans, qui était d'une force au-dessus de l'ordinaire; il fallait absolument qu'il eût été assisté dans cette exécution par sa femme, par son fils *Pierre Calas*, par *Lavaisse*, et par la servante. Ils ne s'étaient pas quittés un seul moment le soir de cette fatale aventure. Mas cette supposition était encor aussi absurde que l'autre: car comment une servante zélée catholique aurait-elle pu souffrir que des huguenots assassinaient un jeune homme élevé par elle, pour le punir d'aimer la religion de cette servante? Comment *Lavaisse* serait-il venu exprès de Bordeaux pour étrangler son ami, dont il ignorait la conversion prétendue? Comment une mère tendre aurait-elle mis les mains sur son fils? Comment tous ensemble auraient-ils pu étrangler un jeune homme aussi robuste qu'eux tous, sans un combat long et violent, sans des cris affreux qui auraient appelé tout le voisinage, sans des coups réitérés, sans des meurtres, sans des habits déchirés?

Il était évident que, si le parricide avait pu être commis, tous les accusés étaient également coupables, parce qu'ils ne s'étaient pas quittés d'un moment; il était évident qu'ils ne l'étaient pas; il était évident que le père seul ne pouvait l'être; et cependant l'arrêt condamna ce père seul à expirer sur la roue.

Le motif de l'arrêt était aussi inconcevable que tout le reste. Les juges qui étaient décidés

pour le supplice de *Jean Calas*, persuadèrent aux autres, que ce vieillard faible ne pourrait résister aux tourmens, et qu'il avouerait sous les coups des bourreaux son crime et celui de ses complices. Ils furent confondus, quand ce vieillard, en mourant sur la roue, prit Dieu à témoin de son innocence, et le conjura de pardonner à ses juges.

Ils furent obligés de rendre un second arrêt contradictoire avec le premier, d'élargir la mère, son fils *Pierre*, le jeune *Lavaisse* et la servante. Mais un des conseillers leur ayant fait sentir que cet arrêt démentait l'autre, qu'ils se condamnaient eux-mêmes, que tous les accusés ayant toujours été ensemble dans le tems qu'on supposait le parricide, l'élargissement de tous les survivans prouvait invinciblement l'innocence du père de famille exécuté; ils prirent alors le parti de bannir *Pierre Calas* son fils. Ce bannissement semblait aussi inconséquent, aussi absurde que tout le reste. Car *Pierre Calas* était coupable ou innocent du parricide; s'il était coupable, il fallait le rouer comme son père; s'il était innocent, il ne fallait pas le bannir. Mais les juges effrayés du supplice du père, et de la pitié attendrissante avec laquelle il était mort, imaginèrent sauver leur honneur en laissant croire qu'ils faisaient grâce au fils; comme si ce n'eût pas été une prévarication nouvelle de faire grâce; et ils crurent que le banissement de ce jeune homme peuvre et sans appui, étant sans conséquence, n'était pas une grande injustice, après celle qu'ils avaient eu le malheur de commettre.

On commença par menacer *Pierre Calas* dans son cachot, de le traiter comme son père s'il n'abjurait pas sa religion. C'est ce que ce jeune homme atteste par serment.

Pierre Calas, en sortant de la ville rencontra un Abbé convertisseur, qui le fit rentrer dans Toulouse; on l'enferma dans un couvent de Dominicains, et là on le contraignit à remplir toutes les fonctions de la catholicité; c'était en partie ce qu'on voulait, c'était, le prix du sang de son père; et la religion, qu'on avait cru venger, semblait satisfaite.

On enleva les filles à la mère; elles furent enfermées dans un couvent. Cette femme presque arrosée du sang de son mari, ayant tenu son fils aîné mort entre ses bras, voyant l'autre banni, privée de ses filles, dépouillée de tout son bien, était seule dans le monde, sans pain, sans espérance et mourant de l'excès de son malheur. Quelques personnes, ayant examiné minutement toutes les circonstances de cette aventure horrible, en furent si frappées, qu'elles firent presser la Dame Calas, retirée dans une solitude, d'oser venir demander justice aux pieds du trône. Elle ne pouvait pas alors se soutenir, elle s'éteignait; et d'ailleurs, étant née Anglaise, transplantée dans une province de France dès son jeune âge, le nom seul de la ville de Paris l'effrayait. Elle s'imaginait que la Capitale du royaume devait être encor plus barbare que celle de Toulouse. Enfin le devoir de venger la mémoire de son mari l'emporta sur sa faiblesse. Elle arriva à Paris prête d'expirer. Elle fut étonnée d'y trouver de l'accueil, des secours et des larmes.

La raison l'emporta à Paris sur le fanatisme, quelque grand qu'il puisse être, au lieu qu'en province le fanatisme l'emporte presque toujours sur la raison.

Monsieur de Beaumont, célèbre Avocat du Parlement de Paris, prit d'abord sa défense, et dressa une consultation qui fut signée de quinze

Avocats. Monsieur *Loiseau*, non moins éloquent, composa un mémoire en faveur de la famille. Monsieur *Mariette*, Avocat au conseil, dressa une requête juridique, qui portait la conviction dans tous les esprits.

Ces trois généreux défenseurs des loix et de l'innocence abandonnèrent à la veuve le profit des éditions de leurs plaidoyers (*). Paris et l'Europe entière s'émurent de pitié, et demandèrent justice avec cette femme infortunée. L'arrêt fut prononcé par tout le public longtems avant qu'il pût être signé par le conseil.

La pitié pénétra jusqu'au ministère, malgré le torrent continuel des affaires, qui souvent exclut la pitié, et malgré l'habitude de voir des malheureux, qui peut endurcir le cœur encore davantage. On rendit les filles à la mère. On les vit toutes trois couvertes d'un crêpe et baignées de larmes en faire répandre à leurs juges.

Cependant cette famille eut encore quelques ennemis, car il s'agissait de religion. Plusieurs personnes, qu'on appelle en France *dévotés*, dirent hautement qu'il valait bien mieux laisser rouir un vieux calviniste innocent, que d'exposer huit conseillers de Languedoc à convenir qu'ils s'étaient trompés; on se servit même de cette expression: „Il y a plus de magistrats que de „*Calas*;" et on inférait de là, que la famille *Calas* devrait être immolée à l'honneur de la magistrature. On ne songeait pas que l'honneur des juges consiste comme celui des autres hommes à réparer leurs fautes. On ne croit pas en France que le Pape assisté de ses Cardinaux soit infail-

liblé:

[*] On les a contrefaits dans plusieurs villes, et la Dame *Calas* a perdu le fruit de cette générosité.

liblé: on pourrait croire de même que huit juges de Toulouse ne le sont pas. Tout le reste des gens sensés et désintéressés disaient que l'arrêt de Toulouse serait cassé dans toute l'Europe, quand même des considérations particulières empêcheraient qu'il fût cassé dans le conseil.

Depuis le 7 Mars 1763, jusqu'au jugement définitif, il se passa encore deux années; tant il est facile au fanatisme d'arracher la vie à l'innocence, et difficile à la raison de lui faire rendre justice. Il fallut essayer des longueurs inévitables, nécessairement attachées aux formalités. Moins ces formalités avaient été observées dans la condamnation de *Calas*, plus elles devaient l'être rigoureusement par le conseil d'état. Une année entière ne suffit pas pour forcer le parlement de Toulouse à faire parvenir au conseil toute la procédure, pour en faire l'examen, pour le rapporter. Monsieur de *Crosne* fut encore chargé de ce travail pénible. Une assemblée de près de quatre-vingt juges cassa l'arrêt de Toulouse, et ordonna la révision entière du procès.

D'autres affaires importantes occupaient alors presque tous les tribunaux du royaume. On chassait les Jésuites; on abolissait leur société en France: ils avaient été intolérans et persécuteurs, ils furent persécutés à leur tour.

Cette grande affaire dans laquelle quelques partisans des Jésuites disaient que la religion était outragée, et où le plus grand nombre la croyait vengée, fit pendant plusieurs mois perdre de vue au public le procès de *Calas*. Mais le roi ayant attribué au tribunal qu'on appelle les *requêtes de l'hôtel* le jugement définitif, le même public, qui aime à passer d'une scène à l'autre, oublia les Jésuites, et les *Calas* saisirent toute son attention.

E

La chambre des requêtes de l'hôtel est une cour souveraine composée de maîtres des requêtes, pour juger les procès entre les officiers de la cour, et les causes que le roi leur renvoie. On ne pouvait choisir un tribunal plus instruit de l'affaire. C'étaient précisément les mêmes magistrats qui avaient jugé deux fois les préliminaires de la révision, et qui étaient parfaitement instruits du fond et de la forme. La veuve de *Jean Calas*, son fils et le *Sieur Lavaisse* se remirent en prison: on fit venir du fond du Languedoc cette vieille servante catholique qui n'avait pas quitté un moment ses maîtres et sa maîtresse, dans le tems qu'on supposait contre toute vraisemblance qu'ils étranglaient leur fils et leur frère. On délibéra enfin sur les mêmes pièces qui avaient servi à condamner *Jean Calas* à la roue, et son fils *Pierre* au bannissement.

Ce fut alors que parut un nouveau mémoire de l'éloquent *Monsieur de Beaumont*, et un autre du jeune *Monsieur de Lavaisse* si injustement impliqué dans cette procédure criminelle par les juges de Toulouse, qui pour comble de contradiction ne l'avaient pas déclaré absous. Ce jeune homme fit lui-même un factum qui fut jugé digne par tout le monde de paraître à côté de celui de *Monsieur de Beaumont*. Il avait le double avantage de parler pour lui-même et pour une famille dont il avait partagé les fers. Il n'avait tenu qu'à lui de briser les siens, et de sortir des prisons de Toulouse, s'il avait voulu seulement dire qu'il avait quitté un moment les *Calas*, dans le tems qu'on prétendait que le père et la mère avaient assassiné leur fils. On l'avait menacé du supplice; la question et la mort avaient été présentées à ses yeux: un mot lui aurait

pu rendre sa liberté; il aimait mieux s'exposer au supplice que de prononcer ce mot qui aurait été un mensonge. Il exposa tout ce détail dans son factum avec une candeur si noble, si simple, si éloignée de toute ostentation, qu'il toucha tous ceux qu'il ne voulait que convaincre, et qu'il se fit admirer sans prétendre à la réputation. Son père, fameux avocat, n'eut aucune part à cet ouvrage, et il se vit tout d'un coup égalé par son fils, qui n'avait jamais suivi le barreau.

Cependant les personnes de la plus grande considération venaient en foule dans la prison de *Madame Calas*, où ses filles s'étaient renfermées avec elle. On s'y attendrissait jusqu'aux larmes. L'humanité, la générosité leur prodiguaient des secours.

Le jour arriva où l'innocence triompha pleinement. *Monsieur de Baquancourt* ayant rapporté toute la procédure, et ayant instruit l'affaire jusques dans les moindres circonstances, tous les juges d'une voix unanime déclarèrent la famille innocente, torsionnairement et abusivement jugée par le parlement de Toulouse. Ils réhabilitèrent la mémoire du père. Ils permirent à la famille de se pourvoir devant qui il appartenait, pour prendre ses juges à partie, et pour obtenir les dépens, dommages et intérêts que les magistrats Toulousains auraient dû offrir d'eux-mêmes.

Ce fut dans Paris une joie universelle: on s'attroupait dans les places publiques, dans les promenades: on accourait pour voir cette famille si malheureuse et si bien justifiée; on battait des mains en voyant passer les juges, on les comblait de bénédictions. Ce qui rendait encore ce spectacle plus touchant, c'est que ce jour



neuvième Mars était le jour même où *Calas* avait péri par le plus cruel supplice.

Messieurs les maîtres des requêtes avaient rendu à la famille *Calas* une justice complète. et en cela ils n'avaient fait que leur devoir. Il est un autre devoir, celui de la bienfaisance, plus rarement rempli par les tribunaux, qui semblent se croire faits pour être seulement équitables. Les maîtres des requêtes arrêtaient qu'ils écriraient en corps à Sa Majesté pour la supplier de réparer par ses dons la ruine de la famille. La lettre fut écrite: Le roi y répondit en faisant délivrer trente-six mille livres à la mère et aux enfans; et de ces trente-six mille livres, il y en eut trois mille pour cette servante vertueuse qui avait constamment défendu la vérité en défendant ses maîtres.

Le roi par cette bonté mérita le surnom que l'amour de la nation lui a donné. Puisse cet exemple servir à inspirer aux hommes la tolérance, sans laquelle le fanatisme désolera la terre, ou du moins l'attristera toujours! Nous savons qu'il ne s'agit ici que d'une seule famille, et que la rage des sectes en a fait périr des milliers; mais aujourd'hui qu'une ombre de paix laisse reposer toutes les sociétés chrétiennes, après des siècles de carnage, c'est dans ce tems de tranquillité que le malheur des *Calas* doit faire une plus grande impression, à-peu-près comme le tonnerre qui tombe dans la sérénité d'un beau jour. Ces cas sont rares, mais ils arrivent, et ils sont l'effet de cette sombre superstition qui porte les âmes faibles à imputer des crimes à quiconque ne pense pas comme elles.

VOLTAIRE.

X.

ANECDOTES

SUR LE CZAR PIERRE LE GRAND.

Pierre premier a été surnommé le Grand, parce qu'il a entrepris et fait de très-grandes choses, dont nulle ne s'était présentée à l'esprit d'aucun de ses prédécesseurs. Son peuple avant lui se bornait à ces premiers arts enseignés par la nécessité. L'habitude a tant de pouvoir chez les hommes, ils désirent si peu ce qu'ils ne connaissent pas, le génie se développe si difficilement, et s'étouffe si aisément sous les obstacles, qu'il y a grande apparence que toutes les nations sont demeurées grossières pendant des milliers de siècles; jusqu'à ce qu'il soit venu des hommes tels que le Czar Pierre, précisément dans le tems qu'il fallait qu'ils vissent.

Le hasard fit qu'un jeune Genevois, nommé *Le Fort* était à Moscou chez un Ambassadeur Danois vers l'an 1695. Le Czar Pierre avait alors dix-neuf ans; il vit ce Genevois, qui avait appris en peu de tems la langue Russe, et qui parlait presque toutes celles de l'Europe. *Le Fort* plut beaucoup au Prince; il entra dans son service, et bientôt après dans sa familiarité. Il lui fit comprendre, qu'il y avait une autre manière de vivre et de régner que celle, qui était malheureusement établie de tous les tems dans son vaste empire; et sans ce Genevois la Russie serait peut-être encor barbare.

Il fallait être né avec une âme bien grande, pour écouter tout d'un coup un étranger, et pour

se dépouiller des préjugés du trône et de sa patrie. Le Czar sentit, qu'il avait à former une nation et un empire; mais il n'avait aucun secours autour de lui. Il conçut dès-lors le dessein de sortir de ses états, et d'aller comme Prométhée emprunter le feu céleste pour animer ses compatriotes. Ce feu divin il l'alla chercher chez les Hollandais, qui étaient il y a trois siècles aussi dépourvus d'une telle flamme que les Moscovites. Il ne put exécuter son dessein aussi-tôt qu'il l'aurait voulu. Il fallut soutenir une guerre contre les Turcs, ou plutôt contre les Tartares, en 1696, et ce ne fut qu'après les avoir vaincus qu'il sortit de ses Etats pour aller s'instruire lui-même de tous les arts, qui étaient absolument inconnus en Russie. Le Maître de l'Empire le plus étendu de la terre alla vivre près de deux ans à Amsterdam et dans le village de Sardam, sous le nom de *Pierre Michaëlof*. On l'appellait communément *Mr. Pieter Bas*. Il se fit inscrire dans le catalogue des Charpentiers, de ce fameux village qui fournit de vaisseaux presque à toute l'Europe. Il maniait la hache et le compas; et quand il avait travaillé à son atelier à la construction des vaisseaux, il étudiait la Géographie, la Géométrie et l'Histoire. Dans les premiers tems le peuple s'attroupait autour de lui. Il écartait quelquefois les importuns d'une manière un peu rude. La première langue, qu'il apprit, fut le Hollandais; il s'adonna depuis à l'Allemand, qui lui parut une langue douce et qu'il voulut qu'on parlât à la Cour.

Il apprit aussi un peu d'Anglais dans son voyage à Londres; mais il ne sut jamais le Français, qui est devenu depuis la langue de Petersbourg sous l'Imperatrice Elisabeth, à mesure que ce pays s'est civilisé.

Sa taille était haute, sa physionomie fière et majestueuse, mais défigurée quelquefois par des convulsions, qui alteraient les traits de son visage. On attribuait ce vice d'organe à l'effet d'un poison, qu'on disait que sa sœur Sophie lui avait donné. Mais le véritable poison était le vin et l'eau-de-vie, dont il fit souvent des excès, se fiant trop à son tempérament robuste.

Il conversait également avec un artisan et avec un Général d'armée. Ce n'était ni comme un Barbare, qui ne met point de distinction entre les hommes, ni comme un Prince populaire, qui veut plaire à tout le monde; c'était en homme qui voulait s'instruire.

On dit que les législateurs et les rois ne doivent point se mettre en colère; mais il n'y en eut jamais de plus emporté que Pierre le Grand, ni de plus impitoyable. Ce défaut dans un roi n'est pas de ceux qu'on répare en les avouant; mais enfin il en convenait, et il dit même à un magistrat de Hollande à son second voyage: J'ai réformé ma nation, et je n'ai pu me réformer moi-même. Il est vrai, que les cruautés qu'on lui reproche, étaient un usage de la Cour de Moscou comme de celle de Maroc. Il n'était point extraordinaire de voir un Czar appliquer de sa main royale cent coups de nerf de bœuf sur les épaules nues d'un premier Officier de la Couronne, ou d'une Dame du Palais, pour avoir manqué à leurs services étant ivres, ou d'essayer son sabre en faisant voler la tête d'un criminel. Pierre avait quelquesunes de ces cérémonies de son pays: *Le Fort* eut assez d'autorité sur lui pour l'arrêter quelquefois sur le point de frapper; mais il n'eut pas toujours *Le Fort* auprès de lui.

Son voyage en Hollande, et surtout son goût pour les arts, qui se développait, adoucirent un peu ses moeurs : car c'est le privilège de tous les arts de rendre les hommes plus traitables. Il allait souvent déjeuner chez un Géographe, avec lequel il faisait des cartes marines. Il passait des journées entières chez le célèbre *Ruych*, qui le premier trouva l'art de faire ces belles injections, qui ont perfectionné l'Anatomie et qui lui ôtent son dégoût. Ce Prince se donnait lui-même à l'âge de vingt-deux ans l'éducation qu'un artisan Hollandais donnerait à un fils, dans lequel il trouverait du génie, et cette espèce d'éducation était au-dessus de celle qu'on avait jamais reçue sur le Trône de Russie. Dans le même tems il envoyait de jeunes Moscovites voyager et s'instruire dans tous les pays de l'Europe. Ces premières tentatives ne furent pas heureuses. Ses nouveaux disciples n'imitaient point leur maître. Il y en eut même un, qui étant envoyé à Venise ne sortit jamais de sa chambre, pour n'avoir pas à se reprocher d'avoir vu un autre pays que la Russie. Cette horreur pour les pays étrangers leur était inspirée par des prêtres Moscovites, qui prétendaient, que c'était un crime horrible à un chrétien de voyager, par la raison que dans l'Ancien Testament, il avait été défendu aux habitans de la Palestine de prendre les moeurs de leurs voisins plus riches qu'eux et plus adroits.

En 1692. il alla d'Amsterdam en Angleterre, non plus en qualité de charpentier de vaisseau, non pas aussi en celle de souverain, mais sous le nom d'un Boyard Russe, qui voyageait pour s'instruire. Il vit tout, et même il alla à la Comédie Anglaise où il n'entendait rien.

Le Roi *Guillaume* lui avait fait préparer une maison logeable ; c'est beaucoup à Londres ; les palais ne sont pas communs dans cette ville immense, où l'on ne voit guères que des maisons basses, sans cour et sans jardin, avec de petites portes, telles que celles de nos boutiques. Le Czar trouva sa maison encor trop belle ; il alla loger dans le quartier des matelots, pour être plus à portée de se perfectionner dans la marine. Il s'habillait même souvent en matelot, et il se servait de ce déguisement, pour engager plusieurs gens de mer à son service.

Il manqua d'argent à Londres ; des marchands vinrent lui offrir cent-mille écus pour avoir la permission de porter du tabac en Russie. C'était une grande nouveauté en ce pays-là, et la religion même y était intéressée. Le patriarche avait excommunié quiconque fumerait du tabac, parceque les Turcs, leurs ennemis, fumaient, et le clergé regardait comme un de ses privilèges d'empêcher la nation Russe de fumer. Le Czar prit les cent-mille écus, et se chargea de faire fumer le clergé lui-même. Il lui préparait bien d'autres innovations. —

Après avoir vu Vienne, il devait aller à Venise et ensuite à Rome ; mais il fut obligé de revenir en hâte à Moscou sur la nouvelle d'une guerre civile, causée par son absence et par la permission de fumer. Les Strelits, ancienne milice des Czars, pareille à celle des Janissaires, aussi turbulente, aussi indisciplinée, moins courageuse et non moins barbare, fut excitée à la révolte par quelques Abbés et Moines, moitié Grecs moitié Russes, qui représentèrent, combien Dieu était irrité qu'on prit du tabac en Moscovie et qui mirent l'état en combustion pour cette grande querelle.

La guerre qu'il fit à Charles XII. pour recouvrer les provinces que les Suédois avaient autrefois conquises sur les Russes, ne l'empêcha pas, toute malheureuse qu'elle fut d'abord, de continuer ses réformes dans l'état et dans l'église.

Pour avoir plus de sujets, il voulut avoir moins de Moines, et ordonna que dorénavant on ne pourrait entrer dans un cloître qu'à cinquante ans; ce qui fit que dès son tems son pays fut de tous ceux qui ont des moines, celui où il y en eut le moins. Mais après lui cette graine, qu'il déracinait, a repoussé par cette faiblesse naturelle qu'ont tous les religieux, de vouloir augmenter leur nombre, et par cette autre faiblesse qu'ont les gouvernemens, de le souffrir.

Il fit d'ailleurs des loix fort sages pour les desservans des églises, et pour la réforme de leurs mœurs, quoique les siennes fussent assez déréglées. — Avant lui les femmes vivaient toujours séparées des hommes; il était inouï, qu'un mari eût jamais vu la fille qu'il épousait. Il ne faisait connaissance avec elle qu'à l'église. Parmi les présens de nocés était une grosse poignée de verges, que le futur envoyait à la future, pour l'avertir, qu'à la première occasion elle devait s'attendre à une petite correction maritale. Les maris mêmes pouvaient tuer leurs femmes impunément, et on enterrait vives celles qui usurpaient ce même droit sur leurs maris.

Pierre abolit les poignées de verges, défendit aux maris de tuer leurs femmes, et pour rendre les mariages moins malheureux et mieux assortis, il introduisit l'usage de faire manger les hommes avec elles, et de présenter les prétendans aux filles avant la célébration; en un mot il établit et fit naître tout dans ses états ju-

squ'à la société. Une des plus difficiles entreprises du fondateur, fut d'accourir les robes et de faire raser les barbes de son peuple. Ce fut là l'objet des plus grands murmures; comment apprendre à toute une nation à faire des habits à l'Allemande et à manier le rasoir? On en vint à bout en plaçant aux portes des villes des tailleurs et des barbiers; les uns coupaient les robes de ceux qui entraient, les autres les barbes: les obtinés payaient quarante sols de notre monnaie. Bientôt on aime mieux perdre sa barbe que son argent.

Au milieu de ces réformes grandes et petites, qui faisaient les amusemens du Czar, et de la guerre terrible qui l'occupait contre Charles XII. il jeta les fondemens de l'importante ville et du port de Petersbourg en 1704, dans un marais, où il n'y avait pas une cabane. Pierre travailla de ses mains à la première maison; rien ne le rebuta; des ouvriers furent forcés de venir sur ce bord de la mer Baltique, des frontières d'Astracan, des bords de la Mer Noire et de la Mer Caspienne. Il périt plus de cent-mille hommes dans les travaux qu'il fallut faire, et dans les fatigues et la disette, qu'on essaya, mais enfin la ville existe.

Quand il eut créé sa nation, il crut qu'il lui était bien permis de satisfaire son goût en épousant sa maîtresse, et une maîtresse, qui méritait d'être sa femme. Il fit ce mariage publiquement en 1712. Cette célèbre *Catherine*, orpheline née dans le village de Ringen en Estonie, nourrie par charité chez un vicaire, mariée à un soldat Livonien, prise par un parti deux jours après ce premier mariage, avait passé du service des Généraux *Bauer* et *Scherematorw* à celui de *Menzikow*; garçon pâtissier qui de-

vint Prince et le premier homme de l'Empire; enfin elle fut l'épouse de Pierre le Grand, et ensuite Impératrice Souveraine après la mort du Czar, et digne de l'être. Elle adoucit beaucoup les moeurs de son mari, et sauva beaucoup plus de dos du *Knout* et beaucoup plus de têtes de la hache, que n'avait fait le Général Le Fort. On l'aima, on la révéra. Un Baron Allemand n'eût point épousé Catherine, mais Pierre le Grand ne pensait pas que le mérite eût auprès de lui besoin de trente-deux quartiers. Les Souverains pensent volontiers, qu'il n'y a d'autre grandeur que celle qu'ils donnent, et que tout est égal devant eux. Il est bien certain que la naissance ne met pas plus de différence entre les hommes qu'entre un ânon dont le père portait du fumier, et un ânon dont le père portait des reliques. L'éducation fait la grande différence, les talens la font prodigieuse, la fortune encor plus.

Le Czarowitz *Alexis*, fils du Czar, qui épousa dit-on, comme lui, une esclave et qui comme lui quitta secrètement la Moscovie, n'eut pas un succès pareil dans ces deux entreprises, et il en coûta la vie au fils pour avoir imité mal à propos le père; ce fut un des plus terribles exemples de sévérité que jamais on ait donné du haut d'un trône; mais ce qui est bien honorable pour la mémoire de l'Impératrice Catherine, c'est qu'elle n'eut point de part au malheur de ce Prince, né d'un autre lit, et qui n'aimait rien de ce que son père aimait: on n'accusa point Catherine d'avoir agi en marâtre cruelle. Le grand crime du malheureux Alexis était d'être trop Russe, de désapprouver tout ce que son père faisait de grand et d'immortel pour la gloire de la nation. Un jour entendant des Mo-

scoovites qui se plaignaient des travaux insupportables qu'il fallait endurer pour bâtir Petersbourg: „Consolez vous, dit-il, cette ville ne durera pas longtems.“ Quand il fallait suivre son père dans ces voyages de cinq à six-cents lieues, que le Czar entreprenait souvent, le Prince feignait d'être malade; on le purgeait rudement pour la maladie qu'il n'avait pas; tant de médecines jointes à beaucoup d'eau-de-vie altérèrent sa santé et son esprit. Il avait eu d'abord de l'inclination pour s'instruire; il savait la Géométrie, l'Histoire, avait appris l'Allemand, mais il n'aimait point la guerre, ne voulait point l'apprendre, et c'est ce que son père lui reprochait le plus. On l'avait marié à la princesse de Wolfenbuttel, soeur de l'Impératrice femme de Charles VI. en 1711. Ce mariage fut malheureux. On prétend que la princesse mourut de chagrin, si le chagrin peut donner la mort; et que le Czarowitz épousa ensuite secrètement *Afrosine*, fille Finlandaise, grande, bien faite et fort douce.

Les mécontentemens entre le père et le fils devinrent de jour en jour plus sérieux, jusques-là que Pierre dès l'an 1716. menaça le Prince de le déshériter, et le Prince lui dit qu'il voulait se faire moine.

Le Czar en 1717. renouvela ses voyages par politique et par curiosité; il alla enfin en France. Si son fils avait voulu se révolter, s'il y avait eu en effet un parti formé en sa faveur, c'était là le tems de se déclarer; mais au lieu de rester en Russie, et de s'y faire des créatures, il alla voyager de son côté, ayant eu bien de la peine à rassembler quelques milliers de ducats, qu'il avait secrètement empruntés. Il se jeta entre les bras de l'Empereur *Charles VI.* beau-

frère de sa défunte femme. On le garda quelque tems tres-incognito à Vienne; de là on le fit passer à Naples, où il resta près d'un an, sans que ni le Czar, ni personne en Russie, sût le lieu de sa retraite.

Pendant que le fils était ainsi caché, le père était à Paris, où il fut reçu avec les mêmes respects qu'ailleurs, mais avec une galanterie qu'il ne pouvait trouver qu'en France. S'il allait voir une manufacture, et qu'un ouvrage attirât plus ses regards qu'un autre, on lui en faisait présent le lendemain; il alla dîner à Petitbourg, chez Mr. le Duc d'Antin, et la première chose qu'il vit, fut son portrait en grand, avec le même habit qu'il portait. Quand il alla voir la Monnaie Royale des médailles, on en frappa devant lui de toute espèce, et on les lui présentait; enfin on en frappa une, qu'on laissa exprès tomber à ses pieds, et qu'on lui laissa ramasser. Il s'y vit gravé d'une manière parfaite, avec ces mots: *Pierre le Grand*. Le revers était une Renommée et la Légende: *Vires Acquirit Eundo*; allegorie aussi juste que flatteuse pour un Prince qui augmentait en effet son mérite par ses voyages.

En voyant le tombeau du Cardinal de Richelieu, et la statue de ce ministre, ouvrage digne de celui qu'il représente, le Czar laissa paraître un de ces transports, et dit une de ces choses, qui ne peuvent partir que de ceux qui sont nés pour être de grands hommes. Il monta sur le tombeau, embrassa la statue: Grand Ministre, dit-il, que n'es-tu né de mon tems; je te donnerais la moitié de mon Empire pour m'apprendre à gouverner l'autre. Un homme qui avait moins d'enthousiasme que le Czar, s'étant fait expliquer ces paroles prononcées en langue Russe,

répondit: S'il avait donné cette moitié, il n'aurait pas longtems gardé l'autre.

Le Czar, après avoir parcouru la France, où tout dispose les moeurs, à la douceur et à l'indulgence, retourna dans sa patrie et y reprit sa sévérité. Il avait engagé enfin son fils à revenir de Naples à Petersbourg; ce jeune prince fut de là conduit à Moscou devant le Czar son père, qui commença par le priver de sa succession au trône, et lui fit signer un acte solennel de renonciation, à la fin du mois de Janvier 1718. et en considération de cet acte, le père promit à son fils de lui laisser la vie.

Il n'était pas hors de vraisemblance, qu'un tel acte serait un jour annullé. Le Czar pour lui donner plus de force, oubliant qu'il était père et se souvenant seulement qu'il était fondateur d'un empire que son fils pouvait replonger dans la barbarie, fit instruire publiquement le procès de ce prince infortuné, sur quelques réticences qu'on lui reprochait dans l'aveu qu'on avait d'abord exigé de lui.

On assemble des Evêques, des Abbés et des Professeurs, qui trouvèrent dans l'Ancien Testament, que ceux qui maudissent leur père et leur mère doivent être mis à mort. Tel fut leur avis sans rien conclure; mais c'était en effet signer un arrêt de mort. Alexis n'avait à la vérité jamais maudit son père; il avait voyagé sans la permission paternelle, et il avait écrit des lettres à ses amis, par lesquelles il marquait seulement, qu'il espérait qu'on se souviendrait un jour de lui en Russie. Cependant de cent-vingt quatre juges séculiers qu'on lui donna, il ne s'en trouva pas un qui ne conclût à la mort; et ceux qui ne savaient pas écrire, firent signer les autres pour eux. On a dit dans l'Europe,

on a souvent imprimé, que le Czar s'était fait traduire d'Espagnol en Russe le procès criminel de *Don Carlos*, ce prince infortuné, que *Philippe II.* son père avait fait mettre dans une prison, où mourut cet héritier d'une grande Monarchie; mais jamais il n'y eut de procès fait à *Don Carlos*, et jamais on n'a su la manière, soit violente, soit naturelle, dont ce Prince mourut. Pierre le plus despotique des Princes n'avait pas besoin d'exemples. Ce qui est certain, c'est que son fils mourut dans son lit le lendemain de l'arrêt, et que le Czar avait à Moscou une des plus belles Apoticaieries de l'Europe. Cependant il est probable, que le Prince *Alexis*, héritier de sa plus vaste monarchie du monde, condamné unanimement par les sujets de son père, qui devaient être un jour les siens, put mourir de la révolution que fit dans son corps un arrêt si étrange et si funeste. Le père alla voir son fils expirant, et on dit qu'il versa des larmes. Mais malgré ses larmes, les roues furent couvertes de membres rompus des amis de son fils. Il fit couper la tête à son probre beau-frère le Comte *Lapuchin*, frère de sa femme *Ottokasa Lapuchin*, qu'il avait répudiée, et oncle du Prince *Alexis*. Le Confesseur du Prince eut aussi la tête coupée. Si la Moscovie a été civilisée, il faut avouer que cette politesse lui a coûté cher.

La reste de la vie du Czar ne fut qu'une suite de ses grands desseins, de ses travaux et de ses exploits, qui semblaient effacer l'excès de ses sévérités, peut-être nécessaires. Il faisait souvent des harangues à sa Cour et à son Conseil. Dans une de ces harangues il leur dit, qu'il avait sacrifié son fils au salut de ses états.

Après la paix glorieuse qu'il conclut enfin avec la Suède en 1721. par laquelle on lui céda

la

la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie et du Vibourg, les Etats de Russie lui déférèrent le nom de Grand, de Père de la patrie et d'Empereur. Ces Etats étaient représentés par le Sénat, qui lui donna solennellement ces titres en présence du Comte de *Kinski*, Ministre de l'Empereur, de Mr. de *Campredon*, Envoyé de France, des Ambassadeurs de Prusse et de Hollande; peu-à-peu les Princes de l'Europe se sont accoutumés à donner aux Souverains de Russie ce titre d'Empereur; mais cette dignité n'empêche pas que les Ambassadeurs de France n'aient partout le pas sur ceux de Russie.

VOLTAIRE.

XI.

DIALOGUE

ENTRE PÉRICLÈS, UN GREC MODERNE, UN RUSSE.

Périclès. J'ai quelques questions à vous faire. Minos m'a dit que vous étiez Grec.

Le Grec. Minos vous a dit la vérité: j'étais le très-humble esclave de la sublime Porte.

Périclès. Que parlez-vous d'esclave? un Grec esclave!

Le Grec. Un Grec peut-il être autre chose?

Le Russe. Il a raison: Grec et esclave, c'est la même chose.

F

Périclès. Juste ciel! que je plains mes pauvres compatriotes!

Le Grec. Ils ne sont pas si à plaindre que vous vous l'imaginez: pour moi j'étais assez content de ma situation: je cultivais un petit coin de terre que le Pacha de Romélie avait eu la bonté de me donner; et pour cela je payais un tribut à sa Hautesse.

Périclès. Un tribut! Voilà un étrange mot dans la bouche d'un Grec! Mais, dites-moi, en quoi consistait cette marque humiliante de servitude?

Le Grec. A abandonner une partie du fruit de mon travail, l'aîné de mes fils, et les plus belles de mes filles.

Périclès. Comment, lâche, tu livrais tes propres enfans à l'esclavage! Vit-on jamais les contemporains de Miltiade, d'Aristide, et de Thémistocle, . . .

Le Grec. Voilà des noms que je n'entendis prononcer de ma vie. Ces gens-là étaient-ils Bostangis, Capigi-bachis, ou Pachas à trois queues?

Périclès (au Russe). Quels sont ces titres ridicules et barbares dont le son vient déchirer mes oreilles? Je me suis sans doute adressé à quelque grossier Béotien, ou à un Spartiate imbécile.

(au Grec). Vous avez sans doute entendu parler de Périclès?

Le Grec. De Périclès! point du tout. . . attendez. . . N'est-ce pas le nom d'un solitaire fameux?

Périclès. Qu'est-ce donc que ce solitaire? Était-ce la première personne de l'état?

Le Grec. Bon! ces gens-là n'ont rien de commun avec l'état, ni l'état rien de commun avec eux.

Périclès. O destinée! . . . Mais, dites-moi, ma mémoire n'est-elle pas toujours en vénération à Athènes? dans cette ville où j'ai introduit la magnificence et le bon goût?

Le Grec. C'est ce que je ne saurais vous dire. J'habitais un endroit qu'on appelle Sétines; c'est un petit misérable village, qui tombe en ruines, mais qui, à ce que j'ai ouï dire, fut autrefois une ville magnifique.

Périclès. Ainsi vous connaissez aussi peu la fameuse et superbe ville d'Athènes, que les noms de Thémistocle et de Périclès? Il faut que vous ayez vécu en quelque endroit souterrain, dans un quartier inconnu de la Grèce,

Le Russe. Point du tout, il vivait dans Athènes même.

Périclès. Comment? il vivait dans Athènes, et il ne me connaît point! il ne sait pas même le nom de cette ville fameuse!

Le Russe. Des milliers d'hommes habitent actuellement dans Athènes, et n'en savent pas plus que lui. Cette cité, jadis si opulente et si fière, n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre et sale bourg appelé Sétines.

Périclès. Puis-je croire ce que vous me dites-là?

Le Russe. Tel est l'effet des ravages du tems, et des inondations des barbares, plus destructeurs encor que le tems.

Périclès. Je sais très-bien que les successeurs d'Alexandre subjuguèrent la Grèce: mais Rome ne lui rendit-elle pas la liberté? Je n'ose pousser plus loin mes recherches, de crainte d'apprendre que ma patrie retomba dans l'esclavage.

Le Russe. Elle a depuis ce tems-là changé plusieurs fois de maîtres. Pendant un certain période la Grèce a partagé avec les Romains l'em-

pire du monde, empire que ces deux puissances réunies n'ont pu conserver, mais pour ne parler que de la Grèce, elle a subi tour-à-tour le joug des Français, des Vénitiens et des Turcs.

Périclès. Voilà trois nations barbares, qui me sont absolument inconnues.

Le Russe. Je reconnais bien un ancien Grec à ce langage. Tous les étrangers étaient à vos yeux des barbares, sans en excepter même les Egyptiens, à qui vous deviez le germe de toutes vos connaissances. J'avoue qu'anciennement les Turcs ne connaissaient guères que l'art de conquérir, et qu'aujourd'hui ils ne savent guères que celui de garder leurs conquêtes; mais les Vénitiens, et surtout les Français, ont égalé vos Grecs à plus d'un égard, et les ont surpassés à beaucoup d'autres.

Périclès. Voilà une fort belle peinture; mais je crains bien qu'il n'y entre un peu de vanité. Dites-moi, mon ami, n'êtes vous pas Français?

Le Russe. Point du tout, je suis Russe.

Périclès. A coup sûr les habitans de la terre entière ont changé de nom depuis que j'habite dans l'Elisée: je n'ai pas plus entendu parler des Russes que des Français, des Vénitiens et des Turcs. Cependant les connaissances, que vous montrez, me font présumer que votre nation est très-ancienne. Ne serait-elle pas un reste des Egyptiens dont vous disiez tout à l'heure de si belles choses?

Le Russe. Non; je ne connais ce peuple que par vos historiens; pour notre nation, elle descend des Scythes et des Sarmates.

Périclès. Est-il possible qu'un descendant des Sarmates et des Scythes connaisse mieux l'é-

tat de l'ancienne Grèce, que ne le connaît un Grec moderne?

Le Russe. Il y a tout au plus cinquante ans que nous avons entendu parler des Egyptiens, des Grecs et des Sarmates; un de nos Souverains, s'étant trouvé homme de génie, forma le dessein de banir l'ignorance de ses états, et l'on vit s'y élever rapidement les arts et les sciences, des académies et des spectacles. Nous avons étudié l'histoire de tous les peuples, et notre histoire a mérité l'attention des autres peuples.

Périclès. J'avoue, que, pour produire ces sortes de métamorphoses, il ne faut dans un prince que la volonté et le courage. Mais il est vrai que j'ai perdu bien du tems; j'espérais avoir rendu mon nom immortel, et je vois qu'il est déjà oublié dans mon propre pays.

Le Russe. Je vous dirai, pour vous consoler, qu'il est connu dans le mien, et c'est à quoi je suis bien sûr que vous ne vous attendiez pas.

Périclès. J'en conviens; cependant je ne peux m'empêcher de regretter qu'Athènes ait oublié tout ce que j'ai fait pour elle. Allons, je vais me consoler avec Osiris, Minos, Licurgue, Solon, et tous ces législateurs et fondateurs d'empires, dont les actions et les maximes sont comme les miennes plongées dans l'oubli. Je vois que la science est un astre, qui peut n'éclairer qu'une partie du globe à la fois, mais qui répand sa lumière successivement sur chacune d'elles. Le jour tombe chez une nation, dans l'instant où il se lève sur une autre.

VOLTAIRE.

XII.

L'HOMME SAUVAGE

ET

L'HOMME CIVIL.

Que les Européens auroient à rongir ! Quels remords ne les déchireroient pas, s'ils venoient à réfléchir un instant sur leur barbarie à l'égard de ces misérables créatures, qu'ils ont eu l'audace et l'injustice d'appeler *sauvages* ! Qu'est-ce qu'un homme, qui outrage l'humanité ? c'est alors que dans le règne animal la bête féroce lui est bien supérieure. Comment aura-t-il le front, de faire parade de sa raison et de sa religion, quand il se dégradera lui-même au dessous de l'ours et du tigre ? Est-ce un de nos semblables, que l'homme montre, dont nous allons exposer l'atroce procédé ?

Un pauvre Indien, au retour d'une chasse, qui avoit trompé ses fatigues et ses espérances, s'efforçoit de regagner sa cabane ; il se traînoit, expirant de lassitude et de besoin ; ce qui ajoutoit à sa cruelle extrémité, il avoit laissé une femme et trois enfans, dont l'existence étoit attachée à la sienne : c'étoit pour sa famille plutôt encore que pour lui-même, qu'il disputoit contre sa destruction, et qu'il aspirait à reculer sa fin.

Il se trouve dans le voisinage d'une plantation située sur les confins de la Virginie et devenue le domaine d'un de ces heureux usurpateurs, qui ont passé les mers pour s'emparer de ces contrées, et en chasser les possesseurs légitimes. L'Indien mourant se ranime : Oh ! Grand

Esprit (*), s'écrie-t-il ! je te rends grâces ! c'est toi, qui m'amènes en ce lieu ! quoiqu'un de ces méchans d'Europe en soit le maître, il ne sera pas assez dénaturé pour me refuser ce que j'accorderois au dernier des animaux.

L'infortuné tente de nouveaux efforts : il respiroit à peine ; il porte ses pas défaillans jusqu'à la plantation ; et tombant sans force aux pieds du propriétaire, qui étoit assis à sa porte ; — Frère, donne moi, je t'en conjure, un morceau de pain, je meurs d'inanition. — (L'Européen, loin de lui répondre, ne le regarda seulement pas). — Est-ce que tu ne m'entends point ? J'ai une femme, j'ai des enfans ; si je pérís, qui prendra soin d'eux ? . . . Je ne puis te toucher ! La soif me tourmente encore plus que la faim : ne me refuse pas un verre de bierre ! au moins donne moi de l'eau, un peu d'eau — „Retire-toi, chien d'Indien : tu n'auras rien ! „ — Ce sont les propres expressions du Sauvage d'Europe : celui-ci lève les yeux au ciel, et se contente, en se retirant, de proférer seulement ces mots à voix basse : Ma pauvre famille ! et mon vieux père !

L'Européen, deux ou trois mois après, vient à chasser avec plusieurs de ses amis ; il s'écarte de ses compagnons. Entraîné à la poursuite de quelques pièces de gibier, il s'enfonce dans l'épaisseur des bois, marche presque une journée entière, sans aucun espoir de rejoindre sa société ; il est livré aux tourmens de la faim, de la soif, exposé à l'inclemence de l'air, dans l'apprehension continuelle d'être déchiré par les

(*) C'est un des noms, que les Sauvages donnent à l'Être Suprême.

bêtes féroces, dont les hurlemens retentissoient de toutes parts. Il aperçoit une habitation de sauvage: il y court et demande en grace qu'on le conduise à la plantation Européenne la moins éloignée. La nuit approchoit. Il est trop tard, lui dit le maître de la cabane, pour nous mettre en route; nous marcherions dans les ténèbres, reste ici, crois-moi: tu y seras le bien venu, et demain, à la pointe du jour, je te rendrai le service que tu désires.

Aussi-tôt on apporte au voyageur un morceau de venaison et des rafraichissemens; ensuite on étend sur la terre plusieurs peaux de castor, dont on lui compose un lit, et on l'invite à se coucher, en lui promettant, de le réveiller, le lendemain, à l'heure convenue.

L'Européen se disoit; Cela est bien singulier! ces sauvages sont sensibles, humains comme nous! avec quelle affabilité, quelle bonté celui-ci m'a reçu! Je ne reviens point de ma surprise. Certainement mes compatriotes d'Europe ne m'auroient pas fait un accueil plus obligeant!

L'aurore naissoit à peine, et ne permettoit pas de distinguer encore les objets. Le sauvage tient parole à son hôte: il s'empresse de le réveiller, et l'accompagne jusqu'aux lieux, où sa route devoit le conduire sûrement à une plantation, dont il connoissoit le maître. Arrivés à ce chemin, le guide, au moment de sa séparation, prend la parole: — Regarde-moi. L'Européen l'envisage; (le jour augmentoit) tous ses membres sont agités d'un frémissement subit: il pousse un cri, il se voit à la disposition de ce même Sauvage, qu'il avoit traité, il y a quelque mois, avec tant de barbarie; il tombe presque sans mouvement à ses pieds: — Me pardonneriez-vous mon crime? car j'en ai commis un des

plus énormes: j'en ai déjà trop ressenti la punition: vos procédés généreux. . . L'Indien ne le laisse point achever. — Dès le moment que tu as mis le pied dans ma cabane, je t'ai reconnu; pour moi; je n'ai point voulu me faire connoître, parce que je t'aurois inspiré de la crainte, et que je t'eusse fait passer une mauvaise nuit. Il ajoute froidement: Quand tu verras un pauvre Indien mourant de soif, et demandant un verre d'eau, donne-le lui, et ne lui dis plus: Va-t'en, chien d'Indien. Adieu! que le Grand-Esprit te conduise, et qu'il te fasse un homme.

D'ARNAUD.

XIII.

LE RICHE DIGNE DE L'ÊTRE.

On est porté à médire des riches, et il faut avouer, que la plupart font leur possible, pour justifier l'espèce de haine, qu'ils excitent, et qu'ils méritent. Ils irritent l'envie, et ils devroient chercher à l'adoucir, se faire pardonner, si l'on peut le dire, leur bonheur, qui est une espèce de crime aux yeux des infortunés: cependant il y a plus de plaisir, à être juste, qu'à se mettre de mauvaise humeur contre des abus, presque inséparables de l'opulence: on doit en effet l'estimer peu, mais se garder de l'esprit d'une proscription générale. La richesse ne gâte pas toujours le coeur: en voici une preuve, qui pourra peut-être la réconcilier avec l'humanité. Un malheureux porteur d'eau, nommé Henri, malgré son extrême misère, s'étoit marié

très-jeune; il se voyoit père d'un nombre d'enfants; l'aîné, qu'il appelloit Charlot, dispa- roît: le pauvre Henri en est inconsolable; on lui de- mandoit la cause de son chagrin; — Ah! n'ai- je pas tout perdu? mon fils Charlot, nous ne sa- vons ce qu'il est devenu!

Les gens du monde, qui, ordinairement peu sensibles, ne reconnoissent d'autre bonheur, que d'être riche, avoient de la peine à concevoir qu'un misérable porteur d'eau pût aimer, et re- gretter son fils. Le fils d'un porteur d'eau! Vous devriez, lui disoit-on, plutôt que de vous affli- ger, rendre grâces au ciel de l'événement; c'est pour vous une charge de moins. Ah! répondit Henri, vous ne savez donc point ce que c'est que d'être père? cela adoucit tous les maux, et mon fardeau seroit vingt fois plus lourd, qu'il me sembleroit léger, si j'avois Charlot à mes côtes! On finit par ne plus écouter Henri, quand il se plaignoit de la perte de son enfant.

L'infortuné père continua pendant plus de trente années à porter ses seaux, et à s'entre- tenir avec sa femme de son cher Charlot. Je ne m'accoutume point à sa perte, disoit-il sans cesse; je le vois toujours là, à nos côtés; il doit être bien grand!

La mère mourut, ainsi que plusieurs de ses enfans: ceux qui survécurent, allèrent loin de leur père traîner leur misérable existence. Henri changea souvent de quartier, sans changer de situation. On le voyoit, tout cassé de fa- tiques et d'années, succomber sous la peine.

Il puisoit de l'eau à la fontaine de la rue Richelieu: un embarras causé par des voitures, avoit forcé un brillant équipage de s'arrêter; trois hommes superbement vêtus, fixèrent les regards de ce vulgaire, que des gens de leur espèce ap-

perçoivent à peine. Le bon Henri oubloit ce qu'il avoit amené à la fontaine; il les contem- ploït aussi, en disant dans son coeur: ils sont bien heureux!

Tout-à coup un cri s'élance du fond de la voiture: un des trois hommes ordonne vivement aux laquais de lui ouvrir la portière: il en sort avec impétuosité, se précipite vers le porteur d'eau, lui jette ses deux mains au col, en s'écriant: Non, je ne me trompe point. . . c'est mon père c'est mon père, que j'embrasse! Monsieur le Marquis, Monsieur le Comte, dit-il, en s'adres- sant aux personnes, qui étoient restées dans la voiture, j'ai retrouvé mon père, que j'ai tant cherché! Oui, le voilà! le voilà: Oui, mes a- mis, continue-t-il, s'adressant à de pauvres gens, qui l'entouroient, c'est mon père!

Henri avoit d'abord été frappé de se voir embrassé par un homme de si haute apparence, qu'il reconnoissoit si peu. — Eh! que faites-vous, Monseigneur? . . . en quoi ai-je mérité? . . . un malheureux tel que moi. . . ô ciel! seroit-il vrai! c'est . . . c'est mon fils Charlot! . . . Monsieur . . . quelle fortune . . . vous me faites bien de l'honneur . . . je te revois, mon cher Charlot! tu m'es rendu! vous voilà bien brave! . . . et moi je ne suis toujours qu'un misérable por- teur d'eau, mais . . . tu es heureux! tu es heureux!

Le père et le fils s'arrosaient de leurs lar- mes mutuelles; celui-ci sort de son ivresse de sensibilité pour raconter en peu de mots son hi- stoire. Ne voulant point faire le métier de son père, il s'étoit échappé de son bouge; des cir- constances l'avoient conduit en Amérique; il y a- voit amassé une fortune immense; envain s'étoit- il informé de ses parens: on n'avoit pu lui en

donner la moindre nouvelle; il les croyoit morts. Il se rejette dans le sein paternel, et se tournant vers le Marquis: — Vous permettez bien, que mon père ait une place dans mon carosse? et aussitôt il y fait monter le porteur d'eau, qui ne revenoit point de sa surprise.

L'orgueil de Monsieur le Marquis parut un peu déconcerté; mais il fallut céder à la nature; c'étoit son jour de triomphe. Pour le Comte, il applaudit aux transports de son ami, et de ce jour même, il l'aima encore davantage.

Il est assez inutile d'ajouter, que Henri, ainsi que les autres enfans, partagèrent les richesses de son fils: toute la famille se ressentit de son bonheur. Ce qui fait naître encore plus l'estime, et l'on peut dire le respect en faveur du sensible et vertueux Charlot, c'est qu'il prenoit plaisir à publier lui-même son aventure, et chaque fois il versoit des larmes d'attendrissement.

D'ARNAUD.

XIV.

LE POUVOIR DE LA PITIÉ.

Voulez-vous trouver des exemples touchants de sensibilité? gardez vous d'aller les chercher parmi les riches: c'est chez le malheureux, le pauvre, que ces exemples vous frappent. Serait-il donc nécessaire d'être infortuné pour être humain? Et devoit-on regarder les plaisirs du sentiment, comme les dédommagemens du malheur?

Un misérable gagne-denier, à force de travaux et de sueurs, étoit venu à bout d'amasser la somme de cent écus: c'étoit pour lui le trésor même de la fortune. Robert (on l'appelloit ainsi) connoissoit toutes les souffrances de la misère; il voit une pauvre femme de ses amies réduite aux plus cruelles extrémités; elle joignoit à son indigence, les incommodités incurables de la vieillesse; on alloit la conduire en prison, pour une dette de trois cent livres qu'il lui étoit impossible d'acquitter. Le gagne-denier se pénétre de sa peine: toute son ame s'ouvre à la pitié; il a beau se dire que cent écus sont tout son bien, son unique ressource, que son existence est, en quelque sorte, attachée à cette somme: une voix impérieuse et pressante lui crie; c'est celle de la compassion, de ce sentiment où l'on reconnoit le souffle créateur d'un Dieu. Robert lui cède à cette impulsion divine; il est entraîné chez son amie; il y court avec un petit sac de cuir à la main. Tenez, dit-il aux satellites, qui se dispoient à emmener cette infortunée, prenez vite, voilà ce qu'elle doit, et laissez-la en liberté.

Aussi-tôt il tombe sur une chaise, et se met à pleurer. Vous pleurez? lui dit on. — Oh! c'est de contentement! Je suis si satisfait d'avoir empêché ma pauvre amie d'aller en prison. C'est tout ce que je possédois dans le monde: mais j'ai été si enchanté de le donner! Cela a été jusqu'à mon ame. Q'on est heureux de pouvoir obliger! Les riches ont donc bien du plaisir!

Robert ne tarde pas à être plongé lui-même dans toutes les horreurs de la nécessité: il va au bout de quelque tems chez Marie (c'est le nom de sa débitrice), la prie de lui rendre son argent; il lui expose sa triste situation: elle lui

fait des promesses qu'elle espéroit remplir : sa destinée ne s'adoucit point : Marie est absolument hors d'état de s'acquitter. Robert redouble ses instances, ses supplications, ses plaintes : il ne peut rien arracher à l'indigence de cette malheureuse femme.

Après avoir accordé inutilement une infinité de délais, le gagne-denier aigri contre lui même, et fatigué de sa propre infortune, vient à se reprocher son trop de sensibilité : — Je paye bien cher le seul plaisir peut-être, que j'aie goûté dans ma vie ! J'avois été trop heureux !

Il rencontre un huissier de sa connoissance, qui saisit son accès de mauvaise humeur : Q'avez-vous, l'ami ? vous ne me paraissez pas dans votre assiette ordinaire ? —

Robert raconte naïvement ce qui lui est arrivé, ce que lui fait souffrir la privation de cet argent, qu'il a prêté avec tant de satisfaction. — La tête vous a-t-elle tourné, mon pauvre Robert ? Est-ce qu'on prête ? Eh ! quel diable de plaisir avez-vous imaginé là ? — Elle étoit si malheureuse ! On la traînoit en prison. — Eh ! qu'est-ce que cela vous faisoit à vous ? — Oh ! il me sembloit que c'étoit moi même qu'on emmenoit. — L'imbécille. Un homme sensé laisseroit plutôt pourrir toutes ses connoissances en prison, que d'aventurer un écu. . . — La pitié. . . — Tu t'avises d'être pitoyable ! Te voilà joli garçon avec ta pitié ! La pitié ! toi ? . . . On voit bien, que tu n'es qu'une bête ! — Une bête, moi ! — Eh ! oui, un nigaud. Avoir cent écus, et se les laisser attraper ! Va, tu n'es pas digne d'avoir de l'argent ! . . . Elle doit bien se moquer de Monsieur Robert !

Il est peu d'hommes qui aient le courage de supporter le ridicule ; il n'appartient qu'à la religion ou à la vraie philosophie, de nous rendre insensibles à ce trait, le plus perçant peut-être que puisse nous décocher la malice humaine. Robert d'ailleurs avoit de l'amour-propre tout comme un autre, et ce ton railleur de l'huissier le piqua au vif. — Non, je ne suis point. . . je ne serai point un sot, voyez vous ; grand merci de vos excellents conseils ! Ma foi, je l'avouerai, j'avois besoin de votre assistance pour me raffermir. C'est un coup du ciel, que votre rencontre ! Là, endurez-moi bien, je vous prie ! Oh ! que si vous eussiez été avec moi . . . je ne serois pas certainement tombé dans une semblable embûche ! En vérité, il n'est que des gens tels que vous pour apprendre à vivre ! Ce que c'est que de savoir lire et écrire ! Soyez-en sûr : dorénavant je me garderai bien de ne rien faire sans vous consulter ! Je vous promets, de ne pas lâcher un sol, à moins que votre main ne pousse la mienne.

L'huissier, muni du pouvoir de Robert, qu'il a su lui arracher, se hâte de remplir son rôle. Il poursuit avec une inflexibilité bien soutenue Marie, qui demande enfin à voir son créancier : Robert va chez elle. Voilà, lui dit la pauvre femme, vos cent écus, que j'ai eu tant de peine à vous rendre ; pardonnez-moi Monsieur Robert, si je ne me suis point acquittée plutôt ; ce n'est pas faute de reconnaissance. . . On m'a traitée bien durement ! Et, en disant ces mots, Marie fond en larmes.

Le gagne-denier s'aperçoit que la chambre étoit entièrement démeublée ; à peine restoit-il à cette infortunée une paillasse pour se coucher ; il

se saisit de son argent, et s'empresse de quitter ce misérable repaire.

Le trouble s'étoit emparé de Robert: il le poursuit. L'image de cette malheureuse femme, qui selon les apparences, avoit tout vendu, pour le payer, lui déchiroit l'ame. O ciel! o ciel! se dit-il, qu'ai-je fait. Elle a été mon amie, elle est accablée de pauvreté, de vieillesse; la voilà sans ressource! Je lui causerai la mort!... Et moi... je suis jeune; j'ai de la santé, deux bras, en état de m'aider, et j'ai enlevé... Je me fais horreur! Oh! que les huissiers se moquent de moi tant qu'ils voudront!...

Robert se hâte de remonter l'escalier, s'élance dans la chambre: — Ma pauvre amie, excusez-moi, excusez-moi; reprenez ces cent écus je vous en conjure, et qu'il n'en soit plus question! Je suis encore moins à plaindre que vous. Allez, si j'en avois cru mon coeur, je ne vous aurois pas fait ce chagrin.

La bonne femme, touchée de ce procédé, veut combattre de générosité. — Non: quelque besoin que j'éprouve, il ne me fera pas autant souffrir, que si je retenois cette somme... Je me mets à votre place... Une autre fois, je vous le promets bien, je ne demanderai pas conseil... C'est d'après moi seul que j'agirai. On a beau dire. La pitié fait grand plaisir!

Où, nous ne nous lasserons pas de le répéter: compatissante sensibilité, c'est bien à ta délicieuse impression qu'on reconnoît, que l'homme est un ouvrage céleste, et malheur au coeur, qui ne sait pas te chérir, comme un des plus purs rayons de la Divinité.

D'ARNAUD.

XV.

ANTONIO ET ROGER.

Deux matelots, l'un Espagnol et l'autre François, étoient dans les fers à Alger: le premier s'appelloit Antonio: Roger étoit le nom de son compagnon d'esclavage. Le hasard voulut, qu'ils fussent employés aux mêmes travaux. L'amitié est la consolation de l'infortuné; elle adoucit le poids des chaînes, et semble nous tromper sur les peines les plus cruelles.

Antonio et Roger goutoient donc toutes les douceurs de cette amitié si peu connue des hommes; ils se communiquoient leurs chagrins, leurs regrets; ils parloient ensemble de leur famille, de leur patrie, de la joie, qu'ils ressentiroient, si jamais ils se voyoient libres; ils pleuroient enfin dans le sein l'un de l'autre, et ce soulagement, car c'en étoit un, dont ils rendoient avec justice tous les jours grâces au ciel, leur suffisoit, pour supporter la servitude et les fatigues, auxquelles ils étoient condamnés.

Ils travailloient à la construction d'un chemin, qui traversoit une montagne. L'Espagnol s'arrête, laisse tomber languissamment ses bras, et jettant un long regard sur la mer: Mon ami, dit-il, avec un profond soupir, tous mes vœux, mon ame-même sont au bout de cette vaste étendue d'eau! Que ne puis-je la franchir avec toi! Je crois toujours voir ma femme, mes enfans, qui me tendent leurs mains du rivage de Cadix, ou qui donnent des larmes à ma mort!

Il étoit absorbé dans cette image accablante; chaque fois, qu'il revenoit à la montagne, sa vue mélancolique s'attachoit sur cet espace immense,

qui le séparait de son pays, et de nouveaux gémissemens, toujours plus sombres, lui échappèrent.

Antonio embrasse, un jour, avec transport son camarade : — Mon ami ! . . . Mon ami ! j'aperçoit un vaisseau ! Tiens, regarde : me tromperois-je ! . . . Ne le vois-tu pas comme moi ? Il n'abordera point ici, parce qu'on évite, comme tu le sais, les parages barbaresques ; . . . mais . . . demain, si tu veux, Roger . . . nos maux finiront ! Nous serons libres ! — Nous serons libres ? — Oui demain, ce navire passera à deux lieues environ du rivage, et alors du haut de ces rochers nous nous précipiterons dans la mer, et nous atteindrons le vaisseau, ou nous périrons. La mort n'est-elle pas préférable à une horrible servitude ?

Si tu peux te sauver, lui dit Roger, je supporterai avec plus de résignation mon malheureux sort. Tu n'ignores pas, Antonio, combien tu m'es cher ! Cette amitié, qui m'attache à toi, ne finira qu'avec ma vie, sois en assuré ; je ne te demande qu'une grâce : mon ami, va trouver mon père ; . . . qu'il sache . . . — Que j'aie trouvé ton père, mon cher Roger ? Eh ! que prétends-tu faire ? Me seroit-il possible d'être heureux, de vivre un seul instant, si je te laissois chargé de ces chaînes ? — Mais, Antonio, je ne sais point nager, et tu le sais, toi. — Je sais t'aimer, repart l'Espagnol, en serrant avec vivacité Roger contre sa poitrine : mes jours sont les tiens ; nous nous sauverons tous deux. Va, l'amitié me prêterait des forces ; n'en doute point ; tu te tiendras attaché à cette ceinture. — Il est inutile, Antonio, d'y penser. Je ne pourrais m'exposer à faire périr mon ami : l'idée seule, . . . Laisse-moi ; cette ceinture

m'échapperait, et je t'entraînerais . . . — Eh bien, Roger, nous mourrons ensemble. Mais pourquoi concevoir ces craintes ? Je te l'ai dit : l'amitié me soutiendra : je t'aime trop pour qu'elle ne produise point des miracles. Cesse de combattre mon dessein . . . Je l'ai résolu . . . Je m'aperçois, que les monstres qui nous gardent, nous épient ; il y a de nos compagnons mêmes qui seroient assez lâches pour nous trahir. Adieu ; j'entends la cloche, qui nous rappelle : il faut nous séparer, Adieu, mon cher Roger, à demain.

Ils sont renfermés dans leur bague. Antonio étoit rempli de son projet : il se voyoit déjà franchissant la Méditerranée, libre et dans le sein de ses compatriotes, entre les bras de sa femme et de ses enfans. Roger se presentoit un tableau bien différent : son ami victime de sa générosité, emporté avec lui au fond de la mer, périssant enfin, quand peut être, en ne s'occupant que de sa seule conservation, il eût pu se sauver, et être rendu à une famille, qui, selon les apparences, gémissoit et souffroit de son esclavage. Non, se disoit dans son cœur le vertueux François, je ne céderai point aux sollicitations d'Antonio, je ne lui causerai point la mort pour prix de cette amitié si généreuse, qu'il m'a vouée ; il sera libre. Mon malheureux père apprendra du moins que je vis encore, que je l'aime toujours. Hélas ! je devois être l'appui de sa vieillesse, le consoler ! je lui étois nécessaire ; peut-être en ce moment expire-t-il dans l'indigence, en désirant de voir, d'embrasser son fils ! . . . Allons, qu'Antonio soit heureux ! je mourrai avec moins de douleur.

On ne vint pas le lendemain à l'heure ordinaire tirer les esclaves de la prison : l'Espagnol étoit dévoré d'impatience, et Roger ne savoit,

s'il devoit se réjouir ou s'affliger de ce contre-tems.

Enfin, on les rend à leurs travaux; ils ne pouvoient se parler: leur maître, ce jour-là, les avoit accompagnés. Antonio se contentoit de regarder Roger et de soupirer; quelque-fois il lui montrait des yeux la mer, et ne pouvoit à cet aspect contenir des mouvemens toujours prêts à lui échapper.

Le soir arrive: ils se trouvent seuls. Saisissons le moment, s'écrie l'Espagnol, en s'adressant à son compagnon: Viens! — Non, mon ami, jamais je ne pourrai me résoudre à exposer ta vie! Adieu, ... adieu, ... Antonio, je t'embrasse pour la dernière fois. Sauve-toi, je t'en conjure; ne perds point de tems; et souviens-toi toujours de notre tendre amitié; je te prie seulement de me rendre le service, que tu m'as promis à l'égard de mon père: il doit être bien vieux, bien à plaindre! va le consoler. S'il avoit besoin de quelques secours... mon ami...

A ces mots, Roger tombe dans les bras d'Antonio en versant un torrent de larmes: son ame étoit déchirée. — Tu pleures, Roger! ce ne sont pas des pleurs qu'il faut; c'est du courage. Ne résiste plus. Si tu diffères encore une minute, nous sommes perdus! peut-être ne retrouverons-nous jamais l'occasion. Choisis: ou laisse-toi conduire, ou je me brise la tête sur ces rochers.

Le François veut encore faire des représentations: Antonio le regarde tendrement, l'embrasse, gagne le sommet d'un rocher, et s'élance avec lui dans la mer.

Ils vont d'abord au fond, reviennent au-dessus des flots; Antonio s'arme de toutes ses forces, nage en retenant Roger qui semble encore

se refuser aux efforts de son ami, et craindre de l'entraîner dans sa perte.

Les personnes, qui étoient dans le vaisseau, restent frappés d'un spectacle, qu'elles ne pouvoient distinguer: elles imaginent qu'un monstre marin s'approchoit du navire: un nouvel objet détourne leur curiosité: on aperçoit une chaloupe s'empresse de quitter le rivage, et poursuivre avec précipitation ce qu'on avoit pris pour quelque poisson monstrueux: c'étoient les soldats préposés à la garde des esclaves, qui brûloient de rejoindre Antonio et Roger; celui-ci les voit venir, et jetté en même tems les yeux sur son ami, qui commençoit à s'affoiblir; il fait un effort pour se détacher d'Antonio. On nous poursuit, lui dit-il, sauve-toi, et laisse-moi périr; je ralentis ta course! A peine a-t-il achevé ces mots, qu'il tomboit au fond de la mer: un nouveau transport enflamme l'Espagnol: il s'élance vers le François, le reprend au moment qu'il périssoit, et tous deux disparaissent.

La chaloupe incertaine de quel côté poursuivre la route, s'étoit arrêtée, tandis qu'une barque détachée du navire, alloit reconnoître ce qu'ils n'avoient fait qu'entrevoir. Les flots recommencent à s'agiter; on distingue enfin deux hommes, dont l'un, qui tenoit l'autre embrassé, s'efforçoit de nager vers la barque. On fait force de rames pour arriver à leur secours; Antonio est prêt de laisser échapper Roger. Il entend qu'un lui crie de cette barque; il serre son ami, fait de nouveaux efforts, et saisit d'une main défaillante un des bords de la barque; il retomboit, on les retient tous les deux.

L'épuisement avoit gagné Antonio: il n'avoit que le tems de s'écrier: Qu'on porte du secours à mon ami! je me meurs! Toutes les horreurs

de la mort se répandent sur son visage. Roger, qui étoit évanoui, r'ouvre les yeux, lève la tête, et voit Antonio étendu à ses côtés, et ne donnant plus aucun signe de vie. Il s'élance sur son corps, l'embrasse, l'inonde de ses larmes, pousse mille cris : — Mon ami! mon bienfaiteur! c'est moi qui suis ton assassin! Non cher Antonio, tu ne m'entends plus! C'est donc là ta récompense de m'avoir sauvé la vie? Ah! qu'on se hâte de me l'ôter cette vie malheureuse! je ne puis plus la supporter! j'ai perdu mon ami!

Roger veut se poignarder. On lui arrache une épée dont il s'étoit saisi; il apprend, au milieu des sanglots, les détails de son aventure aux gens de la barque; il retomboit toujours sur le corps d'Antonio: Q'on ne m'empêche point de mourir! Oui, (en couvrant ce corps pâle de ses baisers et de ses pleurs)... Mon ami, je vais te suivre... Ayez pitié de moi! au nom de Dieu, laissez-moi mourir.

Le ciel, qui, sans doute, est touché des larmes des hommes, lorsqu'elles sont sincères, donne des marques de sa bonté. Antonio laisse exhiler un soupir; Roger pousse un cri de joie : — Il n'est point mort! il n'est point mort! On se réunit à lui pour donner des secours au généreux Espagnol. Enfin il lève un oeil appesanti: ses premiers regards cherchent à se fixer sur le François: à peine l'a-t-il aperçu avec le cri même du coeur: J'ai pu sauver mon cher Roger!

La barque est revenue au vaisseau. Ces deux hommes inspirent une sorte de respect à l'équipage, tant la vertu a des droits sur toutes les âmes! Ils excitent un intérêt puissant; tous se disputent le plaisir de les obliger. Roger, arrivé en France, court dans les bras de son père, qui pensa expirer d'un excès de joie, et il fut nom-

mé gondolier de Versailles. L'Espagnol, à qui l'on avoit offert un poste très-avantageux pour un homme de son état, préféra d'aller rejoindre sa femme et ses enfans; mais l'absence ne diminua rien de son amitié. Il demeura en correspondance de lettres avec Roger, et cette correspondance s'est soutenue jusqu'à la mort de ce dernier, qui en expirant, parloit encore de son cher Antonio.

D'ARNAUD.

XVI.

DE LA RELIGION DES QUAKERS.

J'ai cru, que la doctrine et l'histoire d'un peuple aussi extraordinaire que les Quakers, méritaient la curiosité d'un homme raisonnable. Pour m'en instruire, j'allai trouver un des plus célèbres Quakers d'Angleterre, qui après avoir été trente ans dans le commerce, avait su mettre des bornes à sa fortune et à ses desirs, et s'étoit retiré dans une campagne auprès de Londres. J'allai le chercher dans sa retraite; c'étoit une maison petite, mais bien bâtie, et ornée de sa seule propriété. Le Quaker étoit un vieillard frais, qui n'avait jamais eu de maladie, parce qu'il n'avait jamais connu les passions, ni l'intempérance. Je n'ai point vu en ma vie d'air plus noble, ni plus engageant que le sien. Il étoit vêtu comme tous ceux de sa religion, d'un habit sans plis dans les côtés, et sans boutons sur les poches ni sur les manches, et portait un grand chapeau

à bords rabattus comme nos Ecclesiastiques. Il me reçut avec son chapeau sur la tête, et s'avança vers moi sans faire la moindre inclination de corps; mais il y avait plus de politesse dans l'air ouvert et humain de son visage, qu'il n'y en a dans l'usage de tirer une jambe derrière l'autre, et de porter à la main ce qui est fait pour couvrir la tête. Ami, me dit-il, je vois que tu es étranger; si je puis t'être de quelque utilité, tu n'as qu'à parler. Monsieur, lui dis-je en me courbant le corps, et en glissant un pied vers lui selon notre coutume, je me flate, que ma juste curiosité ne vous déplaira pas, et que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'instruire de votre Religion. Les gens de ton pays, me répondit-il, sont trop de complimens et de révérences; mais je n'en ai encor vu aucun qui ait eu la même curiosité que toi. Entre, et dinons d'abord ensemble. Je fis encor quelques mauvais complimens, parce qu'on ne se défait pas de ses habitudes tout d'un coup; et après un repas sain et frugal, qui commença et qui finit par une prière à Dieu, je me mis à interroger mon homme.

Il me rendit raison, en peu de mots, de quelques singularités, qui exposent cette secte au mépris des autres. Avoue, dit-il, que tu as bien eu de la peine à t'empêcher de rire, quand j'ai répondu à toutes tes civilités avec mon chapeau sur la tête, et en te tutoyant. Cependant tu me parais trop instruit, pour ignorer que du tems de Christ aucune nation ne tombait dans le ridicule de substituer le pluriel au singulier: on disait à César Auguste, je t'aime, je te prie, je te remercie; il ne souffrait pas même qu'on l'appellât, Monsieur, Dominus. Ce ne fut que longtems après lui, que les hommes

s'avisèrent de se faire appeller *vous* au lieu de *tu*, comme s'ils étaient doubles, et d'usurper les titres impertinens de *Grandeur*, d'*Eminence*, de *Sainteté*, de *Divinité* même que des vers de terre donnent à d'autres vers de terre, en les assurant, qu'ils sont avec un profond respect, et avec une fausseté infame, leurs très-humbles et très-obeissans serviteurs. C'est pour être plus sur nos gardes contre cet indigne commerce de mensonges et de flateries, que nous tutoyons également les Rois et les charbonniers, que nous ne saluons personne, n'ayant pour les hommes que de la charité, et du respect que pour les Loix. Nous portons aussi un habit un peu différent des autres hommes afin que ce soit pour nous un avertissement continuel de ne leur pas ressembler. Les autres portent les marques de leurs dignités, et nous celle de l'humilité Chrétienne. Nous fuyons les assemblées de plaisir, les spectacles, le jeu; car nous serions bien à plaindre de remplir de ces bagatelles des coeurs, en qui Dieu doit habiter. Nous ne faisons jamais de sermons, pas même en Justice; nous pensons, que le nom du Très-Haut ne doit pas être prostitué dans les débats misérables des hommes. Lorsqu'il faut que nous comparaissons devant les Magistrats pour les affaires des autres, (car nous n'avons jamais de procès) nous affirmons la vérité par un *oui* par un *non*, et les juges nous en croient sur notre simple parole, tandis que tant d'autres Chrétiens se parjurent sur l'Evangile. Nous n'allons jamais à la guerre: ce n'est pas que nous craignons la mort, au contraire, nous bénissons le moment qui nous unit à l'Etre des Etres; mais c'est que nous ne sommes ni loups, ni tigres, ni dogues; mais hommes, mais Chrétiens. Notre Dieu, qui nous a ordon-

né d'aimer nos ennemis, et de souffrir sans murmure, ne veut pas, sans doute, que nous passions la mer pour aller égorger nos frères. Et lorsqu'après des batailles gagnées, tout Londres brille d'illuminations, que le Ciel est enflammé de fusées, que l'air retentit du bruit des actions de grâces, des cloches, des orgues, des canons; nous gemissons en silence sur ces meurtres, qui causent la publique allégresse.

VOLTAIRE.

Cette secte humaine et pacifique s'éleva en Angleterre, parmi les troubles de la guerre sanglante qui vit un roi traîné sur l'échafaud par ses propres sujets. Elle eut pour fondateur George Fox, né dans une condition obscure. Un tour d'esprit singulier qui le portoit à la contemplation religieuse, le dégoûta d'une profession mécanique, et lui fit quitter son atelier. Pour se détacher entièrement des affections de la terre, il rompit toute liaison avec sa famille; et de peur de contracter de nouveaux liens, il ne voulut plus avoir de demeure fixe. Souvent il s'égaroit dans les bois, sans autre compagnie, sans autre amusement que sa bible. Avec le tems même, il parvint à se passer de ce livre, quand il eut y avoir assez puisé l'inspiration des prophètes et des apôtres.

C'est alors qu'il chercha des prosélytes. Bientôt il se vit suivi d'une foule de disciples, qui par la bisarrerie de leurs idées sur des objets incompréhensibles, ne pouvoient qu'étonner et fasciner les esprits sensibles au merveilleux.

La simplicité de leur vêtement fut ce qui frappa d'abord tous les yeux. Sans galons, sans broderies, ni dentelles, ni manchettes, ils bannirent tout ce qu'ils appelloient ornement ou superfluité. Point de plis dans leurs habits; pas même un bouton au chapeau, parce qu'il n'est pas toujours nécessaire. Ce mépris singulier pour les modes, les avertissoit d'être plus vertueux que les autres hommes, dont ils se distinguoient par des dehors modestes.

Toutes les déférences extérieures, que l'orgueil et la tyrannie imposèrent à la foiblesse, devinrent odieuses aux Quakers, qui ne vouloient avoir ni maîtres, ni serviteurs. Ils évitoient jusqu'à ces usages de civilité, qui tirent leur origine de la crainte. Ils n'accordoient à personne aucun titre de distinction et d'honneur. *L'excellence et l'éminence* ne convenoient pas, disoient-ils, à des vers de terre.

Le nom d'*ami* ne devoit se refuser à personne entre des citoyens et des chrétiens. La révérence étoit une gêne ridicule et cérémonieuse. Se découvrir la tête en saluant, étoit manquer à soi pour honorer les autres. Le magistrat même ne pouvoit leur extorquer aucun signe extérieur de considération. Revenus à l'ancienne majesté des langues, ils tutoyoient les hommes, même les rois.

L'austérité de leur morale ennoblissoit la singularité de leurs manières. Porter les armes, leur paroissoit un crime; si c'étoit pour attaquer, on pechoit contre l'humanité; si c'étoit pour se défendre, on pechoit contre le christianisme. Leur évangile étoit la paix universelle. Donnoit-on un soufflet à un Quaker, il présentait l'autre joue: lui demandoit-on son justaucorps, il offroit de plus sa veste. Jamais ces hommes justes

n'exigeoient pour leur salaire, que le prix légitime dont ils ne vouloient point se relâcher. Jurer devant un tribunal même la vérité, leur sembloit une prostitution du nom de l'Être Saint, pour des misérables débats entre des êtres vils et mortels.

Le mépris qu'ils avoient pour les vains dehors de la politesse dans la vie civile, se changeoit en aversion pour les cérémonies du culte dans le rit ecclésiastique. Aussi ne vouloient ils point de clergé. Chaque fidèle recevoit immédiatement de l'Esprit Saint une illumination, un caractère bien supérieur au sacerdoce. Quand ils étoient réunis, le premier qui se sentoit éclairé du ciel, se levait, et révélait ses inspirations. Les femmes même étoient souvent douées de ce don de la parole, qu'elles appelloient don de prophétie. Quelquefois plusieurs de ces frères en Dieu, parloient en même tems; mais plus souvent regnoit un profond silence dans toute l'assemblée.

L'enthousiasme qui naissoit également et de ces méditations et de ces discours, irrita dans ces sectaires la sensibilité du genre nerveux, au point de leur occasionner des convulsions. C'est pour cela qu'on les appella *Quakers*, qui signifie en Anglois *Trembleurs*. C'étoit assez de ridiculiser leur manie, pour les en guérir à la longue. Mais on la rendit contagieuse par la persécution. Tandis que toutes les autres sectes nouvelles étoient encouragées, on poursuivit, on tourmenta celle-ci par des peines de toute espèce. L'hôpital des foux, la prison, le fouet, le pilori, furent décernés à des dévots, dont le crime et la folie étoient de vouloir être raisonnables et vertueux à l'excès. Leur magnanimité dans les souffrances, excita d'abord la pitié, puis l'admi-

ration. Cromwel même, après avoir été l'un de leurs plus ardens persécuteurs, parce qu'ils se glissoient dans les camps pour dégoûter les soldats d'une profession sanguinaire et destructive, Cromwel leur donna des marques publiques de son estime. Il eut la politique de vouloir les attirer dans son parti, pour lui concilier plus de respect et de considération; mais on éluda, ou l'on rejeta ses invitations; et depuis il avoua que c'étoit l'unique religion où il n'avoit pu rien gagner avec des guinées.

De tous ceux qui donnèrent de l'éclat à cette secte, le seul qui mérita d'occuper la postérité, fut Guillaume Penn. Il étoit fils d'un amiral de ce nom assez heureux pour avoir obtenu la confiance du Protecteur et des deux Stuarts, qui tinrent après lui, mais d'une main moins assurée les rênes du gouvernement. Cet habile marin, plus souple et plus insinuant qu'on ne l'est dans sa profession, avoit fait des avances considérables dans différentes expéditions, dont il avoit été chargé. Le malheur des tems n'avoit guère permis qu'on le remboursât durant sa vie. Après sa mort, l'état des affaires n'étant pas devenu meilleur, on fit à son fils la proposition de lui donner, au lieu d'argent, un territoire immense dans le continent de l'Amérique. C'étoit un pays qui, quoiqu'entouré de colonies Angloises, et même anciennement découvert, avoit toujours été négligé. La passion de l'humanité lui fit accepter avec joie cette sorte de patrimoine, qu'on lui cédoit presque en souveraineté héréditaire. Il résolut d'en faire l'asyle des malheureux, et le séjour de la vertu. Avec ce généreux dessein, il partit vers la fin de l'an 1681. pour son domaine, qui fut appelé dès-lors Pensylvanie. Tous les Quakers que le clergé persé-

cutoit, demandoient à le suivre. Mais par une prévoyance éclairée, il ne voulut en amener d'abord que deux mille.

Son arrivée au nouveau monde fut signalée par un acte d'équité qui fit aimer sa personne et chérir ses principes. Peu satisfait du droit que lui donnoit sur son établissement la cession du ministère Britannique, il résolut d'acheter des naturels du pays, le vaste territoire qu'il se proposoit de peupler. On ne sait point le prix qu'y mirent les sauvages; mais quoiqu'on les accuse de stupidité, pour avoir vendu ce qu'ils ne devoient jamais aliéner, Penn n'en eut pas moins la gloire d'avoir donné en Amérique un exemple de justice et de modération, que les Européens n'avoient pas même imaginé jusqu'alors. Il légittima sa possession autant qu'il dépendoit de ses moyens. Enfin il ajouta par l'usage qu'il en fit, ce qui pouvoit manquer à la sanction du droit qu'il y acquéroit. Les Américains prirent pour sa nouvelle colonie autant d'affection, qu'ils avoient conçu d'éloignement pour toutes celles, qu'on avoit fondées à leur voisinage, sans consulter leurs droits ni leur volonté. Dès-lors s'établit entre les deux peuples une confiance réciproque, dont rien n'altéra jamais la douceur, dont une bonne foi mutuelle resserra de plus en plus les liens.

L'humanité de Penn ne pouvoit pas se borner aux sauvages. Elle s'étendit sur tous ceux qui viendroient habiter son empire. Comme le bonheur des hommes y devoit dépendre de la législation, il fonda la sienne sur les deux pivots de la splendeur des états et de la félicité des citoyens; la propriété, la liberté. C'est ici qu'il faut se dédommager du dégoût, de l'horreur ou de la tristesse qu'inspire l'histoire moderne, et

sur-tout l'histoire de l'établissement des Européens au nouveau monde. Jusqu'ici ces barbares n'ont su qu'y dépeupler avant que de posséder, qu'y ravager avant que de cultiver. Il est tems de voir les germes de la raison, du bonheur et de l'humanité semés dans la ruine et la dévastation d'un hémisphère, où fume encor le sang de tous ses peuples policés ou sauvages.

Le vertueux législateur établit la tolérance pour fondement de la société. Il voulut que tout homme qui reconnoîtroit un Dieu, participât au droit de cité; que tout homme, qui l'adéroit sous le nom de Chrétien, participât à l'autorité. Mais laissant à chacun la liberté d'invoquer cet être à sa manière, il n'admit point d'Eglise dominante en Pensilvanie, point de contribution forcée pour la construction d'un temple, point de présence aux exercices religieux qui ne fût volontaire.

Penn, jaloux de l'immortalité de son nom, transmit à sa famille le droit de nommer un gouverneur à sa colonie, mais ne donna point à ce chef d'autorité sans le concours des députés du peuple. Tous les propriétaires des terres qui avoient intérêt à la loi, comme à la chose que la loi régit, devoient être électeurs et pouvoient être élus. Les loix seroient faites à la pluralité des suffrages; mais il falloit les deux tiers des voix pour établir un impôt. C'étoit dès-lors un don des citoyens plutôt qu'une taxe du gouvernement. Pouvoit-on accorder moins de douceurs à des hommes, qui seroient allés chercher la paix au-delà des mers?

C'est ainsi que pensoit l'incomparable Penn. Il céda pour vingt livres sterling, mille acres de terre à ceux qui pouvoient les acheter à ce prix. Tout habitant qui n'en avoit pas la faculté, ob-

tint pour lui, pour sa femme, pour chacun de ses enfans au-dessus de seize ans, pour chacun de ses serviteurs, cinquante acres de terre, à la charge d'une rente annuelle et perpétuelle d'un denier Anglois par acre. Le législateur assura pour l'avenir à tout homme qui deviendrait majeur cinquante acres, sous l'unique redevance de deux schelings.

Pour assurer à jamais ces propriétés, on établit des tribunaux qui gardent les loix conservatrices des biens. De peur qu'il n'y eût des gens intéressés à provoquer, à prolonger les procès, il fut sévèrement défendu à tous ceux, qui devoient prêter leur ministère, d'exiger et d'accepter aucun salaire pour leurs bons offices. De plus, chaque canton fut obligé de nommer trois arbitres ou pacificateurs, qui devoient tâcher de concilier les différens à l'amiable, avant qu'on pût les porter devant une cour de justice.

L'attention à prévenir les procès, naissoit d'un penchant à prévenir les crimes. Les loix, dans la crainte d'avoir des vices à punir, allèrent au devant de leur source, l'indigence et l'oisiveté. On statua que tout enfant au dessous de douze ans, quelle que fut sa condition, seroit obligé d'apprendre une profession. Ce règlement assuroit la subsistance au pauvre, et préparoit une ressource au riche contre les revers de fortune. En même tems elle mettoit entre les hommes plus d'égalité, en les rapellant à leur commune destination qui est le travail soit des mains ou de l'esprit.

Ces premières institutions devoient par elles-mêmes amener une excellente législation. Celle-ci se montra singulièrement dans la prospérité rapide et soutenue de la Pensilvanie. Cette république, sans guerres, sans conquêtes, sans ef-

forts,

forts, sans aucune de ces révolutions qui frappent les yeux du vulgaire inquiet et passionné, devint un spectacle pour l'univers entier. Ses voisins, malgré leur barbarie, furent enchaînés par la douceur de ses mœurs; et les peuples éloignés, malgré leur corruption, rendirent hommage à ses vertus. Toutes les nations aimèrent à voir réaliser et renouveler les tems héroïques de l'antiquité, que les mœurs et les loix de l'Europe leur avoient fait prendre pour une fable.

RAYNAL.

XVII.

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

Les royaumes de Castille et d'Arragon venoient de se réunir par le mariage de Ferdinand et d'Isabelle. Cette réunion, et la conquête des provinces que les Maures avoient possédées si long-tems en Espagne, donnoient à cette monarchie une considération dans l'Europe égale à celle des plus grandes puissances. Le gouvernement ne s'occupoit que du soin d'affermir son autorité, et d'établir l'ordre dans ses possessions. Les richesses que les Portugais commençoient à rapporter d'Afrique, n'avoient point excité son émulation; et la Cour ne songeoit point à des découvertes dans des mers éloignées.

Un homme obscur, plus avancé que son siècle dans la connoissance de l'astronomie et de la navigation, sembloit veiller à l'agrandissement de l'Espagne. Christophe Colomb sentoit comme

par instinct, qu'il devoit y avoir un autre continent, et que c'étoit à lui de le découvrir. Les Antipodes, que la raison même traitoit de chimère, et la superstition d'erreur et d'impiété, étoit aux yeux de cet homme de génie, une vérité incontestable. Plein de cette idée, la plus fière qui soit entrée dans l'esprit humain, il proposa à Gênes, sa patrie, de mettre sous ses loix un autre hémisphère. Méprisé par cette petite république, par le Portugal, où il vivoit, et par l'Angleterre même, qu'il devoit trouver ouverte à toutes les entreprises maritimes, il porta ses vues et ses projets à Isabelle.

Les ministres de cette princesse prirent d'abord pour un visionnaire un homme, qui vouloit découvrir un monde. Ils le traitèrent long-tems avec cette hauteur insultante, que les hommes communs, quand ils sont en place, ont pour les hommes de génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avoit comme tous ceux, qui forment des projets extraordinaires, cet enthousiasme qui le roidit contre les jugemens de l'ignorance, les dédains de l'orgueil, les petitesse de l'avarice, les délais de la paresse. Son ame, ferme, élevée, courageuse, sa prudence et son adresse le firent enfin triompher de tous les obstacles. On lui accorda trois petits vaisseaux, et quatre-vingt dix hommes. Il partit le 3 Août 1492. avec le titre d'Amiral et de Vice-Roi des Isles, des terres, qu'il découvreroit.

Après une longue navigation, ses équipages épouvantés de l'immense étendue des mers qu'ils avoient mis entr'eux et leur patrie, commencèrent à désespérer de trouver ce qu'ils cherchoient. Ils murmoroient, et plusieurs fois il fut proposé, de jeter Colomb dans les flots, et de retourner en Espagne. L'amiral dissimula le plus qu'il

lui fut possible; mais quand il vit le mécontentement prêt à éclater, il déclara lui-même, que si dans trois jours on ne découvroit pas la terre, il reprendroit la route d'Europe. Depuis quelque tems il trouvoit le fonds avec sa sonde, et des indices qui trompent rarement, lui faisoient juger, qu'il n'étoit pas éloigné des terres.

Ce fut au mois d'Octobre, que fut découvert le nouveau monde. Colomb aborda à une des isles Lucayes, qu'il nomma San-Salvador, et dont il prit possession au nom d'Isabelle. Personne en Espagne ne se doutoit alors, qu'il pût y avoir quelque injustice à s'emparer d'un pays, qui n'étoit pas habité par des chrétiens.

Les insulaires à la vue des vaisseaux et de ces hommes si différens d'eux, furent d'abord effrayés, et prirent la fuite. Les Espagnols en arrêterent quelquesuns, qu'ils renvoyèrent près les avoir comblés de caresses et de présens. Il n'en fallut pas davantage pour rassurer toute la nation.

Ces peuples vinrent sans armes sur le rivage. Plusieurs entrèrent dans les vaisseaux; ils examinoient tout avec admiration. On remarquoit en eux de la confiance et de la gaieté. Ils apportoit des fruits; ils mettoient les Espagnols sur leurs épaules, pour les aider à descendre à terre. Les habitans des isles voisines montrèrent la même douceur et les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb envoyoit à la découverte, étoient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les femmes, les enfans leur alloient chercher des vivres. On remplissoit du coton le plus fin les lits suspendus, dans lesquels ils couchoit. C'étoit de l'or que cherchoient les Espagnols: ils en virent. Plusieurs sauvages portoient des ornemens de ce riche métal; ils en

donnèrent à leurs nouveaux hôtes. Ceux-ci furent plus révoltés de la nudité, de la simplicité de ces peuples, que touchés de leur bonté. Ils ne surent point reconnoître en eux l'empreinte de la nature. Etonnés de trouver des hommes couleur de cuivre, sans barbe et sans poil sur le corps, ils les regardèrent comme des animaux imparfaits, qu'on auroit dès lors traités sans humanité, sans l'intérêt, qu'on avoit de savoir d'eux des détails importants sur les contrées voisines, et dans quel pays étoient les mines d'or.

Après avoir reconnu quelques isles d'une médiocre étendue, Colomb aborda au bord d'une grande isle, que les Insulaires appelloient Hayti, et qu'il nomma l'Espagnole, elle porte aujourd'hui le nom de Saint-Domingue. Il y fut conduit par quelques sauvages des autres isles, qui l'avoient suivi sans défiance, et qui lui avoient fait entendre, que la grande isle étoit le pays, qui leur fournissoit ce métal, dont les Espagnols étoient si avides.

L'isle de Hayti, qui a deux cens lieues de long, sur soixante et quelquefois quatre vingt de large, est coupée par le milieu dans toute sa largeur de l'Est à l'Ouest, par une chaîne de montagnes, la plupart escarpées, qui en occupent le milieu. On la trouva partagée entre cinq nations fort nombreuses qui vivoient en paix. Elles avoient des rois nommés Caciques, absolus, et fort aimés. Ces peuples étoient plus blancs que ceux des autres isles. Ils se peignoient le corps. Les hommes étoient absolument nus. Les femmes portoient une sorte de jupe de coton, qui ne passoit pas le genouil. Ils vivoient de mays, de racines, de fruits et de coquillages. Sobres, légers, agiles, peu robustes, ils avoient de l'éloignement pour le travail; leurs besoins ne leur

en demandoient pas; et ils ne s'étoient pas fait des besoins. Ils vivoient sans inquiétudes, et dans une douce indolence. Leur tems s'employoit à danser, à jouer, à dormir. Ils montroient peu d'esprit à ce que disent les Espagnols; et en effet, des insulaires séparés des autres peuples ne devoient avoir que peu de lumières. Les sociétés isolées s'éclairaient lentement et difficilement: elles ne s'enrichissent d'aucune des découvertes, que le tems et l'expérience font faire aux autres peuples. Le nombre des hazards, qui mènent à l'instruction, est plus borné pour elles.

Ce sont les Espagnols eux-mêmes, qui nous attestent, que ces peuples étoient humains, sans malignité, sans esprit de vengeance, presque sans passions.

Ils ne savoient rien; mais ils n'avoient aucun desir d'apprendre. Cette indifférence et la confiance, avec laquelle ils se livroient à des étrangers, prouvent qu'ils étoient heureux.

Leur histoire, leur morale étoient renfermées dans un recueil de chansons, qu'on leur apprenoit dès l'enfance. Ils avoient, comme tous les peuples, quelques fables sur l'origine du genre humain.

On sait peu de chose sur leur religion, à laquelle ils n'étoient pas fort attachés; et il y a apparence, que sur cet article, comme sur beaucoup d'autres, leurs destructeurs les ont calomniés. Ils prétendoient, que ces insulaires si doux adoroient une multitude d'êtres malfaisans. On ne le sauroit croire. Les adorateurs d'un Dieu malfaisant, n'ont jamais été bons.

Aucune loi ne régloit chez eux le nombre des femmes. Ordinairement une d'entr'elles avoit quelques privilèges, quelques distinctions, mais sans autorité sur les autres. C'étoit celle que

le mari aimoit le plus, et dont il se croyoit le plus aimé. Quelquefois à la mort de cet époux elle se faisoit enterrer avec lui. Ce n'étoit point chez ce peuple un usage, un devoir, un point d'honneur : c'étoit dans la femme une impossibilité, de survivre à ce que son cœur avoit de plus cher.

Ces insulaires n'avoient pour armes, que l'arc et des flèches d'un bois, dont la pointe durcie au feu, étoit quelquefois garnie de pierres tranchantes, ou d'arrêtes de poisson. Les simples habits des Espagnols étoient des cuirasses impénétrables contre ces flèches lancées avec peu d'adresse. Ces armes, jointes à de petites massues, ou plutôt à de gros bâtons, dont le coup devoit être rarement mortel, ne rendoient pas ce peuple bien redoutable.

Il étoit composé de différentes classes, dont une s'arrogéoit une espèce de noblesse ; mais on sait peu, quelles étoient les charges de cette distinction, et ce qui pouvoit y conduire. Ce peuple ignorant et sauvage avoit aussi des sorciers, enfans ou pères de la superstition.

Colomb ne négligea aucun des moyens, qui pouvoient lui concilier ces insulaires. Mais il leur fit sentir aussi, que sans avoir la volonté de leur nuire, il en avoit le pouvoir. Les effets surprenans de son artillerie, dont il fit des épreuves en leur présence, les convainquirent de ce qu'il leur disoit. Les Espagnols leur parurent des hommes descendus du ciel, et les présens qu'ils en recevoient, n'étoient pas pour eux de simples curiosités, mais des choses sacrées. Cette erreur étoit avantageuse. Elle ne fut détruite par aucun acte de foiblesse ou de cruauté. On donnoit à ces sauvages des bonnets rouges, des

grains de verre, des épingles, des couteaux, des sonnettes, et ils donnoient de l'or et des vivres.

Dans les premiers momens de cette union Colomb marqua la place d'un établissement, qu'il destinoit à être le centre de tous les projets, qu'il se proposoit d'exécuter. Il construisoit un petit fort avec le secours des insulaires, qui travailloient gaiement à forger leurs fers. Il y laissa trente neuf Castillans ; et après avoir reconnu la plus grande partie de l'isle, il fit voile pour l'Espagne.

Il arriva à Palos, port de l'Andalousie, d'où sept mois auparavant il étoit parti. Il se rendit par terre à Barcelone, où étoit la Cour. Ce voyage fut un triomphe. La noblesse et le peuple allèrent au devant de lui, et le suivirent en foule jusqu'aux pieds de Ferdinand et d'Isabelle. Il leur présenta des insulaires qui l'avoient suivi volontairement. Il fit apporter des monceaux d'or, des oiseaux, du coton, beaucoup de raretés, que la nouveauté rendoit précieuses. Cette multitude d'objets étrangers, exposée aux yeux d'une nation, dont la vanité et l'imagination exagérèrent tout, lui fit voir une source inépuisable de richesses, qui devoit couler éternellement dans son sein. L'enthousiasme gagna jusqu'aux Souverains. Dans l'audience publique, qu'ils donnèrent à Colomb, ils le firent couvrir et s'asseoir, comme un Grand d'Espagne. Il leur raconta son voyage. Ils le comblèrent de caresses, de louanges, d'honneurs ; et bientôt après il repartit avec dix sept vaisseau, pour faire de nouvelles découvertes, et fonder des colonies.

A son arrivée à Saint-Domingue, avec quinze-cents soldats, trois cent ouvriers, des missionnaires, les grains, les fruits, les animaux domestiques d'Europe, qui manquoient à ce nouveau

monde; Colomb trouva qu'on avoit ruiné sa forteresse, et massacré tous les Espagnols. Ils s'étoient attiré cette infortune par leur orgueil, leur licence et leur tyrannie. Colomb n'en dut pas après les éclaircissemens, qu'il se fit donner, et il eut le bonheur de persuader à ceux qui avoient moins de modération que lui, qu'il étoit de la bonne politique, de renvoyer la vengeance à un autre tems. On s'occupa uniquement à reconnoître les mines, qui devoient coûter tant de sang, à les exploiter, à construire des forts dans leur voisinage, à y établir des garnisons suffisantes pour assurer les travaux.

Pendant ce tems-là les vivres apportés d'Europe avoient été corrompus par la chaleur humide du climat, et le petit nombre des cultivateurs envoyés, pour les renouveler dans des régions, où la végétation est si prompte, étoient morts la plupart, ou tombés malades. Les gens de guerre invités à les remplacer se refusèrent à une occupation, qui devoit assurer leur subsistance. La paresse commençoit à être en honneur en Espagne. Ne rien faire, étoit vivre en gentilhomme: et le dernier soldat dans un pays, où il se trouvoit le maître, vouloit vivre noblement. Les insulaires leur offroient tout, et ils exigeoient davantage. Ils leur demandoient sans cesse des alimens et de l'or. Ces malheureux se lassèrent enfin de cultiver, de chasser, de pêcher, de fouiller les mines pour les insatiables Espagnols; et à cette époque on ne vit plus en eux que des traitres et des esclaves rebelles, dont on se permit de verser le sang.

Colomb, qui continuoît ses découvertes, averti, que les Indiens aigris par ces traitemens barbares, méditoient un soulèvement, revint sur ses pas. Son projet étoit de rapprocher les e-

sprits; mais il fut entraîné par les clameurs séditieuses de ses féroces et avides soldats, dans des hostilités, qui n'étoient ni selon son cœur, ni dans ses principes; avec deux cents fantassins et vingt cavaliers, il ne craignit pas d'attaquer une armée de cent mille hommes dans le lieu, où fut bâtie depuis la ville de Sant-Yago.

Les malheureux Indiens étoient vaincus avant de combattre. Ils regardoient les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure. Les armes d'Europe avoient augmenté leur admiration, leur respect et leur crainte. La vue des chevaux les avoit sur-tout étonné. Plusieurs étoient assez simples pour croire, que l'homme et le cheval n'étoient qu'un même animal, ou un Dieu. Quand cette impression de terreur n'auroit pas trahi leur courage, ils n'auroient pu faire encore qu'une faible résistance. Le feu du canon, les piques, une discipline inconnue, les auroient aisément dispersés. Ils prirent la fuite de tous côtés. Ils demandèrent la paix, et l'obtinent à condition, qu'ils cultiveroient la terre pour les Espagnols, et qu'ils leur fourniroient chaque mois une certaine quantité d'or.

Cette dure obligation, des cruautés, qui la rendoient plus dure encore, parurent bientôt insupportables à ces insulaires. Pour s'y soustraire, ils se réfugièrent dans les montagnes, où ils espéroient, que la chasse et des fruits sauvages leur donneroient le peu de subsistance, dont ils avoient besoin, tandis que leurs ennemis, dont chacun consommoit la nourriture de dix Indiens, se voyant privés de vivres, seroient obligés, de repasser les mers. Ils se trompèrent. Les Castillans se soutinrent par les rafraîchissemens, qu'ils recevoient d'Europe, et en furent que plus acharnés à la poursuite de leur affreux projet. Leur rage les conduisit dans des lieux, qu'on

croiroit inaccessibles. Ils formèrent leurs chiens, à découvrir, à dévorer les malheureux Indiens. On en vit qui firent vœu, d'en massacrer douze tous les jours en honneur des douze Apôtres. Ils firent périr le tiers de ces nations. On prétend, qu'à leur arrivée l'Isle avoit un million d'habitans. Tous les monumens attestent, que ce nombre n'est pas exagéré, et il est constant, que la population étoit considérable.

Ce qui avoit échappé à la misère, à la fatigue, à la frayeur, et au glaive, fut obligé, de se livrer à la discrétion du vainqueur, qui usa de ses avantages avec d'autant plus de rigueur, qu'il n'étoit pas contenu par la présence de Colomb. Ce grand homme étoit repassé en Espagne pour instruire la Cour de ces barbaries, que le caractère de ses inférieurs le mettoit hors d'état de prévenir, et que ses navigations continuelles ne lui permettoient pas d'empêcher. Durant son absence la mésintelligence, l'esprit de haine et de rébellion divisèrent la colonie, qu'il avoit laissée sous les ordres de son frère. On n'obéissoit que lorsqu'il y avoit quelque Cacique à détrôner, quelque bourgade à piller ou à détruire, des nations à exterminer. A peine ces farouches guerriers s'étoient-ils emparés des trésors de quelques malheureux qu'ils avoient égorgés, que la confusion renaissoit. Le désir de l'indépendance, l'inégalité dans le partage du butin divisoit ces hommes avides. L'autorité n'étoit plus écoutée, et les subalternes n'étoient pas plus soumis aux chefs, que les chefs aux loix. On en vint à se faire ouvertement la guerre.

Les Indiens, quelquefois acteurs, et toujours témoins de ces scènes sanglantes et odieuses, reprirent un peu de courage. Leur simplicité ne les empêcha pas d'entrevoir, qu'il seroit pos-

sible de se défaire d'un petit nombre de tyrans, qui paroisoient avoir oublié leurs projets, et qui n'écoutoient que la haine implacable, qu'ils avoient les uns pour les autres. Cet espoir les échauffoit. Une confédération conduite avec plus d'art, qu'on ne l'auroit soupçonné, prenoit de la consistance. Peut-être les Espagnols, qu'un si grand péril n'empêchoit pas de continuer à s'exterminer, auroient-ils succombé, si dans ces circonstances critiques Colomb ne fût revenu d'Europe.

L'accueil distingué, qu'il y avoit reçu, n'avoit fait sur les peuples qu'une impression passagère. Le tems, qui amène la réflexion à la suite de l'enthousiasme, avoit fait disparaître tout l'empressement, qu'on avoit d'abord marqué pour se rendre dans le nouveau monde. On ne réchauffoit pas les esprits, par ce qu'on publioit de ses richesses, par la vue même de l'or, qui en arrivoit. La couleur livide de tous ceux, qui en étoient revenus; les maladies cruelles et honteuses de la plupart; ce qu'on disoit de la malignité du climat, de la multitude de ceux, qui y avoient péri, de la disette qu'on y éprouvoit; la répugnance d'obéir à un étranger, dont on blâmoit la sévérité; peut-être la crainte de contribuer à sa gloire: toutes ces causes avoient donné un éloignement invincible pour Saint-Domingue aux sujets de la couronne de Castille, les seuls des Espagnols, auxquels il fut alors permis d'y passer.

Il falloit pourtant des colons. L'Amiral proposa de les prendre dans les prisons parmi les malfaiteurs, de dérober les plus grands scélérats à la mort, à l'infamie, pour les faire servir à étendre la puissance de leur patrie, dont ils étoient le rebut et le fléau. Ce projet auroit eu moins d'inconvéniens pour des colonies solidement

établies, où la vigueur des loix, et la pureté des mœurs eussent pu contenir ou reprimer la licence de quelques sujets effrénés, ou corrompus. Il faut aux nouveaux états d'autres fondateurs que des brigands. L'Amérique ne se purgera jamais du levain et de l'écume, qui entrèrent dans la masse des premières populations, que l'Europe y jeta. Colomb fit bientôt la triste expérience du mauvais avis, qu'il avoit ouvert.

Si ce hardi navigateur eût seulement amené avec lui des hommes ordinaires, il leur auroit inspiré dans la traversée, sinon des principes élevés, du moins des sentimens honnêtes. Formant à leur arrivée le plus grand nombre, ils auroient donné des exemples de modération et d'obéissance, qu'on eût été forcé, qu'on eût peut-être aimé à suivre. Cette harmonie auroit produit les meilleurs effets, et donné de la consistance à la colonie. Les Indiens auroient été mieux traités, les mines mieux exploitées, les tributs mieux payés. La métropole encouragée par ces succès à de plus grands efforts, on eût formé de nouveaux établissemens, qui auroient étendu la gloire, les richesses, et la puissance de l'Espagne. Peu d'années devoient amener ces grands événemens. Une mauvaise idée gâta tout.

Les malfaiteurs, qui suivoient Colomb, joints aux brigands, qui étoient à Saint Domingue, formèrent le peuple le plus corrompu, qu'on eût jamais vu. Il ne connut ni subordination, ni bienséances, ni humanité. Sa rage s'exerçoit surtout contre l'Amiral, qui connut trop tard l'erreux, où il étoit tombé, où ses ennemis l'avoient peut-être entraîné. Cet homme extraordinaire achetoit bien cher la célébrité, que son génie et ses travaux lui avoient acquise. Sa vie fut un contraste perpétuel de ce qui élève,

de ce qui flétrit l'âme des conquérans. Toujours en butte aux complots, aux calomnies, à l'ingratitude des particuliers, il eut encore à soutenir les caprices d'une Cour orgueilleuse et défiante, qui tour-à-tour le récompensoit et le punissoit, lui rendoit sa confiance et le disgracioit.

La prévention du ministère d'Espagne contre l'auteur de la plus grande découverte, qu'on eût jamais faite, alla si loin, qu'on envoya dans le nouveau monde un arbitre, pour juger entre Colomb et ses soldats. Bovadilla, le plus ambitieux, le plus intéressé, le plus injuste, le plus emporté de ceux, qui étoient passés en Amérique, arriva à Saint Domingue, jette l'Amiral dans les fers, et le fait conduire en Espagne comme le plus vil des criminels. La Cour, honteuse d'un traitement si ignominieux, lui rend la liberté; mais sans le venger de son oppresseur, sans le rétablir dans ses charges. Telle fut la fin de cet homme singulier, qui avoit ajouté, aux yeux de l'Europe étonnée, une quatrième partie à la terre, ou plutôt une moitié du monde à ce globe si long-tems dévasté et si peu connu. La reconnaissance publique auroit dû donner à cet hémisphère étranger le nom du hardi navigateur, qui le premier y avoit pénétré. C'étoit le moindre hommage, qu'on dût à sa mémoire; mais soit envie, soit inattention, soit jeu de la fortune, qui dispose aussi de la renommée, il n'en fut pas ainsi: cet honneur étoit réservé au Florentin Améric Vespuce, quoiqu'il ne fit que suivre les traces d'un homme, dont le nom doit être placé au dessus des plus grands noms. Ainsi le premier instant, où l'Amérique fut connue du reste de la terre, fut marqué par une injustice, présage fatal de toutes celles, dont ce malheureux pays devoit être le théâtre.

Elles se multiplièrent après la chute de Colomb et la mort d'Isabelle. Jusqu'alors les Insulaires, quoique condamnés à des corvées destructives, à des tributs excessifs, avoient continué à vivre dans leurs bourgades selon leurs usages, et sous les gouvernemens de leurs Caciques. En 1506 Ferdinand fut sollicité de les répartir entre les coquérans, pour être employés aux travaux pourroient en faire. La religion et la politique furent les deux voiles, dont on couvrit ce système extravagant d'inhumanité. Tout le tems, disoit-on, qu'on laissera à ces barbares le libre exercice de leurs superstitions, ils n'embrasseront jamais le christianisme; et ils nourriront toujours un esprit de révolte, à moins que leur dispersion ne les mette hors d'état de rien entreprendre. Le monarque sur la foi des théologiens, que leurs dogmes exclusifs portent toujours aux partis violens, accorda ce qu'on demandoit. L'isle entière fut partagée en un grand nombre de districts. Chaque Espagnol sans distinction de Castillan et d'Arragonois, en obtint un plus ou moins étendu selon son grade, sa faveur ou sa naissance. Les Indiens, qu'on y attacha, furent dès ce moment des esclaves, qui devoient leur sang, leurs sueurs à leurs maîtres. Cette horrible disposition fut suivie depuis dans tous les établissemens du nouveau monde.

Les mines donnèrent alors un produit plus fixe. La couronne en avoit d'abord la moitié. Elle se réduisit dans la suite au tiers, et fut enfin obligée, de se borner à la cinquième partie.

Les trésors, qui venoient de Saint-Domingue, enflammèrent la cupidité de ceux-là même, qui ne vouloient point passer les mers. Les grands et les gens en place obtinrent de ces

concessions, qui procuroient des richesses sans travail. Ils les faisoient régir par des agens, qui avoient leur fortune à faire, et à augmenter celles de leurs commettans. On vit alors ce qui ne paroissoit pas possible, un accroissement de férocité. Cinq ans après cet arrangement barbare, les naturels du pays se trouvèrent réduits à quatorze mille. Il fallut aller chercher sur le continent et dans les isles voisines des sauvages pour les remplacer.

Les uns et les autres étoient accouplés comme des bêtes. On faisoit relever à grands coups ceux qui succomboient sous leurs fardeaux. Les hommes périssoient dans les mines, et les femmes dans les champs, que cultivoient leurs foibles mains. Une nourriture mal saine, insuffisante achevoit à épuiser des corps excédés de travaux. Le lait tarissoit dans le sein des mères. Elles expiroient de faim, de lassitude, pressant contre leurs mamelles desséchées leurs enfans morts ou mourans. Les pères s'empoisonnoient. Quelques-uns se pendirent aux mêmes arbres, où ils venoient d'arracher et de recevoir les derniers soupirs de leurs femmes et de leurs enfans. Leur race n'est plus.

RAYNAL.

XVIII.

SUR LA TRAITE DES NOIRS.

Nous exerçons dans la Guinée une branche de commerce bien plus importante que tout l'or du monde: c'est celle des esclaves.

La propriété, que quelques hommes ont acquise sur d'autres dans cette opulente et malheureuse partie du monde, est d'une origine fort ancienne. Elle y est généralement établie, si l'on en excepte quelques petits cantons, où la liberté s'est retirée et cachée. Cependant nul propriétaire n'a droit de vendre un homme né dans l'état de servitude. Il peut disposer seulement des esclaves qu'il acquiert, soit à la guerre, où tout prisonnier est esclave à moins d'échange, soit à titre d'amende pour quelque tort qu'on lui aura fait, soit enfin qu'il les ait reçus en témoignage de reconnaissance. Cette loi, qui semble être faite en faveur de l'esclave né, pour le faire jouir de sa famille et de son pays, est insuffisante, depuis que les Européens ont établi le luxe sur les côtes d'Afrique. Elle se trouve éludée tous les jours, par les querelles concertées que se font deux propriétaires, pour être condamnés tour-à-tour, l'un envers l'autre, en une amende qui se paye en esclaves nées, et dont la disposition devient libre par l'autorisation de la même loi.

La corruption a gagné des particuliers aux souverains. Ils ont multiplié les guerres pour avoir des esclaves. Ils ont établi l'usage de punir par l'esclavage, non seulement ceux, qui avoient attenté à la vie ou la propriété des citoyens; mais ceux qui se trouvoient hors d'état de payer leurs dettes. Cette peine est devenue avec le tems celle des plus légères fautes, après avoir été restreinte aux plus grands crimes. On n'a cessé d'accumuler les défenses même des choses indifférentes, pour accumuler les revenus des peines avec les transgressions. L'injustice n'a plus eu de bornes, ni de barrières. Dans un grand éloignement des côtes il se trouve des

des chefs, qui font enlever autour des villages tout ce qui s'y rencontre. On jette les enfans dans des sacs; on met un baillon aux hommes et aux femmes pour étouffer leurs cris. Si les ravisseurs sont arrêtés par une force supérieure, ils sont conduits au souverain, qui désavoue toujours la commission, qu'il a donnée, et qui, sous prétexte de rendre la justice, vend sur le champ ses agens aux vaisseaux, avec lesquels il a traité.

Malgré ces odieuses ruses les peuples de la côte se sont vus hors d'état de fournir aux demandes que les marchands leur faisoient. Il leur est arrivé ce qui doit éprouver toute nation, qui ne peut négocier qu'avec son numéraire. Les esclaves sont pour le commerce des Européens en Afrique, ce qui est l'or dans le commerce, que nous faisons avec le nouveau monde. Les têtes de Nègres représentent le numéraire des états de la Guinée. Chaque jour ce numéraire leur est enlevé; et on ne leur laisse que des choses de consommation. Leur capital dispaçoit peu-à-peu, parce qu'il ne peut se régénérer, en raison de l'activité des consommations. Aussi la traite des noirs seroit-elle déjà tombée, si les habitans des côtes n'avoient communiqué leur luxe aux peuples de l'intérieur du pays, desquels ils tirent aujourd'hui la plupart des esclaves, qu'ils nous livrent. C'est de cette manière que le commerce des Européens a presque épuisé de proche en proche les richesses commercables de cette nation.

Cet épuisement a fait presque quadrupler le prix des esclaves depuis vingt ans; et voici comment. On les paye en plus grande partie avec des marchandises des Indes orientales, qui ont doublé de valeur en Europe. Il faut donner en A-



frique le double de ces marchandises. Ainsi les colonies d'Amérique, où se conclut le dernier marché des noirs, sont obligées, de supporter ces diverses augmentations, et par conséquent de payer quatre fois plus qu'elles ne payoient autrefois.

Les marchands d'hommes s'associent, et formant des espèces de caravanes, conduisent dans l'espace de deux ou trois cents lieues, plusieurs files de trente ou quarante esclaves, tous chargés de l'eau et des grains nécessaires pour subsister dans les déserts arides, que l'on traverse. La manière de s'en assurer sans trop gêner leur marche, est assez heureusement imaginée. On passe au col de chaque esclave une fourche de bois de huit à neuf pieds de long. Une cheville de fer rivée ferme la fourche par derrière de manière, que la tête ne puisse pas passer. La queue de la fourche, dont le bois est fort pesant, tombe sur le devant, et ambarasse tellement celui, qui y est attaché, que quoiqu'il ait les bras et les jambes libres, il ne peut ni marcher, ni lever la fourche. Pour se mettre en marche, on range les esclaves sur une même ligne; on appuie et on attache l'extrémité de chaque fourche sur l'épaule de celui, qui précède, et ainsi de l'un à l'autre jusqu'au premier, dont l'extrémité de la fourche est portée par un des conducteurs.

Les esclaves arrivent toujours en grand nombre, sur-tout lorsqu'ils viennent des contrées reculées. Cet arrangement est nécessaire, pour diminuer les frais qu'il faut faire pour les conduire.

Il sort tout au plus d'Afrique chaque année soixante mille esclaves. Les Danois en tirent trois mille; les Portugais cinq; les Hollandais six; les François treize. Tout le reste est

emporté par les Anglois, qui les distribuent à leurs colonies et qui en vendent environ quatre mille aux Espagnols, et un peu moins aux François.

Toutes les nations payent les esclaves avec les mêmes marchandises. Ce sont des sabres, des fusils, de la poudre à canon, du fer, de l'eau-de-vie, des quincailleries, des étoffes de laine, surtout des toiles des Indes orientales ou celles que l'Europe fabrique et peint sur leur modèle.

Les premiers impressions, que reçoivent les Africains dans le nouveau monde, les déterminent vers de bonnes ou de mauvaises qualités. Ceux qui tombent en partage à un maître humain, se portent d'eux-mêmes à ses intérêts. Ils prennent insensiblement l'esprit, les affections de l'atelier où ils sont fixés. Cet attachement va quelquefois jusqu'à l'héroïsme. Un esclave Portugais, qui avait déserté dans les bois, ayant appris que son ancien maître étoit arrêté pour un assassinat, vint s'en accuser lui-même en justice, se mit dans les fers à la place du coupable fournit les preuves fausses mais juridiques de son prétendu crime, et subit le dernier supplice. Des actes d'une nature moins sublime, mais assez fréquens, ont touché le cœur de quelques colons. Plusieurs diroient volontiers comme le chevalier William Gooch, Gouverneur de la Virginie, à qui on reprochoit de saluer un nègre, qui l'avoit prévenu: Je serois bien fâché, qu'un esclave fût plus honnête, que moi.

Mais il y a des barbares, qui regardant la pitié comme une faiblesse, se plaisent à tenir la verge de la tyrannie toujours levée. Graces au ciel, ils en sont punis par la négligence, par l'infidélité, par la désertion, par le suicide des déplorables victimes de leur cupidité. On voit quelques-uns de ces infortunés terminer fiè-

rement leur vie, avec la persuasion, qu'après la mort ils renaîtront dans leur patrie. Leur méthode est de se pendre, ou de s'étouffer en retournant leur langue en dedans, comme s'ils vouloient l'avalier. L'esprit de vengeance fournit à d'autres des ressources plus destructives encore. Instruits dès l'enfance dans l'art des poisons, qui naissent, pour ainsi dire, sous leurs mains, ils les emploient à faire périr les boeufs, les chevaux, les mulets, les compagnons de leur esclavage, tous les êtres, qui servent à l'exploitation des terres de leur oppresseur. Pour écarter loin d'eux tous les soupçons, ils essayent leurs cruautés sur leurs femmes, leurs enfans, sur tout ce qu'ils ont de plus cher. Ils goûtent dans ce projet affreux de désespoir, le double plaisir de délivrer leur espèce d'un joug plus horrible que la mort, et de laisser leur tyran dans un état de misère qui le rapproche de leur état. La crainte des supplices ne les arrête point. Il entre rarement dans leur caractère de prévoir l'avenir; et d'ailleurs ils sont bien assurés de tenir le secret de leur crime à l'épreuve des tortures. Par une de ces contrariétés inexplicables du coeur humain, mais commune à tous les peuples éclairés ou sauvages, on voit les nègres allier à leur poltronnerie naturelle une fermeté inébranlable. La même organisation qui les soumet à la servitude par la paresse de l'esprit et le relâchement des fibres, leur donne une vigueur un courage inouis pour un effort extraordinaire: lâches toute leur vie, héros dans un moment. On a vu l'un de ces malheureux se couper le poignet d'un coup de hache, plutôt que de racheter sa liberté par un vil ministère en servant de bourreau.

Cependant rien n'est plus affreux que la condition du noir dans tout l'archipel Américain.

Une cabane mal-saine, sans commodité, lui sert de demeure. Son lit est une claye plus propre à briser le corps qu'à le reposer. Quelques pots de terre, quelques plats de bois forment son ameublement. La toile grossière, qui cache une partie de sa nudité, ne le garantit ni des chaleurs insupportables du jour, ni des fraîcheurs dangereuses de la nuit. Ce qu'on lui donne de manioc, de boeuf salé, de morue, de fruits et de racines, ne soutient qu'à peine sa misérable existence. Privé de tout, il est condamné à un travail continuel, dans un climat brûlant, sous le fouet toujours agité d'un conducteur féroce.

L'état de ces esclaves, quoique par-tout déplorable, éprouve quelque variation dans les colonies. Celles, qui jouissent d'un sol étendu, leur donnent communément une portion de terre, qui doit fournir à tous leurs besoins. Ils peuvent employer à son exploitation une partie du Dimanche, et le peu de momens, qu'ils dérobent les autres jours au tems de leur repas. Dans les isles plus resserrées le colon fournit lui-même la nourriture, dont la plus grande partie a passé les mers. L'ignorance, l'avarice, ou la pauvreté ont introduit dans quelques-unes un moyen de pourvoir à la subsistance des nègres, également destructeur pour les hommes et pour la culture. On leur accorde le Samedi ou un autre jour pour gagner, soit en travaillant dans les habitations voisines, soit en les pillant, de quoi vivre pendant la semaine.

Il est prouvé par des calculs dont on ne dispute pas la justesse, qu'il meurt tous les ans en Amérique la septième partie des noirs, qu'on y porte de Guinée. Quatorze cents mille malheureux qu'on voit aujourd'hui dans les colonies Européennes du nouveau monde, sont les restes

infortunés de neuf millions d'esclaves qu'elles ont reçus. Cette destruction horrible ne peut pas être l'ouvrage du climat, qui se rapproche beaucoup de celui d'Afrique, et moins encore des maladies qui, de l'aveu de tous les observateurs, moissonnent peu de victimes. Sa source doit être dans le gouvernement des esclaves. Ne pourroit-on pas le corriger ?

Le premier pas dans cette réforme, seroit d'apprendre à connoître l'homme physique et moral. Ceux qui vont acheter les noirs sur des côtes barbares; ceux qui les mènent en Amérique; ceux sur-tout qui dirigent leur industrie, ayant sans cesse sous les yeux le spectacle de ces infortunés, se croient obligés par état, souvent même pour leur sûreté, de les opprimer. Leur ame fermée à tout sentiment de compassion, ne connoît de ressorts que ceux de la crainte ou de la violence, et elle les emploie avec toute la férocité d'une autorité précaire. Si les propriétaires des habitations cessant de dégaîner le soin de leurs esclaves, se livroient à une occupation, dont tout leur fait un devoir ils abjureroient bientôt ces erreurs cruelles. L'histoire de tous les peuples leur démontreroit, qu'on ne rendra jamais utiles des hommes privés injustement de leur liberté, qu'on ne prévient jamais les révoltes de leur ame, qu'en les traitant avec beaucoup de douceur et d'humanité.

Ce trait de lumière puisé dans le sentiment, meneroit à beaucoup de réformes. On se rendroit à la nécessité de loger, de vêtir, de nourrir convenablement des êtres condamnés à la plus pénible servitude qui ait existé, depuis l'infâme origine de l'esclavage. On sentiroit qu'il n'est pas dans la nature, que ceux qui ne recueillent aucun fruit de leurs sueurs, puissent avoir la

même intelligence, la même économie, la même activité, la même force, que l'homme qui jouit du produit entier de ses peines. Par degrés on arriveroit à cette modération politique, qui consiste à épargner les travaux, à mitiger les peines, à rendre à l'homme une partie de ses droits, pour en retirer plus sûrement le tribut de ses devoirs. Le résultat de cette sage économie seroit la conservation d'un grand nombre d'esclaves, que les maladies, causées par le chagrin ou l'ennui, enlèvent aux colonies. Loin d'aggraver le joug qui les accable, on chercheroit à en adoucir, à en dissiper même l'idée, en favorisant un goût naturel qui semble particulier aux nègres.

Leurs organes sont singulièrement sensibles à la puissance de la musique. Leur oreille est si juste, que dans leur danses, la mesure d'une chanson les fait sauter et retomber, cent à la fois, frappant la terre d'un seul coup. Suspendus, pour ainsi dire, à la voix du chanteur, à la corde d'un instrument, une vibration de l'air est l'ame de tous ces corps; un son les agite, les enlève et les précipite. Dans leurs travaux, le mouvement de leurs bras ou de leurs pieds est toujours en cadence. Ils ne font rien qu'en chantant, et sans avoir l'air de danser. La musique chez eux, anime le courage, éveille l'indolence. On voit sur tous les muscles de leur corps toujours nus, l'expression de cette extrême sensibilité pour l'harmonie. Poètes et musiciens, ils subordonnent toujours la parole au chant, par la liberté qu'ils se réservent d'allonger ou d'abrégger les mots pour les appliquer à un air qui leur plaît. Ce que les Italiens ont fait pour leur poésie, les Africains le font pour leur musique. Mais qu'on y prenne garde, toutes les fois que ces

deux arts seront associés, le plus puissant détruira l'autre. Depuis que l'Italie a de grands musiciens, elle n'a plus de grands poètes. Les nègres n'excellent dans aucun de ces beaux arts, mais ils ne cultivent l'un que pour l'autre. Un objet, un événement frappe un nègre; il en fait aussitôt le sujet d'une chanson. Ce fut dans tous les âges l'origine de la poésie. Trois ou quatre paroles qui se répètent alternativement entre le chanteur et les assistants en chœur, forment quelquefois tout le poème. Cinq ou six mesures font toute l'étendue de la chanson. Ce qui paroît singulier, c'est que le même air; quoiqu'il ne soit qu'une répétition continuelle des mêmes tons, les occupe, les fait travailler ou danser pendant des heures entières: il n'entraîne pas pour eux, ni même pour les blancs, l'ennui de l'uniformité que devraient causer ces répétitions. Cette espèce d'intérêt est dû à la chaleur et à l'expression, qu'ils mettent dans leurs chants. Un penchant si vif pourroit devenir un grand mobile entre des mains habiles. On s'en serviroit pour établir des fêtes, des jeux, des prix. Ces amusemens économisés avec intelligence, empêcheroient la stupidité si ordinaire dans les esclaves, allégeroient leurs travaux, et les préserveroient de ce chagrin dévorant qui les consume, qui abrège si généralement leurs jours. Après avoir pourvu à la conservation des noirs apportés d'Afrique, on s'occuperoit de ceux qui sont nés dans les isles même.

Il y a quelques puissances dont les établissemens des isles de l'Amérique acquièrent tous les jours de l'étendue, et il n'y en a aucune dont la masse de travail n'augmente continuellement. Ces terres exigent donc de jour en jour un plus grand nombre de bras pour leur exploi-

tation. L'Afrique, où les Européens vont recruter la population de leurs colonies, leur fournit graduellement moins d'hommes; et en les donnant plus foibles, elle les vend plus cher. Cette mine d'esclaves s'épuisera de plus en plus avec le tems. Mais cette révolution dans le commerce fût-elle aussi chimérique qu'elle paroît prochaine, il n'en reste pas moins démontré, qu'un grand nombre d'esclaves tirés d'une région éloignée, périt dans la traversée ou dans un nouvel hémisphère; qu'ils coûtent tous près de cent pistoles; qu'il y en a peu dont la vie ordinaire ne soit abrégée, et que la plupart de ceux qui parviennent à une vieillesse malheureuse, sont extrêmement bornés, accoutumés dès l'enfance à l'oisiveté, souvent peu propres aux occupations qu'on leur destine, et continuellement désespérés d'être séparés pour toujours de leur patrie. Si nous ne nous trompons, des cultivateurs nés dans les isles mêmes de l'Amérique, respirant toujours leur premier air, élevés sans autre dépense qu'une nourriture peu chère, formés de bonne heure au travail par leurs propres pères, doués d'une intelligence ou d'une aptitude singulière pour tous les arts: ces cultivateurs devroient être préférables à des esclaves vendus, expatriés et toujours forcés.

Eh! ne sentez-vous pas, malheureux apologistes de l'esclavage, que vous couvrez la terre d'assassins légitimes? Que vous sappez la société par ses fondemens, en armant tantôt un peuple contre tous les autres, et tantôt plusieurs nations contre une seule? Que vous criez aux hommes: Si vous voulez conserver votre vie, hâtez-vous de me l'arracher, car j'en veux à la vôtre?

Mais, dites-vous, le droit d'esclavage s'étend sur le travail et la liberté, non sur la vie des hommes. Eh quoi, le maître qui dispose de l'emploi de mes forces, ne dispose-t-il pas de mes jours, qui dépendent de l'usage volontaire et modéré de mes facultés? Qu'est ce que l'existence pour celui qui n'en peut user? Je ne puis pas tuer mon esclave; mais je puis faire couler son sang goutte à goutte sous le fouet d'un bourreau; je puis l'accabler de douleurs, de travaux et de privations; je puis attaquer de toutes parts et miner sourdement les principes et les ressorts de sa vie.

D'sons mieux. Le droit d'esclavage est celui de commettre toutes sortes de crimes: et ceux qui attaquent la propriété; vous ne laissez pas à votre esclave celle de sa personne, de ses pieds, de ses mains que vous pouvez à tout moment charger de fers: et ceux qui détruisent la sûreté; vous pouvez l'immoler à vos caprices: et ceux qui font frémir la pudeur. . . Tout mon sang se soulève à ces images horribles; je hais, je fuis l'espèce humaine composée de victimes et de bourreaux; et si elle ne doit pas devenir meilleure, puisse-t-elle s'anéantir!

Un mot encore, puisqu'il faut tout dire. Cartouche assis au pied d'un arbre dans une forêt profonde, calculant la recette et la dépense de son brigandage, les récompenses et les salaires de ses agens, et s'occupant avec eux d'idées de proportion et de justice distributive. . . Vous ne le croyez pas. . . Mais l'armateur, qui courbé sur un comptoir, règle la plume à la main le nombre d'attentats qu'il peut faire commettre sur les côtes de Guinée; qui examine à loisir combien chaque nègre lui coûtera de fusils à livrer pour entretenir la guerre qui fournit les e-

sclaves, de chaînes de fers pour le tenir garotté sur son vaisseau, de fouets pour le faire travailler; combien lui vaudra chaque goutte de sang dont ce nègre arrosera son habitation; si la négresse donnera plus à sa terre par les travaux de ses mains que par le travail de l'enfantement; si. . . Que pensez-vous du parallèle? . . . Le voleur attaque et prend l'argent: le négociant prend la personne même. L'un viole les institutions sociales; l'autre viole la nature.

Mais les nègres sont une espèce d'hommes nés pour l'esclavage. Ils sont bornés, fourbes, méchants. Ils conviennent eux-mêmes de la supériorité de notre intelligence, et reconnoissant presque la justice de notre empire,

Les nègres sont bornés; parce que l'esclavage brise tous les ressorts de l'âme. Ils sont méchants; pas assez. Ils sont fourbes; parce qu'on ne doit pas la vérité à ses tyrans. Ils reconnoissent la supériorité de notre esprit, parce que nous avons abusé de leur ignorance; la justice de notre empire, parce que nous avons abusé de leur foiblesse. J'aimerois autant dire que les Indiens sont une espèce d'hommes nés pour être écrasés; parce qu'il y a chez eux des fanatiques, qui se précipitent sous les roues du char de leur idole, devant le temple de Jagrenat.

Mais tous ces nègres étoient esclaves avant qu'on les achetât pour l'Amérique. La plupart étoient nés dans l'esclavage; les autres y étoient tombés, soit par le droit de la guerre, soit par une peine de mort encourue par des crimes et commuée en celle de la servitude.

C'est vous, colons avarés et paresseux, qui entretenez l'esclavage en Afrique, par l'achat; que vous faites de ces malheureuses victimes. Vous soufflez la guerre, en mettant un

prix, non pas à la rançon, mais à la propriété sur les prisonniers. Vos vaisseaux y ont apporté un germe de destruction, qui ne disparaîtra qu'avec la cessation de votre commerce abominable, ou qu'à l'extinction de cette misérable race que vous forcez à s'égorger pour de l'eau-de-vie.

Hâtons-nous donc de substituer à l'aveugle férocité de nos pères, les lumières de la raison et les sentimens de la nature. Brisons les chaînes de tant de victimes de notre cupidité; dissuadons-nous renoncer à un commerce qui n'a que l'injustice pour base et que le luxe pour objet.

Mais non. Il n'est pas besoin de faire le sacrifice des productions que l'habitude nous a rendu chères. Vous pouvez les tirer de vos colonies sans les peupler d'esclaves. Ces productions peuvent être cultivées par des mains libres, et dès-lors consommées sans remords.

Les isles sont remplies de noirs, dont on a rompu les chaînes. Ils exploitent avec succès les petites habitations qu'on leur a données, ou qu'ils ont acquises par leur industrie. Ceux de ces malheureux qui recouvreroient successivement leur indépendance, vivroient en paix d'un semblable travail libre et fructueux.

Craint-on que la facilité de vivre sans agir sur un sol naturellement fertile, de se passer de vêtemens sous un ciel brûlant, plonge les hommes dans l'oisiveté? Pourquoi donc les habitans de l'Europe ne se bornent-ils pas aux travaux de première nécessité? Pourquoi s'épuisent-ils dans des occupations laborieuses qui ne satisfont que des fantaisies passagères? Il est parmi nous mille professions plus pénibles les unes que les autres, qui sont l'ouvrage de nos institutions. Les loix ont fait éclore sur la terre

un essaim de besoins factices qui n'auroient jamais existé sans elles. Vous avez parmi vous des êtres faits comme vous, qui ont consenti à s'enterrer sous des montagnes pour vous fournir des métaux, du cuivre qui vous empoisonne peut-être; pourquoi voulez-vous que des nègres soient moins dupes, moins foux que des Européens?

En accordant à ces malheureux la liberté, mais successivement, comme une récompense de leur économie, de leur conduite, de leur travail, ayez soin de les asservir à vos loix et à vos mœurs, de leur offrir vos superfluités. Donnez leur une patrie, des intérêts à combiner, des productions à faire naître, une consommation analogue à leurs goûts; et vos colonies ne manqueront pas de bras, qui soulagés de leurs chaînes, en seront plus actifs et plus robustes.

RAYNAL.

XIX.

LETTRES PERSANES.
RICA (VOYAGEUR PERSAN) A IBSEN
A SMYRNE.

(I)

Nous sommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continu. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, et qu'on se soit pourvu des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan: les maisons y sont si hautes, qu'on jugeroit qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée; et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être; depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les François: ils courent; ils volent; les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feroient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train, et qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien: car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement: un homme, qui vient après moi et qui me passe, me fait faire un demi-tour: et un autre, qui me croise de l'autre côté, me remet soudain où le premier m'avoit pris: et je n'ai point fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avois fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs et des coutumes Européennes; je n'en ai moi-même qu'une légère idée, et je n'ai eu à peine que le tems de m'étonner.

Le Roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point des mines d'or, comme le Roi d'Espagne son voisin: mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mi-

nes. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvoient payées, ses places munies, et ses flottes équipées.

D'ailleurs, ce Roi est un grand magicien: il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets: il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor, et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux; et ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussi tôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux, en les touchant; tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits.

*de Paris, le 4. de la lune
de Rebiab 1712.*

(2)

Il y a en France trois sortes d'états: l'église, l'épée et la robe. Chacun a un mépris souverain pour les deux autres: tel, par exemple, que l'on devroit mépriser parce qu'il est un sot, ne l'est souvent que parce qu'il est homme de robe.

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils artisans, qui ne disputent sur l'excellence de l'art qu'ils ont choisi; chacun s'élève au dessus de celui qui est

d'une profession différente, à proportion de l'idée qu'il s'est faite de la supériorité de la sienne.

Les hommes ressemblent tous, plus ou moins, à cette femme de la province d'Erivan, qui ayant reçu quelque grâce d'un de nos monarques, lui souhaita mille fois, dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le ciel le fit gouverneur d'Erivan.

J'ai lu dans une relation, qu'un François ayant relâché à la côte de Guinée; quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au Roi, qui rendoit la justice à ses sujets sous un arbre. Il étoit sur son trône, c'est-à-dire, sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été assis sur celui du grand Mogol. Il avoit trois ou quatre gardes avec des piques de bois; un parasol, en forme de dais, le couvroit de l'ardeur du soleil; tous ses ornemens et ceux de la reine, sa femme, consistoient en leur peau noire et quelques bagues. Ce prince, plus vain encore que misérable, demanda à ces étrangers si on parloit beaucoup de lui en France. Il croyoit que son nom devoit être porté d'un pôle à l'autre: et, à la différence de ce conquérant de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la terre, il croyoit, lui, qu'il devoit faire parler tout l'univers.

Quand le Kan de Tartarie a diné, un héraut crie que tous les princes de la terre peuvent aller dîner, si bon leur semble: et ce barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maison, qui ne vit que de brigandage, regarde tous les Rois du monde comme ses esclaves, et les insulte régulièrement deux fois par jour.

*de Paris, le 28. de la lune
de Régeb, 1713.*

(3)

(3)

Les habitans de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avois été envoyé du ciel: vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir. Si je sortois, tout le monde se mettoit aux fenêtres; si j'étois aux tuilleries, je voyois aussi-tôt un cercle se former autour de moi! les femmes mêmes faisoient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entouroit: si j'étois aux spectacles, je trouvois d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure: enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je sou-riais quelquefois d'entendre des gens, qui n'étoient presque jamais sortis de leur chambre, qui disoient entre eux: Il faut avouer qu'il a l'air bien Persan. Chose admirable! je trouvois de mes portraits partout; je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les chemi- nées, tant on craignoit de ne m'avoir pas as- sez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge: je ne me croyois pas un homme si curieux et si rare; et, quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serois jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville, où je n'étois point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit Persan, et à en endosser un à l'Européenne, pour voir s'il resteroit encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connoître ce que je valois réellement. Libre de tous les ornemens étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avoit fait perdre, en un instant, l'attention et l'estime publique; car j'entrai tout-à-coup dans un néant

K

affreux. Je demurois quelquefois une heure dans une compagnie, sans qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche: mais, si quelqu'un, par hasard, apprenoit à la compagnie que j'étois Persan, j'entendois aussitôt autour de moi un bourdonnement: Ah! Ah! Monsieur est Persan? C'est une chose bien extraordinaire! comment peut-on être Persan?

*de Paris, le 6, de la lune
de Chaval, 1712.*

(4)

Je trouve les caprices de la mode, chez les François, étonnans. Ils ont oublié comment ils étoient habillés cet été; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver: mais, surtout, on ne sauroit croire combien il en coûte à un mari, pour mettre sa femme à la mode.

Que me serviroit de te faire une description exacte de leur habillement et de leurs parures? Une mode nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers; et, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout seroit changé.

Une femme qui quitte Paris, pour aller passer six mois à la campagne, en revient aussi antique que si elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoît le portrait de sa mère, tant l'habit avec lequel elle est peinte, lui paroît étranger: il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les coëffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout-à-coup. Il a été un tems que leur hauteur immense mettoit le visage d'une femme au milieu d'elle-même: dans un autre, c'étoient les pieds qui occupoient cette place; les talons faisoient un piédestal qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire? Les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser et d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement; et les règles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois, sur un visage, une quantité prodigieuse de mouches, et elles disparaissent toutes le lendemain.

Il en est des manières et de la façon de vivre, comme des modes: les François changent de mœurs selon l'âge de leur Roi. Le monarque pourroit même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avoit entrepris. Le prince imprime le caractère de son esprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces. L'ame de souverain est un moule, qui donne la forme à toutes les autres.

*de Paris, le 8. de la lune
de Saphar, 1717.*

(5)

Je me souviens d'une histoire que j'ai ouï raconter à un homme, qui avoit été dans le pays du Mogol; elle fait voir que les prêtres Indiens ne sont pas moins stériles que les autres dans les idées qu'ils ont des plaisirs du paradis,

Une femme, qui venoit de perdre son mari, vint en cérémonie chez le gouverneur de la ville lui demander la permission de se brûler; mais comme dans les pays soumis aux Mahométans, on abolit, tant qu'on peut, cette cruelle coutume, il la refusa absolument.

Lorsqu'elle vit ses prières impuissantes, elle se jeta dans un furieux emportement. Voyez, disoit-elle, comme on est gêné! Il ne sera seulement pas permis à une pauvre femme de se brûler, quand elle en a envie! A-t-on jamais vu rien de pareil? Ma mère, ma tante, mes soeurs se sont bien brûlées. Et, quand je vais demander permission à ce maudit gouverneur, il se fâche, et se met à crier comme un euragé.

Il se trouva là par hasard un jeune bonze: Homme infidèle, lui dit le gouverneur, est-ce toi qui as mis cette fureur dans l'esprit de cette femme? Non, dit-il, je ne lui ai jamais parlé: mais, si elle m'en croit, elle consommera son sacrifice: elle fera une action agréable au Dieu Brama: aussi en sera-t-elle bien récompensée; car elle retrouvera dans l'autre monde son mari, et elle recommencera avec lui un second mariage. Que dites-vous? dit la femme surprise. Je retrouverai mon mari? Ah! je ne me brûle pas. Il étoit jaloux, chagrin, et d'ailleurs si vieux, que, si le Dieu Brama n'a point fait sur lui quelque réforme, sûrement il n'a pas besoin de moi. Me brûler pour lui! . . . pas seulement du bout du doigt pour le retirer du fond des enfers. Deux vieux bonzes, qui me séduisoient, et qui savoiient de quelle manière je vivois avec lui, n'avoient garde de me tout dire: mais si le Dieu Brama n'a que ce présent à ma faire, je renonce à cette béatitude. Monsieur le Gouverneur, je me fais Mahométane. Et pour vous,

dit-elle en regardant le bonze, vous pouvez, si vous voulez, aller dire à mon mari que je me porte fort bien. —

*de Paris. le 2. de la lune
de Chaval, 1718.*

MONTESQUIEU.

XX.

VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS (SCYTHE) EN GRECE.

(I)

DESCRIPTION D'ATHENES.

Athènes est comme divisée en trois parties, savoir, la citadelle construite sur un rocher; la ville située autour de ce rocher; les ports de Phalère, de Munychie et du Pirée.

C'est sur le rocher de la citadelle que s'établirent les premiers habitans d'Athènes. C'est là que se trouvoit l'ancienne ville: quoiqu'elle ne fut naturellement accessible que du côté du sud-ouest, elle étoit par tout environnée de murs qui subsistent encore.

Le circuit de la nouvelle ville est de 60 stades a). Les murs flanqués de tours et élevés à la hâte du téms de Thémistocle, offrent de tou-

a) 2 lieues 670 toises.

tes parts des fragmens de colonnes, et des débris d'architecture, mêlés confusément avec les matériaux informes qu'on avoit employés à leur construction.

De la ville partent deux longues murailles, dont l'une qui est de 35. stades *b*), aboutit au port de Phalère, et l'autre qui est de 40 stades *c*), à celui du Pirée. Elles sont presque entièrement fermées à leur extrémité par une troisième, qui a 60 stades: et comme elles embrassent non seulement ces deux ports, et celui de Munychie qui est au milieu, mais encore une foule de maisons, de temples et de monumens de toute espèce, on peut dire que l'enceinte totale de la ville est de près de 200 stades *d*).

Au sud-ouest, et tout près de la citadelle, est le rocher de Muséum, séparé par une petite vallée d'une colline, où l'Aréopage tient ses séances.

D'autres éminences concourent à rendre le sol de la ville extrêmement inégal. Elles donnent naissance à quelques foibles sources qui ne suffisent pas aux habitans. Ils suppléent à cette disette par des puits et des citernes, où l'eau acquiert une fraîcheur qu'ils recherchent avec soin.

Les rues en général n'ont point d'alignement. La plupart des maisons sont petites et peu commodes. Quelques-unes plus magnifiques, laissent à peine entrevoir leurs ornemens à travers une cour, ou plutôt une avenue longue et étroite. Au dehors, tout respire la simplicité; et les é-

b) 1 lieue 807 toises et demie.

c) 1 lieue 1280 toises.

d) 7 lieues 1400 toises.

trangers, au premier aspect, cherchent dans Athènes cette ville si célèbre dans l'univers; mais leur admiration s'accroît insensiblement, lorsqu'ils examinent à loisir ces temples, ces portiques, ces édifices publics que tous les arts se sont disputé la gloire d'embellir.

L'Ilissus et le Céphise serpentent autour de la ville; et près de leurs bords, on a ménagé des promenades publiques. Plus loin, et à diverses distances, des collines couvertes d'oliviers, de lauriers ou de vignes, et appuyées sur de hautes montagnes, forment comme une enceinte autour de la plaine, qui s'étend vers le midi jusqu'à la mer.

Ce petit pays, par-tout entrecoupé de montagnes et de rochers, est très-stérile de lui-même; et ce n'est qu'à force de culture qu'il rend au laboureur le fruit de ses peines; mais les lois, l'industrie, le commerce et l'extrême pureté de l'air y ont tellement favorisé la population, que l'Attique est aujourd'hui couverte de hameaux et de bourgs dont Athènes est la capitale.

On divise les habitans de l'Attique en trois classes. Dans la première sont les citoyens; dans la seconde, les étrangers domiciliés; dans la troisième, les esclaves.

On distingue deux sortes d'esclaves: les uns Grecs d'origine, les autres étrangers: les premiers en général sont ceux, que le sort des armes a fait tomber entre les mains d'un vainqueur irrité d'une trop longue résistance; les seconds viennent de Thrace, de Phrygie, de Chrie, et des pays habités par les barbares.

Les esclaves de tout âge, de tout sexe et de toute nation, sont un objet considérable de commerce dans toute la Grèce. Des négocians avides en transportent sans cesse d'un lieu dans

un autre; les entassent comme de viles marchandises dans les places publiques; et lorsqu'il se présente un acquéreur, ils les obligent de danser en rond, afin qu'on puisse juger de leurs forces et de leur agilité. Les prix qu'on en donne, varie suivant leurs talens. Les uns sont estimés 300 drachmes *e)*, les autres 600 *f)*. Mais il en est qui coûtent bien davantage. Les Grecs qui tombent entre les mains des pirates, sont mis en vente dans des villes Grecques, et perdent leur liberté, jusqu'à ce qu'ils soient en état de payer une forte rançon. Platon et Diogène éprouvèrent ce malheur; les amis du premier donnèrent 3000. drachmes *g)* pour le racheter; le second resta dans les fers, et apprit aux fils de son maître à être vertueux et libres.

Dans presque toute la Grèce le nombre des esclaves surpasse infiniment celui des citoyens. Presque partout on s'épuise en efforts pour les tenir dans la dépendance. Lacédémone, qui croyoit par la rigueur les forcer à l'obéissance, les a souvent poussés à la révolte. Athènes, qui vouloit, par des voies plus douces, les rendre fidèles, les a rendu insolens.

On en compte environ quatre cent mille dans l'Attique. Ce sont eux qui cultivent les terres, font valoir les manufactures, exploitent les mines, travaillent aux carrières, et sont chargés dans les maisons de tous les détails du service: car la loi défend de nourrir des esclaves oisifs, et ceux qui, nés dans une condition servile, ne peuvent se livrer à des travaux pénibles, tâ-

e) 270 livres.

f) 540 livres.

g) 2700. livres.

chent de se rendre utiles par l'adresse, les talens et la culture des arts. On voit des fabricans en employer plus de 50, dont ils tirent un profit considérable.

Il s'en est trouvé qui ont mérité leur liberté, en combattant pour la république, et d'autres fois en donnant à leur maître des preuves d'un zèle et d'un attachement qu'on cite encore pour exemples. Lorsqu'ils ne peuvent l'obtenir par leurs services, ils l'achètent par une pécule, qu'il leur est permis d'acquiescer et dont ils se servent pour faire des présens à leurs maîtres dans des occasions d'éclat; par exemple, lorsqu'ils naît un enfant dans la maison, ou lorsqu'il s'y fait un mariage.

Quand ils manquent essentiellement à leurs devoirs, leurs maîtres peuvent les charger de fers, les condamner à tourner la meule du moulin, leur interdire le mariage, ou les séparer de leur femme; mais on ne doit jamais attenter à leur vie: quand on les traite avec cruauté, on les force à désertir, ou du moins à chercher un asyle dans le temple de Thésée. Dans ce dernier cas, ils demandent à passer au service d'un maître moins rigoureux; et parviennent quelquefois à se soustraire au joug du tyran qui abusoit de leur foiblesse.

C'est ainsi que les lois ont pourvu à leur sûreté; mais quand ils sont intelligens ou qu'ils ont des talens agréables, l'intérêt les sert mieux que les lois. Ils enrichissent leur maître; ils s'enrichissent eux-mêmes en retenant une partie du salaire qu'ils reçoivent des uns et des autres. Ces profits multipliés les mettent en état de se procurer des protections, de vivre dans un luxe révoltant, et de joindre l'insolence des prétentions à la bassesse des sentimens.

Il est défendu, sous de très grandes peines, d'infliger des coups à l'esclave d'un autre, parce que toute violence est un crime contre l'état; parce que les esclaves n'ayant presque rien qui les caractérise à l'extérieur, l'outrage sans cette loi, pourroit tomber sur le citoyen, dont la personne doit être sacrée.

Quand un esclave est affranchi, il ne passe pas dans la classe des citoyens, mais dans celle des domiciliés, qui tient à cette dernière par la liberté, et à celle des esclaves par le peu de considération dont elle jouit.

Les domiciliés, au nombre d'environ dix mille, sont des étrangers établis avec leurs familles dans l'Attique, la plupart exerçant des métiers, ou servant dans la marine, protégés par le gouvernement, sans y participer; libres et dépendans, utiles à la république qui les redoute: parce qu'elle redoute la liberté séparée de l'amour de la patrie, méprises du peuple fier et jaloux des distinctions attachées à l'état de citoyen.

Ils doivent se choisir parmi les citoyens un patron, qui répond de leur conduite, et payer au trésor public un tribut annuel de 12 drachmes pour les chefs de famille, et de 6 drachmes pour leurs enfans. Ils perdent leurs biens, quand ils ne remplissent pas le premier de ces engagemens, et leur liberté, quand ils violent le second; mais s'ils rendent des services signalés à l'état, ils obtiennent l'exemption du tribut.

Dans les cérémonies religieuses, des fonctions particulières les distinguent des citoyens. Les hommes doivent porter une partie des offrandes, et leurs femmes étendre des parasols sur les femmes libres, ils sont enfin exposés aux

insultes du peuple, et aux traits ignominieux qu'on lance contre eux sur la scène.

On a vu quelquefois la république en faire passer un très-grand nombre dans la classe des citoyens, épuisée par de longues guerres. Mais si par des manoeuvres sourdes, ils se glissent dans cet ordre respectable, il est permis de les poursuivre en justice et quelquefois même de les vendre comme des esclaves.

Les affranchis inscrits dans la même classe, sont sujets au même tribut, à la même dépendance, au même avilissement. Ceux qui sont nés dans la servitude, ne sauroient devenir citoyens; et tout patron qui peut, en justice réglée, convaincre d'ingratitude à son égard l'esclave qu'il avoit affranchi, est autorisé à le remettre sur le champ dans les fers, en lui disant: Sois esclave, puisque tu ne sais pas être libre.

La condition des domiciliés commence à s'adoucir. Ils sont depuis quelque tems moins vexés, sans être plus satisfaits de leur sort; parce qu'après avoir obtenu des égards, ils voudroient avoir des distinctions, et qu'il est difficile de n'être rien dans une ville, où tant de gens sont quelque chose.

On est citoyen de naissance, lorsqu'on est issu d'un père et d'une mère qui le sont eux-mêmes; et l'enfant d'un Athénien qui épouse une étrangère, ne doit avoir d'autre état que celui de sa mère. Périclès fit cette loi dans un tems où il voyoit autour de lui des enfans propres à perpétuer sa maison. Il la fit exécuter avec tant de rigueur, que près de 5000 hommes, exclus du rang de citoyens, furent vendus à l'ennemi. Il la viola, quand il ne lui resta plus qu'un fils, dont il avoit déclaré la naissance illégitime.

Les Athéniens par adoption, jouissent presque des mêmes droits que les Athéniens d'origine. Lorsque dans les commencemens il fallut peupler l'Attique, on donna le titre de citoyen à tous ceux qui venoient s'y établir. Lorsqu'elle fut suffisamment peuplée, Solon ne l'accorda qu'à ceux, qui s'y transportoient avec leur famille, ou qui, pour toujours exilés de leur pays, cherchoient ici un asyle assuré. Dans la suite on le promit à ceux qui rendroient des services à l'état; et comme rien n'est si honorable que d'exciter la reconnaissance d'une nation éclairée, dès que ce titre fut devenu le prix du bienfait, il devint l'objet de l'ambition des souverains, qui lui donnèrent un nouveau lustre en l'obtenant, et un plus grand encore, lorsqu'ils ne l'obtenoient pas. Refusé autrefois à Perdicas, roi de Macédoine, qui en étoit digne; accordé depuis avec plus de facilité, à Evagoras Roi de Cypre, à Denys, roi de Syracuse, et à d'autres princes, il fut extrêmement recherché, tant que les Athéniens suivirent à la rigueur des lois faites pour empêcher qu'on ne le prodiguât: car il ne suffit pas qu'on soit adopté par un décret du peuple; il faut que ce décret soit confirmé par une assemblée où six mille citoyens donnent secrètement leurs suffrages; et cette double élection peut être attaquée par le moindre des Athéniens, devant un tribunal qui a le droit de réformer le jugement du peuple même.

Ces précautions trop négligées dans ces derniers tems, ont placé dans le rang des citoyens, des hommes qui en ont dégradé le titre, et dont l'exemple autorisera dans la suite des choix encore plus déshonorans.

On compte parmi les citoyens de l'Attique 20,000. hommes en état de porter les armes.

Tous ceux qui se distinguent par leurs richesses, par leur naissance, par leurs vertus et par leur savoir, forment ici, comme presque partout ailleurs, la principale classe des citoyens, qu'on peut appeller la classe des notables.

On y comprend les gens riches, parce qu'ils supportent les charges de l'état; les hommes vertueux et éclairés parcequ'ils contribuent le plus à son maintien et à sa gloire. A l'égard de la naissance, on la respecte, parce qu'il est à présumer qu'elle transmet de père en fils des sentimens plus nobles, et un plus grand amour de la patrie.

On considère donc les familles, qui prétendent descendre ou des Dietux, ou des rois d'Athènes, ou des premiers héros de la Grèce, et encore plus celles, dont les auteurs ont donné de grands exemples de vertus, rempli les premières places de la magistrature, gagné des batailles, et remporté des couronnes aux jeux publics.

Quelques-uns font remonter leur origine jusqu'aux siècles les plus reculés. Depuis plus de mille ans la maison des Eumolpides conserve le sacerdoce de Cérès Eleusine, et celle des Etéobutades le sacerdoce de Minerve. D'autres n'ont pas de moindres prétentions; et pour les faire valoir, ils fabriquent des généalogies qu'on n'a pas grand intérêt à détruire; car les notables ne font point un corps particulier; ils ne jouissent d'aucun privilège, d'aucune prééance. Mais leur éducation leur donne des droits aux premières places, et l'opinion publique des facultés pour y parvenir.

La ville d'Athènes contient, outre les esclaves, plus de 30,000 habitans.

SÉANCE A L'ACADÉMIE.

J'étois, depuis quelques jours à Athènes; j'avois déjà parcouru rapidement les singularités qu'elle renferme. Quand je fus plus tranquille, Apollodore, mon hôte, me proposa de retourner à l'Académie.

Nous traversâmes un quartier de la ville, qu'on appelle le Céramique ou les Tuileries; de là sortant par la porte Dipyle, nous nous trouvâmes dans des champs qu'on appelle aussi Céramiques et nous vîmes le long du chemin quantité de tombeaux; car il n'est permis d'enterrer personne dans la ville. La plupart des citoyens ont leur sépulture dans leur maisons de campagne, ou dans des quartiers qui leur sont assignés hors des murs. Le Céramique est réservé pour ceux qui ont péri dans les combats. Parmi ces tombeaux on remarque ceux de Périclès et de quelques autres Athéniens, qui ne sont pas morts les armes à la main, et à qui on a voulu décerner après leur trépas, les honneurs les plus distingués.

L'Académie n'est éloignée de la ville que de six stades. C'est un grand emplacement qu'un citoyen d'Athènes, nommé Académus, avoit autrefois possédé. On y voit maintenant un gymnase, et un jardin entouré de murs, orné de promenades couvertes et charmantes, embelli par des eaux qui coulent à l'ombre des platanes et de plusieurs autres espèces d'arbres. A l'entrée est l'autel de l'Amour et la statue de ce Dieu; dans l'intérieur, sont les autels de plusieurs autres divinités: non loin de là Platon a fixé sa

résidence auprès d'un petit temple qu'il a consacré aux Muses, et dans une portion de terrain qui lui appartient. Il vient tous les jours à l'Académie. Nous l'y trouvâmes au milieu de ses disciples; et je me sentis pénétré du respect qu'inspire sa présence.

Quoiqu'agé d'environ soixante-huit ans, il conservoit encore de la fraîcheur: il avoit reçu de la nature un corps robuste. Ses longs voyages altérèrent sa santé; mais il l'avoit rétabli par une régime austère; et il ne lui restoit d'autre incommodité qu'une habitude de mélancolie: habitude qui lui fut commune avec Socrate, Empédocle et d'autres hommes illustres.

Il avoit des traits réguliers: l'air sérieux, les yeux pleins de douceur, le front ouvert et dépouillé de cheveux, la poitrine large, les épaules hautes, beaucoup de dignité dans le maintien, de gravité dans la démarche, et de modestie dans l'extérieur.

Il me reçut avec autant de politesse que de simplicité, et me fit un si bel éloge du philosophe Anacharsis dont je descends, que je rougissois de porter le même nom. Il s'exprimoit avec lenteur; mais les graces et la persuasion sembloient couler de ses lèvres. Comme je le connus plus particulièrement dans la suite, son nom paroitra souvent dans ma relation. Je vais seulement ajouter ici quelques détails que m'apprit alors Apollodore.

La mère de Platon, me dit-il, étoit de la même famille que Solon, notre législateur; et son père rapportoit son origine à Codrus, le dernier de nos rois, mort il y a environ 700 ans. Dans sa jeunesse, la peinture, sa musique, les différens exercices du gymnase remplirent tous ses moments. Comme il étoit né avec une i-

imagination forte et brillante, il fit des dithyrambes, s'exerça dans le genre épique, compara ses vers à ceux d'Homère, et les brûla. Il crut que le théâtre pourroit le dédommager de ce sacrifice: il composa quelques tragédies; et pendant que les acteurs se préparoient à les représenter, il connut Socrate, supprima ses pièces, et se dévoua tout entier à la philosophie. Il sentit alors un violent besoin d'être utile aux hommes. La guerre du Péloponèse avoit détruit les bons principes et corrompu les mœurs. La gloire de les rétablir excita son ambition. Tourmenté jour et nuit de cette grande idée, il attendoit avec impatience le moment où, revêtu des magistratures, il seroit en état de déployer son zèle et ses talens; mais les secousses qu'essuya la république dans les dernières années de la guerre, ces fréquentes révolutions qui en peu de tems présentèrent la tyrannie sous des formes toujours plus effrayantes, la mort de Socrate, son maître et son ami, les réflexions que tant d'événemens produisirent dans son esprit, le convainquirent bientôt que tous les gouvernemens sont attaqués par des maladies incurables, que les affaires des mortels sont, pour ainsi dire, désespérées, et qu'ils ne seront heureux, que lorsque la philosophie se chargera du soin de les conduire. Ainsi, renonçant à son projet, il résolut d'augmenter ses connoissances, et de les consacrer à notre instruction. Dans cette vue il se rendit à Mégare, en Italie, à Cyrène, en Egypte, par tout où l'esprit humain avoit fait des progrès.

Il avoit environ 40 ans, quand il fit le voyage de Sicile pour voir l'Etna. Denys, tyran de Syracuse, désira de l'entretenir. La conversation roula sur le honneur, sur la justice, sur
la

la véritable grandeur. Platon ayant soutenu que rien n'est si lâche et si malheureux qu'un prince injuste, Denys en colère lui dit: „Vous parlez comme un radoteur.” — „Et vous comme un tyran,” répondit Platon. Cette réponse pensa lui coûter la vie. Denys ne lui permit de s'embarquer sur une galère qui retournoit en Grèce, qu'après avoir exigé du commandant qu'il le jetteroit à la mer, ou qu'il s'en déferoit comme d'un vil esclave. Il fut vendu, racheté et ramené dans sa patrie. Quelque tems après, le roi de Syracuse, incapable de remords, mais jaloux de l'estime des Grecs, lui écrivit, et l'ayant prié de l'épargner dans ses discours, il n'en reçut que cette réponse méprisante: „Je n'ai pas assez de loisir pour me souvenir de Denys.”

A son retour Platon se fit un genre de vie dont il ne s'est plus écarté. Il a continué de s'abstenir des affaires publiques, parce que, suivant lui, nous ne pouvons plus être conduits au bien, ni par la persuasion, ni par la force; mais il a recueilli les lumières éparses dans les contrées qu'il avoit parcourues; et conciliant, autant qu'il est possible, les opinions des philosophes qui l'avoient précédé, il en composa un système qu'il développa dans ses écrits et dans ses conférences. Ses ouvrages sont en forme de dialogue. Socrate en est le principal interlocuteur; et l'on prétend qu'à la faveur de ce nom, il accrédite les idées qu'il a conçues ou adoptées. Son mérite lui a fait des ennemis; il s'en est attiré lui-même en versant dans ses écrits une ironie piquante contre plusieurs auteurs célèbres. Il est vrai qu'il la met sur le compte de Socrate; mais l'adresse avec laquelle il la manie, et differens traits qu'on pourroit citer de

lui, prouvent qu'il avoit, du moins dans sa jeunesse, assez de penchant à la satire. Cependant ses ennemis ne troublent point le repos qu'entretennent dans son cœur ses succès ou ses vertus. Il a des vertus en effet; les unes qu'il a reçues de la nature; d'autres qu'il a eu la force d'acquérir. Il étoit né violent; il est à présent le plus doux et le plus patient des hommes. L'amour de la gloire ou de la célébrité me paroît être sa première, ou plutôt son unique passion. Je pense qu'il éprouve cette jalousie dont il est si souvent l'objet. Difficile et réservé pour ceux qui courent la même carrière que lui, ouvert et facile pour ceux, qu'il y conduit lui-même, il a toujours vécu avec les autres disciples de Socrate dans la contrainte ou l'inimitié; avec ses propres disciples, dans la confiance et la familiarité, sans cesse attentif à leurs progrès ainsi qu'à leurs besoins, dirigeant sans faiblesse et sans rigidité leurs penchans vers des objets honnêtes, et les corrigeant par ses exemples plutôt que par ses leçons. De leur côté ses disciples poussent le respect jusqu'à l'hommage, et l'admiration jusqu'au fanatisme. Vous en verrez même qui affectent de tenir les épaules hautes et arrondies, pour avoir quelque ressemblance avec lui. C'est ainsi qu'en Ethiopie, lorsque le souverain a quelque défaut de conformation, les courtisans prennent le parti de s'estropier, pour lui ressembler. Voilà les principaux traits de sa vie et de son caractère. Vous serez dans la suite en état de juger de sa doctrine, de son éloquence et de ses écrits.

Apollodore en finissant, s'aperçut que je regardois avec surprise une assez jolie femme qui s'étoit glissée parmi les disciples de Platon. Il me dit: Elle s'appelle Lathénie. L'amour

de la philosophie l'a conduite en ces lieux; et l'on soupçonne qu'elle y est retenue par l'amour de Speusippe, neveu de Platon, qui est assis auprès d'elle. Il me fit remarquer en même tems une jeune fille d'Arcadie, qui s'appelloit Axiothée, et qui, après avoir lu un dialogue de Platon, avoit tout quitté, jusqu'aux habillemens de son sexe, pour venir entendre les leçons de ce philosophe. Il me cita d'autres femmes qui, à la faveur d'un pareil déguisement, avoient donné le même exemple.

Je lui demandai ensuite: Quel est ce jeune homme maigre et sec que je vois auprès de Platon; qui grasseye, et qui a les yeux petits et pleins de feu? C'est, me dit-il, Aristote de Stagire, fils de Nicomaque, le médecin et l'ami d'Amintas, roi de Macédoine. Nicomaque laissa une fortune assez considérable à son fils qui vint, il y a environ cinq ans, s'établir parmi nous. Il pouvoit avoir alors 17 à 18 ans. Je ne connois personne qui ait autant d'esprit et d'application. Platon le distingue de ses autres disciples, et ne lui reproche que d'être trop recherché dans ses habits.

Celui que vous voyez auprès d'Aristote, continua Apollodore, est Xénocrate de Chalcédoine. C'est un esprit lent et sans aménité. Platon l'exhorte souvent à sacrifier aux Grâces. Il dit de lui et d'Aristote, que l'un a besoin de frein, et l'autre d'éperon. Un jour on vint dire à Platon que Xénocrate avoit mal parlé de lui. Je ne le crois pas, répondit-il. On insista, il ne céda point. On offrit des preuves. „Non repliqua-t-il; il est impossible que je ne sois pas aimé de quelqu'un que j'aime si tendrement.”

Comment nommez-vous, dis-je alors, cet autre jeune homme qui paroît être d'une santé si délicate, et qui remue les épaules par intervalles? C'est Démosthène, me dit Apollodore. Il est né dans une condition honnête. Son père qu'il perdit à l'âge de 7 ans, occupoit une assez grande quantité d'esclaves à forger des épées, et à faire des meubles de différentes sortes. Il vient de gagner un procès contre ses tuteurs, qui vouloient le frustrer d'une partie de son bien: il a plaidé lui-même sa cause, quoiqu'il ait à peine 17 ans. Ses camarades, sans doute jaloux du succès, lui donnent aujourd'hui le nom de Serpent, et lui prodiguent d'autres épithètes déshonorantes, qu'il paroît s'attirer par la dureté qui perce dans son caractère. Il veut se consacrer au barreau, et dans ce dessein il fréquente l'école d'Isée, plutôt que celle d'Isocrate, parce que l'éloquence du premier lui paroît plus nerveuse que celle du second. La nature lui a donné une voix foible, une respiration embarrassée, une prononciation désagréable: mais elle l'a doué d'un de ces caractères fermes qui s'irritent par les obstacles. S'il vient dans ce lieu, c'est pour y puiser à la fois des principes de philosophie, et des leçons d'éloquence.

Le même motif attire les trois élèves que vous voyez auprès de Démosthène. L'un s'appelle Eschine; c'est ce jeune homme si brillant de santé: né dans une condition obscure il exerça dans son enfance des fonctions assez viles; et comme sa voix est belle et sonore, on le fit ensuite monter sur le théâtre, où cependant il ne joua que des rôles subalternes. Il a des grâces dans l'esprit, et cultive la poésie avec quelque succès. Le second s'appelle Hypéride, et le troisième Lycurgue. Ce dernier appartient

à l'une des plus anciennes familles de la république.

Tous ceux qu'Apollodore venoit de nommer se sont distingués dans la suite, les uns par leur éloquence, les autres par leur conduite, presque tous par une haine constante pour la servitude. J'y vis aussi plusieurs étrangers, qui s'empressoient d'écouter les maximes de Platon sur la justice et sur la liberté; mais qui, de retour chez eux, après avoir montré des vertus, voulurent asservir leur patrie ou l'asservirent en effet: tyrans d'autant plus dangereux, qu'on les avoit élevés dans la haine de la tyrannie.

Quelquefois Platon lisoit ses ouvrages à ses disciples; d'autres fois il leur proposoit une question, leur donnoit le tems de la méditer, et les accoutumoit à définir avec exactitude les idées qu'ils attachoient aux mots. C'étoit communément dans les allées de l'Académie, qu'il donnoit ses leçons; car il regardoit la promenade comme plus utile à la santé, que les exercices violens du gymnase. Ses anciens disciples, ses amis, ses ennemis même venoient souvent l'entendre, et d'autres y venoient attirés par la beauté du lieu.

Je vis arriver un homme âgé d'environ 45 ans. Il étoit sans souliers, sans tunique, avec une longue barbe, un bâton à la main, une besace sur l'épaule, et un manteau sous lequel il tenoit un coq en vie et sans plumes. Il le jeta au milieu de l'assemblée, en disant: „Voilà „l'homme de Platon.“ Il disparut aussi-tôt. Platon sourit. Ses disciples murmurèrent. Apollodore me dit: Platon avoit défini l'homme un animal à deux pieds sans plumes: Diogène a voulu montrer que sa définition n'est pas exacte.



J'avois pris cet inconnu, lui dis-je, pour un de ces mendiants importuns qu'on ne trouve que parmi les nations riches et policées. Il m'endit en effet quelquefois, me répondit-il; mais ce n'est pas toujours par besoin. Comme ma surprise augmentoit, il me dit: Allons nous asseoir sous ce platane; je vous raconterai son histoire en peu de mots, et je vous ferai connoître quelques Athéniens célèbres que je vois dans les allées voisines. Nous nous assimes en face d'une tour qui porte le nom de Timon le Misanthrope, et d'une colline couverte de verdure et de maisons, qui s'appelle Colone.

Vers le temps que Platon ouvrit son école à l'Académie, reprit Apollodore, Antisthène, autre disciple de Socrate, établissoit la sienne sur une colline placée de l'autre côté de la ville. Ce philosophe cherchoit, dans sa jeunesse, à se parer des dehors d'une vertu sévère; et ses intentions n'échappèrent point à Socrate, qui lui dit un jour: Antisthène, j'apperçois votre vanité à travers les trous de votre manteau. Instruit par son maître, que le bonheur consiste dans la vertu, il fit consister la vertu dans le mépris des richesses et de la volupté; et pour accréditer ses maximes, il parut en public, un bâton à la main, une besace sur les épaules, comme un de ces infortunés qui exposent leur misère aux passans. La singularité de ce spectacle lui attira des disciples, que son éloquence fixa pendant quelque tems auprès de lui. Mais les austérités qu'il leur prescrivait, les éloignèrent insensiblement; et cette désertion lui donna tant de dégoût, qu'il ferma son école.

Diogène parut alors dans cette ville. Il avoit été banni de Sinope sa patrie, avec son père accusé d'avoir altéré la monnaie. Après

beaucoup de résistance, Antisthène lui communiqua ses principes, et Diogène ne tarda pas à les étendre. Antisthène cherchoit à corriger les passions, Diogène voulut les détruire. Le sage, pour être heureux, devoit, selon lui, se rendre indépendant de la fortune, des hommes, et de lui-même; de la fortune, en bravant ses faveurs et ses caprices; des hommes, en secouant les préjugés, les usages, et jusqu'aux lois, quand elles n'étoient pas conformes à ses lumières: de lui-même, en travaillant à endurcir son corps contre les rigueurs des saisons, et son ame contre l'attrait des plaisirs. Il dit quelquefois: „Je suis „pauvre, errant, sans patrie, sans asyle, obligé de vivre au jour la journée; mais j'oppose „le courage à la fortune, la nature aux lois, la „raison aux passions.”

De ces principes, dont les différentes conséquences peuvent conduire à la plus haute perfection, ou aux plus grands désordres, résulte le mépris des richesses, des honneurs, de la gloire, de la distinction des états, des bienséances de la société, des arts, des sciences, et de tous les agrémens de la vie. L'homme, dont Diogène s'est formé le modèle, et qu'il cherche quelquefois une lanterne à la main, cet homme étranger à tout ce qui l'environne, inaccessible à tout ce qui flatte les sens, qui se dit citoyen de l'univers, et qui ne le sauroit être de sa patrie; cet homme seroit aussi malheureux qu'inutile dans les sociétés policées, et n'a pas même existé avant leur naissance. Diogène a cru en appercevoir une foible esquisse parmi les Spartiates. „Je n'ai vu, dit-il, des hommes nulle part; mais „j'ai vu des enfans à Lacédémone.”

Pour retracer en lui-même l'homme dont il a conçu l'idée, il s'est soumis aux plus rudes épreuves, et s'est affranchi des plus légères contraintes. Vous le verrez lutter contre la faim, l'appaiser avec les alimens les plus grossiers, la contrarier dans les repas où règne l'abondance, tendre quelquefois la main aux passans, pendant la nuit s'enfermer dans un tonneau, s'exposer aux joiures de l'air sous le portique d'un temple, se rouler en été sur le sable brûlant, marcher en hiver pieds nus dans la neige, satisfaire à tous ses besoins en public et dans les lieux fréquentés par la lie du peuple, affronter et supporter avec courage le ridicule, l'insulte et l'injustice, choquer les usages établis jusque dans les choses les plus indifférentes, et donner tous les jours des scènes, qui, en excitant le mépris des gens sensés, ne dévoilent que trop à leurs yeux les motifs secrets qui l'animent. Je le vis un jour, pendant une forte gelée embrasser à demi nud une statue de bronze. Un Lacédémonien lui demanda s'il souffroit. Non, dit le Philosophe. Quel mérite avez-vous donc? répliqua la Lacédémonien.

Diogène a de la profondeur dans l'esprit, de la fermeté dans l'ame, de la gaieté dans le caractère. Il expose ses principes avec tant de clarté, et les développe avec tant de force, qu'on a vu des étrangers l'écouter, et sur le champ abandonner tout pour le suivre. Comme il se croit appelé à réformer les hommes, il n'a pour eux aucune espèce de ménagement. Son système le porte à déclamer contre les vices et les abus; son caractère, à poursuivre sans pitié ceux qui les perpétuent. Il lance à tous momens sur eux les traits de la satire, et ceux de l'ironie mille fois plus redoutables. La liberté

qui règne dans ses discours le rend agréable au peuple. On l'admet dans la bonne compagnie, dont il modère l'ennui par des réparties promptes, quelquefois heureuses, et toujours fréquentes, parce qu'il ne se refuse rien. Les jeunes gens le recherchent pour faire assaut de plaisanteries avec lui, et se vengent de sa supériorité par des outrages, qu'il supporte avec une tranquillité qui les humilie. Je l'ai vu souvent leur reprocher des expressions et des actions qui faisoient rougir la pudeur. Son indécence est dans les manières plutôt que dans les mœurs. De grands talens, de grandes vertus, de grands efforts n'en feront qu'un homme singulier, et je souscrirai toujours au jugement de Platon, qui a dit de lui: „C'est Socrate en delire.,

Dans ce moment nous vîmes passer un homme, qui se promenoit lentement auprès de nous. Il paroissoit âgé d'environ 40 ans. Il avoit l'air triste et soucieux, la main dans son manteau. Quoique son extérieur fût très-simple, Apollodore s'empessa de l'aborder avec un respect mêlé d'admiration et de sentiment; et revenant s'asseoir auprès de moi: C'est Phocion, me dit-il, et ce nom doit à jamais réveiller dans votre esprit l'idée de la probité même. Sa naissance est obscure; mais son ame est infiniment élevée. Il fréquenta de bonne heure l'Académie: il y puisa les principes sublimes, qui depuis ont dirigé sa conduite, principes gravés dans son coeur et aussi invariables que la justice et la vérité dont ils émanent.

Au sortir de l'Académie, il servit sous Chabrias, dont il modéroit l'impétuosité, et qui lui dut en grande partie la victoire de Naxos. D'autres occasions ont manifesté ses talens pour la guerre. Pendant la paix il cultive un

petit champ, qui suffiroit à peine aux besoins de l'homme le plus modéré dans ses desirs, et qui procure à Phocion un superflu, dont il soulage les besoins des autres. Il y vit avec une épouse digne de son amour, parce qu'elle l'est de son estime; il y vit content de son sort, n'attachant à sa pauvreté, ni honte, ni vanité; ne briguant point les emplois, les acceptant pour en remplir les devoirs.

Vous ne le verrez jamais ni rire ni pleurer, quoiqu'il soit heureux et sensible; c'est que son ame est plus forte que la joie et la douleur. Ne soyez point effrayé du nuage sombre dont ses yeux paroissent obscurcis. Phocion est facile, humain, indulgent pour nos faiblesses. Il n'est amer et sévère que pour ceux qui corrompent les mœurs par leurs exemples, ou qui perdent l'état par leurs conseils.

Je suis bien aise que le hazard ait rapproché sous vos yeux Diogène et Phocion. En les comparant, vous trouverez que le premier ne fait pas un sacrifice à la philosophie, sans le pousser trop loin et sans en avertir le public, tandis que le second ne montre ni ne cache ses vertus. J'irai plus loin, et je dirai qu'on peut juger au premier coup d'oeil, lequel de ces deux hommes est le vrai philosophe. Le manteau de Phocion est aussi grossier que celui de Diogène, mais le manteau de Diogène est déchiré, et celui de Phocion ne l'est pas.

(3)

MOEURS DES ATHÉNIENS.

J'ai dit, qu'en certaines heures de la journée, les Athéniens s'assembloient dans la place publique, ou dans les boutiques dont elle est entourée. Je m'y rendois souvent, soit pour apprendre quelque nouvelle, soit pour étudier le caractère de ce peuple.

J'y rencontraï un jour un des Principaux de la ville, qui se promenoit à grands pas. Sa vanité ne pouvoit être égalée que par sa haine contre la démocratie; de tous les vers d'Homère il n'avait retenu que cette sentence: Rien n'est si dangereux que d'avoir tant de chefs.

Il venoit de recevoir une légère insulte: Non, disoit-il en fureur, il faut que cet homme ou moi abandonnions la ville; car aussi bien n'y a-t-il plus moyen d'y tenir: si je siège à quelque tribunal, j'y suis accablé par la foule des plaideurs, ou par les cris des avocats. A l'assemblée générale, un homme de néant, sale et mal vêtu, a l'insolence de se placer auprès de moi. Nos orateurs sont vendus à ce peuple, qui tous les jours met à la tête de ses affaires des gens, que je ne voudrois pas mettre à la tête des miennes. Dernièrement il étoit question d'élire un général; je me lève; je parle des emplois que j'ai remplis à l'armée; je montre mes blessures, et l'on choisit un homme sans expérience et sans talens. C'est Thésée qui, en établissant l'égalité, est l'auteur de tous ceux maux. Homère avoit bien plus de raison: Rien n'est si dangereux, que de avoir tant de chefs. En disant cela il repoussoit fièrement ceux qu'il trou-

voit sur ses pas, refusoit le salut presque à tout le monde; et s'il permettoit à quelqu'un de ses cliens de l'aborder, c'étoit pour lui rappeler hautement les services qu'il lui avoit rendus.

Dans ce moment, un de ses amis s'approcha de lui. Eh bien, s'écria-t-il, dira-t-on encore que je suis un esprit chagrin, que j'ai de l'humeur? Je viens de gagner mon procès, tout d'une voix à la vérité; mais mon avocat n'avoit-il pas oublié dans son plaidoyer les meilleurs moyens de ma cause? Ma femme accoucha hier d'un fils, et l'on m'en félicite, comme si cette augmentation de famille n'apportoit pas une diminution réelle dans mon bien. Un de mes amis, après les plus tendres sollicitations, consent à me céder le meilleur de ses esclaves. Je m'en rapporte à son estimation. Savez-vous ce qu'il fait? Il me le donne à un prix fort au dessous de la mienne. Sans doute cet esclave à quelque vice caché. Je ne sais quel poison secret se mêle toujours à mon bonheur.

Je laissai cet homme déplorer ses infortunes, et je parcourus les différens cercles que je voyois autour de la place. Ils étoient composés de gens de tout âge, et de tout état. Des tentes les garantissoient des ardeurs du soleil.

Je m'assis auprès d'un riche Athénien nommé Philandre. Son parasite Criton cherchoit à l'intéresser par des flatteries outrées, et à l'égayer par des traits de méchanceté. Il imposoit silence, il applaudissoit avec transport quand Philandre parloit, et mettoit un pan de sa robe sur sa bouche pour ne pas éclater, quand il échappoit à Philandre quelque fade plaisanterie. Voyez, lui disoit-il, comme tout le monde a les yeux fixés sur vous: hier dans le portique on ne tarissoit point sur vos louanges; il fut question du

plus honnête homme de la ville; nous étions plus de trente, tous les suffrages se réunirent en votre faveur. Cet homme, dit alors Philandre, que je vois là-bas, vêtu d'une robe si brillante, et suivi de trois esclaves, n'est ce pas Apollodore, fils de Pasion, ce riche banquier? C'est lui-même, répondit le parasite; son faste est révoltant, et il ne se souvient plus que son père avoit été esclave. Et cet autre, reprit Philandre, qui marche après lui, la tête levée? Son père s'appelloit d'abord Sosie, répondit Criton, et comme il avoit été à l'armée, il se fit nommer Sosistrate^{*)}. Il fut ensuite inscrit au nombre des citoyens. Sa mère est de Thrace, et sans doute d'une illustre origine; car les femmes qui viennent de ce pays éloigné, ont autant de prétentions à la naissance, que de facilité dans les mœurs. Le fils est un fripon, moins cependant qu'Hermogène, Corax et Ther-site, qui causent ensemble à quatre pas de nous. Le premier est si avare, que même en hiver sa femme ne peut se baigner qu'à l'eau froide; le second si variable, qu'il représente vingt hommes dans un même jour; le troisième si vain, qu'il n'a jamais eu de complice dans les louanges qu'il se donne, ni de rival dans l'amour qu'il a pour lui-même.

Pendant que je me tournois pour voir une patrie de dés, un homme vint à moi d'un air empressé: Savez-vous la nouvelle? me dit-il. Non, répondis-je. Quoi, vous l'ignorez? Je suis ravi de vous l'apprendre. Je la tiens de Nicérate, qui arrive de Macédoine. Le Roi Philippe a été battu par les Illyriens; il est prison-

^{*)} Sosie est le nom d'un esclave: Sosistrate, celui d'un homme libre. *Stratia* signifie armée.

nier; il est mort. — Comment est-il possible? — Rien n'est si certain. Je viens de rencontrer deux de nos Archontes; j'ai vu la joie peinte sur leurs visages. Cependant n'en dites rien et surtout ne me citez pas. Il me quitte aussitôt pour communiquer ce secret à tout le monde.

Cet homme passe sa vie à forger des nouvelles, me dit alors un gros Athénien qui étoit assis auprès de moi. Il ne s'occupe que de choses qui ne le touchent point. Pour moi, mon intérieur me suffit. J'ai une femme que j'aime beaucoup; (et il me fit l'éloge de sa femme). Hier je ne pus pas souper avec elle, j'étois prié chez un de mes amis; (et il me fit la description du repas). Je me retirai chez moi assez content. Mais j'ai fait cette nuit un rêve qui m'inquiète; et il me raconta son rêve: ensuite il me dit pesamment, que la ville fourmilloit d'étrangers, que les hommes d'aujourd'hui ne valaient pas ceux d'autrefois; que les denrées étoient à bas prix; qu'on pourroit espérer une bonne récolte, s'il venoit à pleuvoir. Après m'avoir demandé le quantième du mois, il se leva pour aller souper avec sa femme.

Eh quoi! me dit un Athénien qui survint tout-à-coup et que je cherchois depuis longtemps, vous avez la patience d'écouter cet ennuyeux personnage! Que ne faisiez-vous comme Aristote? Un grand parleur s'empara de lui et le fatiguoit par des récits étranges. Eh bien, lui disoit-il, n'êtes-vous pas étonné? Ce qui m'étonne, répondit Aristote, c'est qu'on ait des oreilles pour vous entendre, quand on a des pieds pour vous échapper. Je lui dis alors que j'avois une affaire à lui communiquer, et je voulus la lui expliquer. Mais lui de m'arrêter à chaque mot. Oui, je sais de quoi il s'agit; je

pourrais vous le raconter au long, continuez, n'omettez aucune circonstance; fort bien; vous y êtes; c'est cela même. Voyez combien il étoit nécessaire d'en conférer ensemble. A la fin, je l'avertis qu'il ne cessât de m'interrompre: Je le sais, répondit-il; mais j'ai un extrême besoin de parler. Cependant je ne ressemble point à l'homme qui vient de vous quitter. Il parle sans réflexion, et je crois être à l'abri de ce reproche; témoin le discours que je fis dernièrement à l'assemblée: vous n'y étiez pas; je vais vous le réciter. A ces mots, je voulus profiter du conseil d'Aristote. Mais il me suivit, toujours parlant, toujours déclamant.

Je me jetai au milieu d'un groupe formé autour d'un devin, qui se plaignoit de l'incrédulité des Athéniens. Il s'écrioit: Lorsque dans l'assemblée générale je parle des choses divines, et que je vous dévoile l'avenir, vous vous moquez de moi, comme d'un fou; cependant l'événement a toujours justifié mes prédictions. Mais vous portez envie à ceux, qui ont des lumières supérieures aux vôtres.

Il alloit continuer, lorsque nous vîmes paroître Diogène. Il arrivoit de Lacedémone. D'où venez-vous? lui demanda quelqu'un. De l'appareillement des hommes à celui des femmes, répondit-il. Y avoit-il beaucoup de monde aux jeux Olympiques? lui dit un autre. — „Beaucoup de spectateurs et peu d'hommes.” Ces réponses furent applaudies: et à l'instant il se vit entouré d'une foule d'Athéniens, qui cherchoient à tirer de lui quelque répartie. „Pourquoi, lui disoit celui-ci, mangez-vous dans le marché? C'est que j'ai faim dans le marché. Un autre lui fit cette question: Comment puis-je me venger de mon ennemi? En devenant plus vertu-

sux. Diogène, lui dit un troisième, on vous donne bien des ridicules. — Mais je ne les reçois pas. Un étranger né à Mynde, voulut savoir comment il avoit trouvé cette ville: J'ai conseillé aux habitans, répondit-il, d'en fermer les portes, de peur qu'elle ne s'enfuie. C'est qu'en effet cette ville, qui est très-petite a de très-grandes portes. Le parasite Criton étant monté sur une chaise, lui demanda, pourquoi on l'appelloit chien. — „Parceque je caresse ceux qui me donnent de quoi vivre, que j'aboie contre ceux, dont j'essuie des refus, et que je mords les méchans. Et quel est, reprit le parasite, l'animal le plus dangereux? Parmi les animaux sauvages, le calomniateur; parmi les domestiques, le flatteur.

A ces mots, les assistans firent des éclats de rire; le parasite disparut, et les attaques continuèrent, avec plus de chaleur. „Diogène, d'où êtes-vous? lui dit quelqu'un. — Je suis citoyen de l'univers, répondit-il. — Eh non, reprit un autre, il est de Sinope: les habitans l'ont condamné à sortir de leur ville. — Et moi je les ai condamnés à y rester. „ Un jeune homme, d'une jolie figure, s'étant avancé, se servit d'une expression, dont l'indécence fit rougir un de ses amis de même âge que lui. Diogène dit au second: Courage, mon enfant: voilà les couleurs de la vertu. Et s'adressant au premier: N'avez vous pas de honte, lui dit-il, de tirer une lame de plomb d'un fourreau d'ivoire? „Le jeune homme en fureur lui ayant appliqué un soufflet, „Eh bien, reprit-il, sans s'émouvoir, vous m'apprenez une chose; c'est que j'ai besoin d'un casque. „ Quel fruit, lui demanda-t-on tout de suite, avez-vous retiré de votre philosophie? —

Vous

Vous le voyez, d'être préparé à tous les événemens.

Dans ce moment, Diogène, sans vouloir quitter sa place, recevoit sur la tête, de l'eau qui tomboit du haut d'une maison. Comme quelques-uns des assistans paroisoient le plaindre, Platon qui passoit par hasard, leur dit: Voulez-vous, que votre pitié lui soit utile? faites semblant de ne le pas voir. —

BARTHÉLEMY.

XXI.

DES ÉLOGES RELIGIEUX, OU DES HYMNES.

Le genre des éloges est très-ancien. Si on en cherche l'origine, on la trouvera dans les premières hymnes qui furent adressées à la Divinité. Ces hymnes furent inspirées par l'admiration et la reconnoissance. L'homme, placé en naissant sur la terre, dut être frappé du grand spectacle que déployoit à ses yeux la nature. L'étendue des cieus, la profondeur des forêts, l'immensité des mers, la richesse et la variété des campagnes, cette multitude inombrable d'êtres en mouvement, destinés à servir d'ornement au globe qu'il habite; tout ce vaste assemblage dut porter à son esprit une impression de grandeur. Bientôt un autre sentiment dut succéder à celui là. Il vit que cette nature si riche avoit des rapports avec lui. Les astres lui prêtoient leur lumière. Des fruits naissoient sous

M

ses pas, ou se détachent des branches pour le nourrir. Les arbres le protègent de leur ombre, et offrent un asyle à son repos. Les cieux, pendant son sommeil, sembloient se couvrir d'un voile, et n'envoyent à son séjour qu'une lumière douce et tranquille. Frappé de tant de merveilles, il sent que leur cause n'est point en lui-même; il sent que tout est l'ouvrage d'un être qui se manifeste à lui par ses bienfaits. Alors il le cherche à travers ce monde solitaire où il a été jeté; il le demande aux cieux, à la terre, à tout ce qui l'environne; il prête l'oreille pour l'entendre. Plein du sentiment religieux qui s'élève dans son cœur, il mêle sa voix à celle de la nature; et du sommet d'une montagne, ou dans un vallon écarté, au bruit des fleuves et des torrens qui roulent à ses pieds, il chante une hymne en l'honneur de la Divinité dont il éprouve la présence, et qui le fait exister et sentir.

La première Hymne qui fut chantée dans cette solitude du monde, fut une grande époque pour le genre humain. Bientôt on vit les pères assembler leurs enfans au milieu des campagnes pour rendre les mêmes hommages. On vit le vieillard entouré de moissons, tenant d'une main une gerbe de bled, et de l'autre montrant les cieux, apprendre à sa famille à louer le Dieu qui la nourrissoit.

Dans ces premiers temps on loua la divinité au lever du soleil; c'étoit une espèce de création nouvelle qui rendoit l'univers à l'homme. On la loua aux approches de la nuit, parce que son obscurité et son silence inspiroit l'effroi. On la loua de même au renouvellement de l'année, au commencement des saisons, à chaque nouvelle lune. Il semble que, vers l'origine du

monde, l'homme peu assuré des bienfaits de la nature s'étonnoit, pour ainsi dire, à chaque instant, de n'en être pas abandonné; et le désordre qu'il voyoit dans plusieurs endroits de la terre encore sauvage, lui faisoit mettre un plus grand prix à l'ordre constant qu'il appercevoit dans les cieux.

Dans la suite, et chez les peuples même les plus policés, toutes les fois qu'il arriva un bonheur inattendu ou un fléau terrible, on s'empressa par-tout à louer les Dieux qu'on adoroit. Ainsi nous voyons par l'histoire, que c'est surtout dans le tems des épidémies et des guerres; lorsque des grandes batailles étoient perdues; lorsque la peste faisoit périr les citoyens par milliers; lorsque le peuple croyoit voir pendant la nuit un spectre pâle et terrible répandre la désolation sur ses murs; c'étoit alors que ses prêtres, dans les temples et aux pieds des autels, entourés d'un peuple nombreux, et levant tous ensemble leurs mains vers le ciel, composoient et chantoient de nouvelles hymnes.

Mais comment l'esprit humain osa-t-il concevoir le projet de louer Dieu! L'ami peut louer son ami, l'esclave son maître, le sujet son Roi. Malgré la distinction des rangs, l'homme est à côté de l'homme. L'orgueil les sépare; la nature les rapproche. Mais l'homme et Dieu, où est la mesure commune?

Cependant toutes les nations ont eu des hymnes. Les penchans, les besoins, les vices ou les vertus ont décidé des attributs qu'on a loués dans la divinité. Je te loue, s'écrie l'habitant sauvage du Groenland, ô toi dont la main invisible amène tous les ans la baleine sous mes harpons, et fait couler son sang dans les mers, pour m'aider à suivre sa trace quand elle s'a-

loigne du rivage. Et à l'autre extrémité du globe, l'Indien chante sous son beau ciel; Je te loue, ô toi qui fais croître des moissons de riz dans mes plaines, et qui fais fleurir le citronnier et l'oranger au bords de mes ruisseaux; tandis que vers les bords de la Russie orientale, un autre peuple sauvage chante auprès de ses volcans: Je t'adore et te loue, ô Etre puissant et terrible qui habites ces souterrains enflammés, et qui, de là, roules tes feux parmi nos neiges et nos glaces. Ainsi, chez tous les peuples, les hymnes prennent, pour ainsi dire, la teinte du climat; et une nature, ou sauvage ou riante, influant par les sensations sur les idées, y détermine les différens éloges qu'on fait de la divinité.

On nous a conservé beaucoup d'hymnes des anciens. Le pays où Homère chanta, où Orphée institua des mystères, où l'architecture éleva des temples dont nous allons encore admirer les ruines, où le ciseau de Phidias sembloit faire descendre la Divinité sur le marbre; ce pays où l'air, la terre et les eaux avoient, aux yeux des habitans, quelque chose de divin, et où chaque loi de la nature étoit représentée par une Divinité, dut produire un grand nombre d'hymnes en l'honneur des Dieux qu'on adoroit. Mais la plupart de ces hymnes furent défigurées par des fables et des contes de fées. Faites pour les poètes et les peintres, elles amusoient le peuple et révoltoient les sages.

Tandis que les poètes et le peuple défiguroient ainsi la Divinité en la célébrant, les initiés dans leurs mystères lui rendoient un hommage plus pur et plus digne d'elle. Mais l'initié, en parlant à Dieu, sembloit ne s'occuper que de ses propres besoins. Il oublioit que des

êtres foibles, en louant leur père commun, ne doivent pas se séparer du reste de la famille, et implorer des bienfaits qui ne soient que pour eux.

Plus un peuple est civilisé, moins ses hymnes doivent avoir et ont en effet d'enthousiasme. Ce sont les peuples nouveaux qui sont plus frappés de la nature, et par conséquent de l'idée d'un Etre créateur. A imagination égale, cette impression même est plus forte chez les peuples qui habitent les campagnes, que chez les peuples renfermés dans l'enceinte des villes; et l'on sent bien que cela doit être. Dans les villes on n'apperçoit, pour ainsi dire, que l'homme. Par-tout l'homme y rencontre sa grandeur. Les objets qui l'environnent et qui le frappent, c'est l'architecture qu'il a créée, les métaux qu'il a tirés du sein de la terre, les richesses qu'il a cherchées au delà de l'océan, les différentes parties du monde unies par la navigation, enfin tout ce qu'a de brillant le tableau de la société, des loix, et des arts; mais dans les campagnes, l'homme disparoit, et la divinité seule se montre. C'est là que, de toute part, on rencontre les cieux. Là, le spectacle du jour a quelque chose de plus imposant, et la nuit de plus terrible. Là, le retour constant des saisons est marqué par de plus grands effets. L'oeil, en découvrant autour de lui des espaces sans bornes, est plus frappé de l'étendue de l'univers, et de la main invisible qui en a tracé le plan. Il ne faut donc pas s'étonner si les premiers peuples du monde, qui étoient presque tous des peuples pasteurs, et sur tout les Orientaux, qui habitant un plus beau climat, devoient plus aimer et sentir la nature, ont donné à leurs éloges religieux, un caractère que l'on ne trouve point parmi

nous. Dans nos climats d'Occident; et sur-tout dans une grande partie de notre Europe moderne, nous avons commencé presque tous, par être des espèces de sauvages sans imagination, enfermés dans des forêts, et sous un ciel triste. Ensuite nous avons été tout à la fois corrompus et barbares, par des circonstances singulières et des mélanges de nations. Enfin, nous avons fini par être corrompus et polis. On voit aisément que dans ces trois époques, les éloges religieux, ont dû être foibles et froids. Notre seul mérite aujourd'hui, est d'avoir mis quelque pureté de stile dans un genre d'ouvrage le plus susceptible de beautés fortes, et qui sembleroit devoir être grand et sublime, comme le tableau de la nature.

THOMAS.

XXII.

DES GRECS, ET DE LEUR ÉLOGES FUNEBRES EN L'HONNEUR DES GUERRIERS MORTS DANS LES COMBATS.

Des Egyptiens, les arts passèrent chez les Grecs, et bientôt les éloges naquirent en foule. De tous les peuples du monde, les Grecs sont peut-être ceux qui ont été les plus passionnés pour la gloire. La beauté du climat, en développant leur imagination, leur donnoit un caractère enthousiaste et sensible. La liberté élevait leurs

ames. L'égalité des citoyens leur faisoit mettre un grand prix à l'opinion de tous les citoyens. La loi, en permettant à chacun d'aspirer aux charges et de décider des affaires de l'Etat, leur défendoit de se mépriser eux-mêmes. Les arts vils abandonnés à des mains d'esclaves les empêchoient de se flétrir sous les travaux. Les exercices et les jeux les donnoient continuellement en spectacle, les uns aux autres. La multitude des petits états établisoit des rivalités d'honneur entre les peuples. Enfin les grands intérêts et les victoires leur donnoient ce sentiment d'élévation qui aspire à la renommée. Au sortir des combats, où des millions de Perses avoient été vaincus par quelques hommes libres, y avoit-il un Grec, dont l'ame ne fût plus sensible et plus grande? Ajoutez les institutions particulières de chaque ville, et celles de la Grèce entière; ces fêtes; ces jeux funèbres; ces assemblées de toutes les nations; les courses et les combats le long de l'Alphée; ces prix distribués à la force, à l'adresse, aux talens, au génie même; des Rois venant se mêler parmi les combattans; les vainqueurs proclamés par des hérauts; les acclamations des villes sur leur passage; les pères mourans de joie, en embrassant leurs fils vainqueurs; et leur patrie à jamais distinguée dans la Grèce, pour avoir produit de tels citoyens.

Telle étoit la sensibilité ardente de ces peuples pour la gloire. Les gouvernemens attentifs nourrissoient encore ce sentiment, en ne donnant jamais de récompense qui pût avilir les ames. On ne rabaissoit pas les talens ou les vertus, jusqu'à ne les payer qu'avec de l'or. Tout tendoit à la gloire et rien à l'intérêt. Des couronnes, des inscriptions, des vases, des

statues, voilà ce qui récompensait et faisait naître les grands hommes. Je me représente un père dans ces anciens temps et chez ce peuple singulier, voulant animer son fils, et le promenant à travers les rues d'Athènes : vois-tu, lui dit-il, ces deux statues ? adore-les ; ce sont celles de deux citoyens vertueux, qui ont délivré leur patrie. Ce monument est celui d'une femme qui aimait mieux mourir, que trahir des citoyens, qui voulaient rendre la liberté à l'Etat. Chacun de ces tableaux que tu vois, est une récompense. Ce général exhortant les troupes distinguées des neuf autres, c'est Miltiade : il a sauvé la Grèce ; mais aussi il a obtenu ce prix de sa victoire. — Peut-être dans le temps même qu'ils parlent, ils voient un Grec, qui regardait ce même tableau en rêvant profondément. Une larme s'échappait, et coulait le long de ses joues. — Mon fils, ce Grec que tu vois, c'est Thémistocle. Bientôt il sera grand, puisqu'il verse de si nobles larmes. — Ils sortent d'Athènes, et parcourent la Grèce. A quelque distance ils trouvent Marathon. Ils approchent, et voient au milieu de la plaine un mausolée. — C'est le tombeau de ceux qui sont morts pour la patrie. Regarde ces colonnes. Là sont gravés les noms de tous ceux qui ont vaincu et péri dans cette journée. Mon fils, lis tous ces noms honore-les, et adore la patrie qui récompense ainsi le courage. Arrivé aux Thermopyles, ils se prosternent sur le lieu où trois cents hommes se sont dévoués contre trois cent mille. Le père fait lire à son fils cette inscription sur le rocher : *Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts pour obéir à ses saintes lois ;* et ils redescendent à travers les rochers en silence. Ils continuent leur course. Ils aperçoi-

vent une ville. La plaine des environs est couverte de monuments. D'abord se présente à eux un trophée ; plus loin un mausolée en bronze, et près de là un autel au Dieu de la liberté. — Cette ville est Platée. C'est là, mon fils, c'est là que les Grecs viennent de remporter une victoire sur les Perses. Vois les honneurs, qui sont rendus à ceux dont le sang a coulé. Approche, et lis sur l'airain ces vers gravés en leur honneur. — C'est ainsi qu'ils parcourent la Grèce. Ils terminent leur voyage par les jeux Olympiques. En arrivant, ils visitent le bois sacré, où ils contemplent plus de six cents statues en bronze ou en marbre, élevées à ceux qui avaient remporté les prix. De là ils se rendent aux jeux et y trouvent la Grèce assemblée. Supposons que dans ce moment même Thémistocle, vainqueur de Salamine, parût au milieu des jeux. On sait que lorsqu'il s'y montra après sa victoire, tout retentit d'acclamations, et de battemens de mains ; les jeux furent interrompus, et l'on oublia pendant une journée entière les combattans, pour voir et regarder un grand homme. Je m'imagine que dans ce moment, le père devait approcher de son fils, et lui dire : tu vois dans quel pays tu es né, et comme on y honore tout ce qui est grand ; et toi aussi ; mérite un jour que ton pays t'honore.

Ainsi, chez les Grecs, de quelque côté qu'on jettât les yeux, on trouvait partout des monuments de la gloire ; les rues, les temples, les galeries, les portiques, tout donnoit des leçons aux citoyens. Partout le peuple reconnoissoit les images de ses grands hommes ; et sous le plus beau ciel, dans les plus belles campagnes, parmi des bocages ou des forêts sacrées, parmi les cérémonies et les fêtes religieuses les

plus brillantes, environnés d'une foule d'artistes, d'orateurs et de poètes, qui tous peignoient, modéloient, célébroient ou chantoient des héros, marchant au bruit enchanteur de la poésie et de la musique, les Grecs victorieux et libres, ne voyoient, ne sentoient, ne respiroient par-tout que l'ivresse de la gloire et de l'immortalité.

Il n'est pas étonnant que chez un pareil peuple, l'usage des éloges ait été établi. Les Grecs eurent, comme les Egyptiens, des éloges funèbres; mais ils les appliquèrent d'une manière différente. En Egypte, où la politique étoit liée à la religion, on se proposoit surtout de faire régner la morale dans toutes les classes des citoyens: dans la Grèce composée de républiques libres et guerrières, on s'attachoit à élever les ames, et à y nourrir le mépris des dangers et de la mort. Ainsi les éloges funèbres n'étoient accordées au nom de l'Etat, qu'à ceux qui étoient morts pour l'Etat.

THOMAS.

XXIII.

ÉLOGE DE FÉNELON *)

Ce respectable Prélat a été loué dans l'Académie même, avec une éloquence digne de

*) François de Salignac de la Motte Fénelon, Archevêque de Cambrai, et Précepteur du Duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, étoit né au château de Fénelon

lui, par Mr. de la Harpe *). Nous ne cherchons point à être éloquens, et nous n'aurons point d'efforts à faire, pour nous en abstenir; nous nous bornerons à recueillir quelques faits, qui, racontés sans ornement, formeront un Éloge de Fénelon aussi simple que lui. La simplicité d'un tel hommage est la seule manière, qui nous reste, d'honorer sa mémoire, et peut-être celle qui toucheroit le plus sa cendre, si elle pouvoit jouir de ce que nous sentons pour elle.

Fénelon a caractérisé lui-même en peu de mots cette simplicité qui le rendoit si cher à tous les coeurs. „La simplicité, disoit-il, est la droiture d'une ame qui s'interdit tout retour sur elle et sur ses actions. Cette vertu est différente de la sincérité, et la surpasse. „On voit beaucoup de gens qui sont sincères, sans être simples. Ils ne veulent passer que pour ce qu'ils sont, mais ils craignent sans cesse de passer pour ce qu'ils ne sont pas. „L'homme simple n'affecte ni la vertu, ni la vérité même; il n'est jamais occupé de lui; il semble avoir perdu ce moi dont on est si jaloux. „ Dans ce portrait, Fénelon se peignoit lui-même sans le vouloir. Il étoit bien mieux que modeste, car il ne songeoit pas même à l'être; il lui suffisoit, pour être aimé, de se montrer tel qu'il étoit, et on pouvoit lui dire:

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

Voici quelques traits de cette vertu simple, humaine, et sur-tout indulgente, que l'Arche-

en Périgord le 6 Août 1691; il fut reçu à l'Académie le 31 Mars 1693. et mourut le 8 Janvier 1715.

*) Éloge de Fénelon couronné par l'Académie en 1771.

vêque de Cambrai savoit encore mieux pratiquer que définir. Un de ses Curés se félicitoit en sa présence d'avoir aboli les danses des paysans les jours de dimanches et de fêtes. Mr. le Curé, lui dit Fénelon, ne dansons point; mais permettons à ces pauvres gens de danser: pourquoi les empêcher d'oublier un moment combien ils sont malheureux?

On a loué avec justice le mot d'un homme de lettres, en voyant sa bibliothèque détruite par un incendie: Je n'aurois guère profité de mes livres, si je ne savois pas les perdre. Le mot de Fénelon, qui perdit aussi tous ses livres par un accident semblable, est bien plus simple et plus touchant. J'aime bien mieux, dit-il, qu'ils soient brûlés, que la chaumière d'une pauvre famille.

Il alloit souvent se promener seul et à pied dans les environs de Cambrai, et dans ses visites diocésaines il entroit dans les cabanes des paysans, s'asséyoit auprès d'eux, les soulageoit et les consolait. Les vieillards qui ont eu le bonheur de le voir, parlent encore de lui avec le respect le plus tendre. Voilà, disent-ils, la chaise de bois où notre bon Archevêque venoit s'asseoir au milieu de nous; nous ne le reverrons plus! et ils répandent des larmes.

Il recueilloit dans son palais les malheureux habitans des campagnes, que la guerre avoit obligés de fuir leurs demeures, les nourrissoit, et les servoit lui-même à table. Il vit un jour un Paysan qui ne mangeoit point, et lui en demanda la raison. Hélas! Monseigneur, lui dit le paysan, je n'ai pas eu le temps, en fuyant de ma cabane, d'emmenier une vache qui nourrissoit ma famille: les ennemis me l'auront enlevée, et je n'en trouverai pas une aussi bonne. Fénelon,

à la faveur de son sauf-conduit, partit sur le champ, accompagné d'un seul domestique, trouva la vache, et la ramena lui-même au paysan. Malheur à ceux, à qui ce trait attendrissant ne paroît pas assez noble, pour être raconté *) devant une Assemblée si respectable et si digne de l'entendre!

La simplicité de sa vertu obtint le triomphe le plus flatteur et le plus doux dans une occasion, qui dû être bien chère à son cœur. Ses ennemis (car à la honte de l'humanité Fénelon eut des ennemis) avoient eu la détestable adresse, de placer auprès de lui un Ecclésiastique de grande naissance, qu'il croyoit n'être que son Grand-Vicaire, et qui étoit son espion. Cet homme, qui avoit consenti à faire un métier si vil et si lâche, eut le courage de s'en punir: après avoir observé long tems l'ame douce et pure qu'il étoit chargé de noircir, il vint se jeter aux pieds de Fénelon en fondant en larmes, avoua le rôle indigne qu'on lui avoit fait jouer, et alla cacher dans le retraite son désespoir et sa honte.

Ce Prélat, si indulgent pour les autres, n'exigeoit point qu'on le fût pour lui: non-seulement il consentoit qu'on se montrât sévère à son égard; il en étoit même reconnoissant. Le Père Séraphin, Capucin, missionnaire plus zélé qu'éloquent, prêchoit à Versailles devant Louis XIV. L'Abbé de Fénelon, alors Aumônier du Roi, étoit au sermon et s'endormit. Le Père Séraphin l'aperçut, et s'interrompant brus-

*) Cet Eloge de Fénelon a été lu à la Séance publique du 25 Août 1774., et l'a été encore à la Séance particulière du 17 Mai 1777, à laquelle l'Empereur Joseph assista.

quement au milieu de son discours : Réveillez, dit-il, cet Abbé qui dort, et qui apparemment n'est ici que pour faire sa cour au Roi. Fénelon aimoit à raconter cette anecdote; il l'ouït, avec la satisfaction la plus vraie, le prédicateur qui avoit montré tant de liberté apostolique, et le Roi qui l'avoit approuvée par son silence. A cette occasion il racontoit encore, qu'un jour Louis XIV. fut étonné de ne voir personne au Sermon, où il avoit toujours remarqué la plus grande affluence de courtisans, et où Fénelon se trouvoit en ce moment presque seul avec le roi. Ce prince en demanda la raison au Major de ses Gardes: Sire, répondit le Major, j'avois fait dire que Votre Majesté n'iroit point au Sermon; j'étois bien aise que vous connussiez par vous-même ceux qui y viennent pour Dieu, et ceux qui n'y viennent que pour vous.

Pendant la guerre de 1701, un jeune Prince de l'armée des Alliés passa quelque temps à Cambrai. Fénelon donna quelques instructions à ce Prince, qui l'écoutoit avec vénération et avec tendresse. Il lui recommanda sur tout, de ne jamais forcer ses sujets à changer de religion. „Nulle puissance humaine, lui disoit-il, n'a „droit sur la liberté du coeur. La violence ne „persuade pas: elle ne fait que des hypocrites. „Donner de tels prosélytes à la religion, ce „n'est pas la protéger, c'est la mettre en servitude. „ Il tint à ce même prince sur l'administration de ses états le langage que Mentor tint à Télémaque. Il lui fit voir les avantages qu'il pouvoit tirer de la forme du gouvernement de son pays. „Votre Sénat, lui dit-il, ne peut „rien sans vous: n'êtes-vous pas assez puissant? vous ne pouvez rien sans lui: n'êtes-vous pas heureux d'avoir les mains liées pour

„le mal? Tout prince sage doit souhaiter de ne „régner que par les loix; sa justice, sa gloire „son autorité même y sont intéressées — „Favorisez, écrivoit-il à un autre Prince, le progrès des lumières dans vos Etats. Plus une „nation est éclairée, plus elle sent que son véritable intérêt est, d'obéir à des loix justes et „sages, et plus elle vit tranquille et fidèle à „l'abri de ces loix. „

Durant la même guerre de 1701. Fénelon, tombé dans la disgrâce du Roi, et banni de sa présence, recevoit des Généraux ennemis bien plus d'accueil que des nôtres. Tandis qu'Eugène et Marlborough lui rendoient le respect et l'hommage dont il étoit digne, les courtisans françois, qui servoient à l'armée de Flandre, évitoient de le voir: les plus vils croyoient faire leur cour en le décriant, et les plus vertueux, un grand effort de courage et de prudence tout à la fois, en se bornant à ne le pas louer. Le Duc de Bourgogne, son élève, le seul peut-être des habitans de Versailles qui ne l'eût pas oublié, n'avoit pu, malgré ses instances, obtenir du Roi son aïeul, la permission de voir un seul instant (pendant la campagne de 1708, où il commandoit l'armée) l'homme de la terre à qui il avoit le plus d'obligation, et pour lequel il étoit pénétré de la vénération la plus tendre. Délaisé si cruellement dans sa propre patrie, l'Archevêque de Cambrai pouvoit, en quelque sorte, la regarder comme une terre étrangère, lorsque la France, déchirée depuis huit ans par une guerre malheureuse, acheva d'être désolée par le funeste hiver de 1709. Fénelon avoit dans ses greniers pour cent mille francs de grains; il les distribua aux soldats, qui souvent manquoient de pain, et refusa d'en recevoir le prix. „Le Roi;

„dit-il, ne me doit rien; et dans les malheurs „qui accablent le peuple, je dois, comme Fran- „çois et comme Evêque, rendre à l'Etat ce „que j'en ai reçu.” C'est ainsi qu'il se ven- geoit de sa disgrâce.

Le charme le plus touchant de ses Ouvra- ges, est ce sentiment de quétude et de paix qu'il fait goûter à son lecteur; c'est un ami qui s'approche de vous, et dont l'ame se répand dans la vôtre; il tempère, il suspend au moins pour un moment vos douleurs et vos peines; on pardonne à l'humanité tant d'hommes qui la font haïr, en faveur de Fénelon qui la fait aimer.

Il étoit exilé à Cambrai; car un Evêque, comme tout le monde sait, est appelé parmi nous *exilé*, lorsqu'il a ordre de rester dans son Diocèse. L'Archevêque de Cambrai, bien éloigné d'adopter ce langage, et pénétré du senti- ment de ses devoirs, bénit l'heureuse faute qui l'avoit enfin rendu à son Eglise, et regarda comme un bienfait ce que d'autres auroient regardé comme un malheur.

Sa disgrâce à la Cour qui avoit commencé par ses opinions mystiques, fut consommée sans retour par son Roman de *Télémaque*, où Louis XIV. crut voir la satire indirecte de son Gou- vernement; ce qui fit dire que la grande hérésie de l'Archevêque de Cambrai étoit en Politique, et non pas en Théologie. Mr. de Boze lui suc- céda dans l'Académie Française; et comme Louis XIV. vivoit encore, ni Mr. de Boze, ni Mr. Dacier qui le reçut, n'osèrent faire l'éloge du *Télémaque*. Il étoit fait d'avance par la voix publique, qui ne craint point les Rois, et qui les juge.

On

On assure pourtant, que Louis XIV., sur la fin de sa vie, rendit enfin justice à Fénelon, qu'il eut même avec lui un commerce de lettres, et que, quand il apprit sa mort, il le regretta. Peut-être les malheurs, qu'il éprouva dans ses dernières années, avoient tempéré ses idées de gloire et de conquête, et l'avoient rendu plus digne d'entendre la vérité. Fénelon avoit prévu ces malheurs; il existe de lui une lettre manu- srite, adressée ou destinée à Louis XIV., et dans laquelle il prédit à ce Prince les revers affreux qui bientôt après désolèrent et humilièrent sa vieillesse. Cette lettre est écrite avec l'éloquence et la liberté d'un Ministre de l'Etre Suprême, qui plaide auprès de son roi la cause des peuples; l'ame douce de Fénelon semble y avoir pris la vigueur de Bossuet, pour dire au Monarque les plus courageuses vérités. Nous ignorons si cette lettre a été lue par Louis XIV.; mais qu'elle étoit digne de l'être! qu'elle le seroit d'être lue et méditée par tous les rois! Ce fut quelques années après l'avoir écrite, que Fénelon eut l'Archevêché de Cambrai. Si le Prince a vu la lettre, et qu'il ait ainsi récompensé l'auteur, c'est le moment de sa vie où il a été le plus grand. Mais son mécontentement du *Télémaque* nous fait douter avec regret de ce trait d'hé- roïsme, qu'il nous seroit si doux de croire et de célébrer.

La réputation du *Télémaque*, qui n'a ja- mais varié dans le reste de l'Europe, a souffert en France différentes révolutions. Quand l'ou- vrage parut, la nouveauté du genre, l'intérêt du sujet, les graces du style, et plus encore la criti- que indirecte, mais continuelle d'un Monarque qui n'étoit plus le dieu de ses sujets, enlevè- rent tous les suffrages. La corruption qu'amena

N

la Régence, et qui rendit la Nation moins sensible aux ouvrages où la vertu respire, le parti violent qui s'éleva contre Homère, dont le *Télémaque* paroissoit l'imitation, enfin la monotonie qu'on crut y appercevoir dans la diction et dans les idées, le firent rabaisser assez longtemps à la classe des ouvrages dont le seul mérite est d'instruire agréablement la jeunesse. Ce livre a fort augmenté de prix dans notre siècle, qui plus éclairé que le précédent sur les vrais principes du bonheur des Etats, semble les renfermer dans ces deux mots: *Agriculture et Tolérance*; il voudroit élever des autels au citoyen qui a tant recommandé la première, et à l'Evêque qui a tant pratiqué la seconde.

Quoique la sensibilité qui rendoit Fénelon si aimable, soit empreinte dans tous ses ouvrages, elle est encore plus profonde et plus pénétrante dans tous ceux qu'il a faits pour le Duc de Bourgogne. Il semble qu'en les écrivant il n'ait cessé de se répéter à lui-même: Ce que je vais dire à cet enfant, fera le bonheur ou le malheur de vingt millions d'hommes.

Son pinceau prend même de la force quand il la croit nécessaire. Tel est le caractère de quelques Fables, où il peint son disciple à lui-même sous des noms déguisé, et où, couvrant ce portrait peu flatteur du voile de l'Apologue, il emploie, pour corriger le Prince, ce même amour-propre qu'il éclaire sans révolter.

Fénelon regrettoit beaucoup que l'usage de la Cour de France ne lui eût pas permis de faire voyager son Elève. „Je l'ai du moins fait voyager, disoit-il, avec Mentor et Télémaque, „n'ayant pu mieux faire pour lui, et avec lui. „S'il voyageoit jamais, je désirerois que ce fût „sans appareil. Moins il auroit de cortège, plus

„la vérité approcheroit de lui. Il verroit ailleurs „beaucoup mieux que chez lui le bien et le mal, „pour adopter l'un et pour éviter l'autre; et „délivré pour quelques momens de l'embarras „d'être Prince, il goûteroit le plaisir d'être „homme.”

N'oublions pas la circonstance la plus intéressante peut-être de l'éducation du Duc de Bourgogne, et qui fait le plus aimer son digne instituteur. Quand Fénelon avoit commis dans cette éducation quelque faute, même légère, (il étoit difficile qu'il en fit d'autres) il venoit s'accuser lui-même auprès du jeune Prince. Quelle autorité douce et puissante il acqueroit sur son disciple par cette respectable sincérité! Que de vertus il lui enseignoit à la fois! L'habitude d'être simple et vrai, même aux dépens de son amour propre, l'indulgence pour les fautes d'autrui, la docilité pour reconnoître et avouer les siennes, le courage même de s'en accuser, la noble ambition de se connoître, et l'ambition plus noble encore de se vaincre. Si tu veux, dit un Philosophe, faire entendre et aimer à ton fils la sévère vérité, commence par la dire, lorsqu'elle est fâcheuse pour toi-même. —

On lit dans la Cathédrale de Cambrai une épitaphe bien longue et bien froide de ce vertueux Prélat. Oserions-nous en proposer une plus courte: *Sous cette pierre repose Fénelon: passant, n'efface point par tes pleurs cette épitaphe, afin que d'autres la lisent, et pleurent comme toi!*

D'ALEMBERT.

XXIV.

SUR BENJAMIN FRANKLIN.

Graces soient rendues au Ciel ! il existe encore, ce grand homme, si long tems le précepteur des Américains, et qui a si glorieusement contribué à leur indépendance. La mort avoit menacé ses jours. Nos alarmes sont dissipées, la santé lui est rendue. Je viens de le voir, de jouir de sa conversation, au milieu de ses livres, qu'il appelle encore ses meilleurs amis. Les douleurs que lui cause la cruelle infirmité, qui le tourmente, la pierre, n'altèrent point la sérénité de son visage, ni le calme de ses entretiens; ils paroissent si agréables à nos François, qui vivoient dans son intimité ! Que ne leur paroissent-ils pas ici, où son ancien rôle diplomatique ne lui impose plus le masque de cette réserve gênante qui glaçoit quelquefois ses convives. Franklin, au milieu de sa famille, paroît être un de ces patriarches qu'il a peints, dont il copioit le langage avec tant de naïveté. Il semble un de ces anciens philosophes, qui, de tems en tems, descend de la sphère élevée, où son esprit le porte, pour instruire de simples mortels, en se prêtant avec indulgence à leurs foiblesses.

J'ai trouvé, en Amérique, une foule de politiques éclairés, d'hommes vertueux; mais je n'en ai point vu qui me parussent posséder à un si haut degré que Franklin les caractères du vrai philosophe. Vous les connoissez, mon ami : amour du genre humain, qui devient le besoin de tous les instans de la vie, zèle infatigable pour le servir, lumières étendues, simplicité dans les

manières, et pureté dans les mœurs; ce portrait n'établirait pas une ligne de séparation assez marquée entre lui et les politiques patriotes, si je n'ajoutois un trait caractéristique; c'est que Franklin, au milieu de la vaste scène où il jouoit un si brillant rôle, avoit les yeux sans cesse fixés sur un théâtre bien autrement vaste, sur le ciel, sur la vie future; le seul point de vue qui puisse soutenir, désintéresser, agrandir l'homme sur la terre, et qui en fasse un vrai philosophe. Toute sa vie n'a été qu'une étude, qu'une pratique constante de la philosophie. Je veux vous en donner une esquisse, d'après les traits que j'ai recueillis ici. Comme son histoire a été fort défigurée, cette esquisse pourra servir à rectifier quelques unes de ces anecdotes mensongères qui circulent en Europe.

Franklin, né à Boston en 1706, étoit le quinzième enfant d'un homme qui, après avoir été teinturier, avoit établi une fabrique de savon. Il vouloit y former cet enfant, qui prit un dégoût insurmontable, et qui lui préférerait la vie et le métier de matelot. Son père aimait mieux le mettre en apprentissage chez un autre de ses enfans, imprimeur à Boston. Il composoit une gazette. Le jeune Benjamin, après avoir servi la presse, alloit distribuer cette gazette aux souscripteurs.

Il essaya son génie dans des fragmens qu'il adressoit à son frère, en déguisant son écriture. Ils plurent généralement; et ce frère, qui le traitoit plutôt en maître qu'en parent, devint bientôt jaloux de lui, et lui suscita tant de tracasseries, que Benjamin Franklin fut obligé de le quitter et d'aller chercher fortune à New-York.

Benjamin avoit lu un traité du Docteur Tryon, sur le régime pythagoricien. Fortement convaincu par ses raisonnemens, il s'abstint de la viande pendant long temps, et ne se réconcilia avec son usage, qu'à la vue d'une morue qu'il prit en pleine mer, et dans l'estomac de laquelle il trouva plusieurs petits poissons. Il en conclut que puisque les poissons se mangeoient, les hommes pouvoient bien se nourrir des animaux. Cette diète pythagoricienne économisoit l'argent de l'apprentif imprimeur; il s'en servoit pour acheter des livres; car la lecture fut sa première et la constante passion de toute sa vie.

Sorti de la maison paternelle, presque sans argent, sans recommandation, ne s'appuyant que sur lui-même, mais fier et jouissant de son indépendance, il fut accueilli par des accidens qui l'éprouvèrent, sans le décourager. Errant dans les rues de Philadelphie, avec six francs environ dans sa poche, inconnu à tout le monde, mangeant avec avidité un pain, en tenant deux sous son bras, étanchant ensuite sa soif dans les eaux de la Delaware; qui auroit pu reconnoître dans cet ouvrier misérable, un des législateurs futurs de l'Amérique, l'ornement du nouveau monde, un des chefs de la philosophie moderne, et un ambassadeur couvert de gloire dans la contrée la plus riche, la plus puissante, la plus éclairée de l'univers? Qui auroit pu croire que la France, que l'Europe élèveroit un jour des statues à cet homme, qui n'avoit pas de quoi reposer sa tête?

Philadelphie ne fut pas le terme des malheurs de Benjamin Franklin; il y fut trompé, joué par le Gouverneur Keith, qui, avec de belles promesses pour son établissement futur, promesses

qu'il ne réalisa jamais, parvint à la faire embarquer pour Londres, où notre philosophe arriva sans moyens, comme sans recommandation. Heureusement il savoit se suffire à lui-même; son talent pour la presse, où il n'étoit surpassé par personne, lui procura bientôt de l'occupation. Sa frugalité, la régularité de sa conduite, et ses discours lui valurent l'estime et la vénération de ses camarades, et sa réputation à cet égard existoit encore cinquante ans après dans les imprimeries de Londres.

Un emploi que Mr. Denham lui promit dans sa patrie, l'y ramena en 1726. Le sort lui préparoit une nouvelle épreuve; son protecteur mourut, et Benjamin Franklin fut obligé de nouveau, pour subsister, de recourir à la case. Ses expériences, et quelques secours le mirent à portée, d'élever lui-même une imprimerie et une gazette. A cette époque commencent ses succès et le bonheur qui ne l'abandonna plus dans le cours de sa vie. Il épousa Miss Read, à laquelle il étoit attaché par une ancienne inclination, et qui méritoit toute son estime. Partageant ses idées économiques et bienfaisantes, elle fut le modèle des femmes vertueuses, comme des bonnes citoyennes.

Jouissant d'une fortune indépendante, Franklin put enfin se livrer à ses idées pour le bien public. Sa gazette lui fournissoit un moyen régulier et constant pour instruire ses citoyens. Il y donna tous ses soins; aussi étoit-elle singulièrement recherchée par-tout; l'on peut assurer qu'elle contribua beaucoup à soutenir dans la Pensylvanie ces excellentes mœurs qui y règnent encore aujourd'hui.

Mais un ouvrage qui contribua davantage encore à répandre dans l'Amérique la pratique de la

frugalité, de l'économie, des bonnes mœurs, c'est *l'Almanach du pauvre Richard*, ou le bon homme Richard; vous le connoissez; il eut une grande vogue en France: elle a été plus considérable en Amérique. Franklin le continua pendant vingt-cinq ans, et il en vendit annuellement plus de dix mille exemplaires. Dans cet ouvrage, les vérités les plus grandes sont traduites dans un langage simple, à la portée de tout le monde.

Ce fut en 1736, que Benjamin Franklin débuta dans la carrière publique. Il fut nommé Secrétaire de l'Assemblée générale de Pensylvanie, et fut continué dans cet emploi pendant plusieurs années.

En 1737, le gouvernement Anglois lui confia l'administration générale des postes dans l'Amérique septentrionale. Il en fit tout à la fois un établissement lucratif pour le fisc, utile pour les habitans. Il lui servit sur-tout à répandre par-tout ses utiles gazettes.

Depuis cette époque pas une année ne s'écoula, sans qu'il proposât et fît exécuter quelques projets utiles pour les colonies.

C'est à lui qu'on y doit l'établissement des compagnies contre les incendies; ces compagnies si nécessaires dans le pays où les maisons sont bâties en bois, où les incendies peuvent ruiner complètement les individus; tandis qu'au contraire ces compagnies sont désastreuses dans les pays où les incendies sont peu fréquens, peu dangereux.

C'est à lui qu'on doit l'établissement de la société philosophique de Philadelphie, de sa bibliothèque, de son collège, de son hôpital etc.

Franklin, persuadé que les lumières ne pouvoient se répandre qu'en les recueillant d'abord,

qu'en rassemblant les hommes qui les possédoient, a toujours été très-ardent pour encourager partout l'existence des clubs littéraires et politiques.

Les soins qu'il donnoit à ces institutions littéraires ou humaines, ne l'arrachèrent ni aux fonctions publiques dont il fut revêtu pendant dix ans, comme représentant de la cité de Philadelphie à l'Assemblée générale, ni à ses recherches et à ses expériences en physique.

Ses travaux à cet égard sont bien connus; je ne vous en entretiendrai donc point. Je me bornerai à un trait qui a été peu remarqué: c'est que Franklin dirigeoit toujours ses travaux vers cette sorte de bien, qui, sans procurer un grand éclat à son auteur, procuroit de grands avantages à tous les citoyens. C'est à ce goût populaire qui le caractérisoit, que l'on doit l'invention des conducteurs électriques, de sa cheminée économique; ses dissertations si philosophiques sur le moyen d'empêcher les cheminées de fumer, sur les avantages des toits en cuivre: tant de moulins à papier qu'il établit, et contribua lui-même à établir dans la Pensylvanie, etc.

Sa carrière politique, et la manière, dont il l'a remplie, vous sont également connues: je les passerai donc sous silence; mais je ne dois pas taire sa conduite dans la guerre de 1756.

A cette époque, Benjamin Franklin jouissoit d'une grande réputation dans les colonies angloises. Il fut nommé, en 1754, l'un des membres du fameux congrès qui se tint à Albany, et dont l'objet étoit de prendre toutes les mesures nécessaires pour prévenir l'invasion des François. Il y présenta un excellent plan d'*union et de défense*, qui fut accueilli par le con-

grès, et rejeté à Londres par le bureau des colonies, sous prétexte qu'il étoit trop démocratique. Il est probable que, s'il eût été suivi, les colonies n'auroient pas été exposées aux ravages de la guerre affreuse qui suivit. Benjamin Franklin remplit dans cette guerre plusieurs missions importantes; on le voit tantôt chargé de couvrir les frontières nord-ouest de la Pensylvanie, bâtir des forts, lever des troupes etc. On le voit ensuite, à son retour à Philadelphie, commander un régiment de milice; on le voit lutter contre le gouverneur, pour le forcer à donner son consentement à un bil qui taxoit la famille de Penn, propriétaire d'un tiers de la Pensylvanie, laquelle refusoit de payer sa part aux impôts; on le voit passer à Londres comme député, et emporter au conseil privé cette victoire contre cette famille puissante.

L'art que Benjamin Franklin porta dans ces négociations, et les succès qu'il eut, étoient un avant-coureur du succès plus important qu'il obtint dans la guerre de l'indépendance, lorsqu'il fut envoyé en France.

À son retour dans sa patrie, il a obtenu tous les honneurs que méritoient les services importants qu'il a rendus à l'Amérique libre. Sa vieillesse et ses infirmités lui font un devoir de renoncer maintenant à cette carrière publique, qu'il a parcourue avec tant de gloire. Il vit, retiré avec sa famille, dans une maison grande, mais simple, qu'il a bâtie sur cette place où il aborda soixante ans auparavant, et où il erroit sans asyle et sans connoissances. Il y a établi une presse, une fonderie de caractères. D'imprimeur, il étoit devenu Ambassadeur; après avoir quitté l'Ambassade, il revient à ses presses chéries, forme dans cet art précieux Mr. Bashe,

son petit-fils. Il le met à la tête d'une entreprise qui sera infiniment utile; c'est une édition au plus bas prix possible, de tous les auteurs classiques, c'est à dire des auteurs moraux, dont les livres doivent être des manuels pour les hommes qui veulent s'éclairer et se rendre heureux, en faisant le bonheur des autres.

C'est au milieu de ces saintes occupations que ce grand homme attend la mort avec tranquillité. Vous jugerez de sa philosophie, sur ce point, qui est la pierre de touche de la philosophie, par la lettre qu'il écrivoit, il y a trente ans, sur la mort de Jean Franklin, son frère, à Mistris Hubbard, sa bru.

MON CHER ENFANT,

„Je m'afflige avec vous; nous venons de perdre un parent qui nous étoit cher et bien précieux. Mais c'est la volonté de Dieu et de la nature que ces corps mortels soient mis de côté, lorsque l'ame est sur le point d'entrer dans la vie réelle; car celle-ci n'est qu'un état *embryon* pour ainsi dire; c'est une préparation à la vie. Un homme n'est pas complètement né jusqu'à ce qu'il soit mort. Nous plaindriions-nous donc de ce qu'un nouveau né prend place parmi les immortels? Nous sommes des esprits. Que les corps nous soient prêtés, tant qu'ils peuvent nous procurer des plaisirs, nous aider à acquérir des connoissances, ou à secourir nos semblables, c'est un effet de la bonté de Dieu, et il nous prouve de même sa bienveillance, en nous délivrant de nos corps, lorsqu'au lieu de plaisirs, ils ne nous causent que des douleurs, lorsqu'au lieu d'être utiles aux autres, nous ne pouvons

que leur être à charge. La mort est donc un bienfait de la divinité; nous-mêmes nous préférons souvent à la douleur une mort partielle; c'est ainsi que nous faisons couper un membre qui ne peut être rendu à la vie. En quittant notre corps, nous nous délivrons de toute espèce de peine. Notre ami et nous, sommes invités à une partie de plaisir, qui doit durer éternellement. Il est parti le premier; pourquoi le regretterions-nous, puisque nous devons bientôt le suivre, et que nous savons où nous le rejoindrons?"

*Addition à la lettre précédente, imprimée en
Décembre 1790.*

Franklin a joui enfin cette année de ce bienfait de la mort qu'il attendoit, et je vais consigner ici les réflexions que j'ai imprimées dans mon *Patriote François*, du 13 Juin 1790, et sur cet événement, et sur le décret rendu par l'Assemblée Nationale à cette occasion.

Je dois vous rappeler le discours que Mr. Mirabeau l'aîné prononça.

MESSIEURS!

„Franklin est mort. . . . Il est retourné au sein de la Divinité, le génie qui affranchit l'Amérique et versa sur l'Europe des torrens de lumières!"

„Le sage que deux mondes réclament, l'homme que se disputent l'histoire des sciences et l'histoire des empires, tenoit sans doute un rang élevé dans l'espèce humaine."

„Assez long-temps les cabinets politiques ont notifié la mort de ceux qui ne furent grands que dans leur éloge funèbre; assez long-temps l'étiquette des cours a proclamé des deuils hypocrites. Les nations ne doivent porter le deuil que de leurs bienfaiteurs. Les représentans des nations ne doivent recommander à leur hommage que les héros de l'humanité."

„Le Congrès a ordonné dans tous les états confédérés un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment ce tribut de vénération pour l'un des pères de sa constitution."

„Ne seroit-il pas digne de vous, Messieurs, de nous unir à cet acte vraiment religieux, de participer à cet hommage rendu à la face de l'univers, et aux droits de l'homme et au philosophe qui a le plus contribué à en propager la conquête sur toute la terre? L'antiquité eût élevé des autels à ce puissant génie, qui, au profit des humains, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans. L'Europe éclairée et libre doit du moins un témoignage de souvenir et de regrets à l'un des plus grands hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté."

„Je propose qu'il soit décrété, que l'Assemblée Nationale portera, pendant trois jours, le deuil de Benjamin Franklin."

L'Assemblée Nationale a accueilli avec acclamation, et décrété à l'unanimité la proposition de Mr. de Mirabeau.

Franklin eut du génie; mais il eut des vertus, mais il étoit simple, bon, modeste surtout. Ah! quel talent peut se passer de modestie! Il n'avoit pas cette orgueilleuse âpreté dans la dispute qui repousse dédaigneusement toutes les i-

dées des autres; il écoutoit. — Il répondit aux idées de ceux qui lui parloient, et non aux siennes. — En un mot, génie, simplicité, bonté, tolérance, modestie, ardeur infatigable pour le travail, amour du peuple, voilà ce que Franklin me représente; voilà ce qu'il faut réunir pour prétendre à des autels comme lui.

Les moindres détails qui concernent ce grand homme méritent d'être connus; les retracer soulage une ame affligée du tableau des imperfections humaines, et peut engager à l'imiter, ceux qui ne sont pas trop éloignés de la philosophie.

Senèque parle d'un philosophe, Bassus Aufidius, luttant contre la vieillesse et les infirmités, qui voyoit approcher sa mort du même oeil qu'il auroit vu celle d'un étranger; voilà le tableau des derniers jours de Franklin, et c'étoit en lui, comme dans Aufidius, le résultat d'une longue habitude de la philosophie et de la contemplation journalière de la mort.

Trois jours avant de mourir, il demanda qu'on fit son lit, afin, disoit-il, de mourir d'une manière décente. — Sa fille lui répondit qu'elle espéroit de le voir se rétablir, et vivre encore de longues années. Je ne l'espère pas, répartit-il avec une fermeté réelle.

Les douleurs excessives que lui causoit la pierre, et qui le tourmentoient depuis douze mois, pouvoient lui faire désirer la fin de sa carrière. Pour les tempérer, il prenoit souvent de l'opium. Dans les intervalles de repos qu'elles lui laissoient, il reprenoit sa gaieté ordinaire, causant avec ses amis ou sa famille, se livrant ou aux affaires publiques, ou même à des affaires particulières, ne laissant échapper aucune occasion de faire le bien, et il le faisoit avec

volupté, c'étoit son caractère; il animoit même ses conversations par ces jeux d'esprit, ces bons mots, ces anecdotes, qui rendoient ses entretiens si délicieux.

Seize jours avant sa mort, il fut attaqué de la fièvre. Il sentit des douleurs dans les poumons, et une grande difficulté de respirer. Ces douleurs lui arrachèrent quelquefois des plaintes. Sa crainte étoit de ne pouvoir les supporter convenablement. Il exprimoit dans les termes les plus vifs, sa reconnaissance pour le Ciel, qui, avec des moyens si petits, et d'une condition si disproportionnée, l'avoit élevé à ce degré de gloire et de fortune dont il jouissoit.

Comme la difficulté de respirer étoit insensiblement disparue, sa famille espéroit encore le conserver; mais il n'avoit plus cet espoir. Il pria ses amis de mettre sur sa tombe l'épithaphe qu'il avoit composée lui-même, et dans laquelle il témoignoit sa croyance de la vie future *). — Son véritable mal se découvrit, c'étoit un abcès dans les poumons: il créva; mais ses organes affoiblis n'étant plus assez forts pour rejeter au dehors la matière, sa respiration s'embarassa, il tomba en léthargie, et mourut le 17 Avril.

*) Epitaphe du Docteur Franklin, composé par lui, quarante ans avant sa mort.

„Le corps de Benjamin Franklin, Imprimeur, comme la couverture d'un vieil livre, dont les feuillets sont usés, et dont les ornemens et la dorure sont effacés, gît ici, la pâture des vers, et cependant l'ouvrage ne sera pas perdu; mais il paroîtra de nouveau dans une nouvelle et belle édition, corrigée et revue par l'auteur. ”

Les funérailles de ce grand homme furent accompagnées de tous ces honneurs que doit rendre un peuple libre à un de ses libérateurs et à un des bienfaiteurs du genre humain. Tous les vaisseaux qui étoient dans le port, même les Anglois, hissèrent leurs pavillons à moitié. Le gouverneur, tout le conseil, l'Assemblée législative, les juges et toutes les sociétés politiques et savantes accompagnèrent son corps au tombeau. Jamais on ne vit un si grand concours de citoyens. On comptoit plus de 20,000. spectateurs. Leur gravité, leur silence, la douleur peinte presque sur toutes les figures, annonçoit combien ils regrettoient leur perte.

Son testament a été ouvert, et il a partagé la fortune considérable, qu'il a laissée entre le public et sa famille. Il a fait des legs aux villes de Boston, de Philadelphie, à des Académies, des Universités, etc.

Ces legs portent l'empreinte de son caractère et de ses principes sur l'économie; car il veut que les capitaux en soient appliqués pour faire étudier les jeunes gens pauvres, ou pour prêter à des citoyens qui s'établissent et qui ne sont pas avancés.

BRISSOT.

XXV.

ÉMILE OU DE L'ÉDUCATION.

(I)

Rendez votre élève attentif aux phénomènes de la nature, bientôt vous le rendrez curieux; mais

mais pour nourrir sa curiosité, ne vous pressez jamais de la satisfaire. Mettez les questions à sa portée, et laissez les lui résoudre. Qu'il ne sache rien parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même: qu'il n'apprenne pas la science; qu'il l'invente. Si jamais vous substituez dans son esprit l'autorité à la raison, il ne raisonnera plus; il ne sera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la Géographie à cet enfant, et vous lui allez chercher des globes, des sphères, des cartes: que de machines! Pourquoi toutes ces représentations? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il sache au moins de quoi vous lui parlez.

Une belle soirée, on va se promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laisse voir à plein le soleil couchant, et l'on observe le objet qui rendent reconnoissable le lieu de son coucher. Le lendemain, pour respirer le frais, on retourne au même lieu avant que le soleil se lève. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paroît tout en flammes: à leur éclat on attend l'astre long temps avant qu'il se montre: à chaque instant on croit le voir paroître; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace: le voile des ténèbres s'efface et tombe: l'homme reconnoît son séjour et le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorment, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'oeil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie; en ce moment pas un

seul ne se tait. Leur gazouillement foible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée; il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là un quart-d'heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste: un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.

Plein de l'enthousiasme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant: il croit l'émouvoir, en le rendant attentif aux sensations dont il est ému lui-même. Pure bêtise! C'est dans le cœur de l'homme qu'est la vie du spectacle de la Nature! pour le voir, il faut le sentir. L'enfant aperçoit les objets; mais il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert. Il faut une expérience qu'il n'a point acquise, il faut des sentimens qu'il n'a point éprouvés pour l'impression composée qui résulte à la fois de toutes ces sensations. S'il n'a long-tems parcouru des plaines arides, si des sables ardents n'ont brûlé ses pieds, si la réverbération suffoquante des rochers, frappés du soleil, ne l'oppressera jamais, comment goûtera-t-il l'air frais d'une belle matinée? Comment le parfum des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de la rosée, le marcher mol et doux sur la pelouse, enchanteront-ils ses sens? Avec quels transports verra-t-il naître une si belle journée, si son imagination ne sait pas lui peindre ceux dont on peut la remplir? Enfin comment s'attendrira-t-il sur la beauté du spectacle de la nature, s'il ignore quelle main prit soin de l'orner?

Ne tenez point à l'enfant des discours qu'il ne peut entendre. Point de descriptions, point d'éloquence, point de figures, point de poésie.

Il n'est pas maintenant question de sentiment ni de goût. Continuez d'être clair, simple et froid; le temps ne viendra que trop tôt de prendre un autre langage.

Elevé dans l'esprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous ses instrumens de lui-même, et à ne recourir jamais à autrui qu'après avoir reconnu son insuffisance, à chaque nouvel objet qu'il voit, il l'examine long temps sans rien dire. Il est pensif et non questionneur. Contentez-vous donc de lui présenter à propos les objets; puis quand vous verrez sa curiosité suffisamment occupée, faites-lui quelque question laconique qui le mette sur la voie de la résoudre.

Dans cette occasion, après avoir bien contemplé avec lui le soleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes et les autres objets voisins, après l'avoir laissé causer la-dessus tout à son aise, gardez quelques momens le silence, comme un homme qui rêve, et puis vous lui direz: je songe qu'hier au soir le soleil s'est couché là, et qu'il s'est levé là, ce matin. Comment cela se peut-il faire? N'ajoutez rien de plus; s'il vous fait des questions n'y répondez point; parlez d'autre chose. Laissez-le à lui-même, et soyez sûr qu'il y pensera.

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, et qu'il soit bien frappé de quelque vérité sensible, il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas assez celle-ci de cette manière, il y a moyen de la lui rendre plus sensible encore, et ce moyen, c'est de retourner la question. S'il ne sait pas comment le soleil parvient de son coucher à son lever, il sait au moins comment il parvient de son lever à son cou-

cher; ses yeux seuls le lui apprennent. Eclaircissez donc la première question par l'autre: ou votre élève est absolument stupide, ou l'analogie est trop claire pour lui pouvoir échapper. Voilà sa première leçon de Cosmographie.

(2)

Depuis long-temps nous nous étions aperçus, mon élève et moi, que l'ambre, le verre, la cire, divers corps frottés attiroient les pailles, et que d'autres ne les attiroient pas. Par hasard nous en trouvons un qui a une vertu plus singulière encore: c'est d'attirer à quelque distance, et sans être frotté, la limaille et d'autres brins de fer. Combien de temps cette qualité nous amuse sans que nous puissions y rien voir de plus? Enfin, nous trouvons qu'elle se communique au fer même aimanté dans un certain sens. Un jour nous allons à la foire; un joueur de gobelets attire avec un morceau de pain un canard de cire flottant sur un bassin d'eau. Fort surpris, nous ne disons pourtant pas, c'est un sorcier: car nous ne savons ce que c'est qu'un sorcier. Sans cesse frappés d'effets dont nous ignorons les causes, nous ne nous pressons de juger de rien, et nous restons en repos dans notre ignorance, jusqu'à ce que nous trouvions l'occasion d'en sortir.

De retour au logis, à force de parler du canard de la foire, nous allons nous mettre en tête de l'imiter: nous prenons une bonne aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche, que nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de sorte que l'aiguille traverse le corps

et que la tête fasse le bec. Nous posons sur l'eau le canard, nous approchons du bec un anneau de clef, et nous voyons avec une joie facile à comprendre que notre canard suit la clef, précisément comme celui de la foire suivoit le morceau de pain.

Dès le même soir nous retournons à la foire avec du pain préparé dans nos poches, et sitôt que le joueur de gobelets a fait son tour, mon petit docteur, qui se contenoit à peine, lui dit que ce tour n'est pas difficile, et que lui-même en fera bien autant: il est pris au mot. A l'instant il tire de sa poche le pain où est caché le morceau de fer: en approchant de la table, le coeur lui bat; il présente le pain presque en tremblant, le canard vient et le suit; l'enfant s'écrie et tressaillit d'aise. Aux battemens de mains, aux acclamations de l'assemblée, la tête lui tourne, il est hors de lui. Le Bateleur interdit, vient pourtant l'embrasser, le féliciter, et le prie de l'honorer encore le lendemain de sa présence, ajoutant qu'il aura soin d'assembler plus de monde encore pour applaudir à son habileté. Mon petit naturaliste enorgueilli veut babiller; mais sur-le-champ je lui ferme la bouche et l'emmène comblé d'éloges.

L'enfant jusqu'au lendemain compte les minutes avec une visible inquiétude. Il invite tout ce qu'il rencontre; il voudroit que tout le genre humain fût témoin de sa gloire: il attend l'heure avec peine; il la devance: on vole au rendez-vous; la salle est déjà pleine. En entrant son jeune coeur s'épanouit. D'autres jeux doivent précéder; le joueur de gobelets se surpasse, et fait des choses surprenantes. L'enfant ne voit rien de tout cela: il s'agite, il sue, il respire à peine: il passe son temps à manier dans sa poche

son morceau de pain d'une main tremblante d'impatience. Enfin son tour vient; le maître l'annonce au public avec pompe. Il s'approche un peu honteux, il tire son pain. . . . Nouvelle vicissitude des choses humaines! le canard, si privé la veille, est devenu sauvage aujourd'hui; au lieu de présenter le bec, il tourne la queue et s'enfuit; il évite le pain et la main qui le présente, avec autant de soin qu'il les suivoit auparavant. Après mille essais inutiles et toujours hués, l'enfant se plaint, dit qu'on le trompe que c'est un autre canard qu'on a substitué au premier, et défile le joueur de gobelets d'attirer celui-ci.

Le joueur de gobelets sans répondre, prend un morceau de pain, le présente au canard; à l'instant le canard suit le pain et vient à la main qui le retire: l'enfant prend le même morceau de pain; mais loin de réussir mieux qu'auparavant, il voit le canard se moquer de lui et faire des pirouettes tout autour du bassin; il s'éloigne enfin tout confus et n'ose plus s'exposer aux huées.

Alors le joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avoit apporté et s'en sert avec autant de succès que du sien; il en tire le fer devant tout le monde; autre risée à nos dépens; puis de ce pain ainsi vuide, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même chose avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce; il en fait autant avec son gant, avec le bout de son doigt. Enfin il s'éloigne au milieu de la chambre, et d'un ton d'emphase propre à ces gens-là, déclarant que son canard n'obéira pas moins à sa voix qu'à son geste, il lui parle et le canard obéit; il lui dit d'aller à droite et il va à droite, de

revenir et il revient; de tourner et il tourne; le mouvement est aussi prompt que l'ordre. Les applaudissements redoublés sont autant d'affronts pour nous; nous nous évadons sans être aperçus et nous nous renfermons dans notre chambre sans aller raconter nos succès à tout le monde, comme nous l'avions projeté.

Le lendemain matin l'on frappe à notre porte; j'ouvre; c'est l'homme aux gobelets. Il se plaint modestement de notre conduite; que nous avoit-il fait pour nous engager à vouloir décrediter ses jeux et lui ôter son gagne-pain? Qu'y a-t-il donc de si merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire, pour acheter cet honneur aux dépens de la subsistance d'un honnête homme? Ma foi; Messieurs, si j'avois quelque autre talent pour vivre, je ne me glorifierois guères de celui-ci. Vous deviez croire, qu'un homme qui a passé sa vie à s'exercer à cette chétive industrie, en sait la dessus plus que vous, qui ne vous en occupez que quelques momens. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de maître, c'est qu'il ne faut pas se presser d'étaler étourdiment ce qu'on sait; j'ai toujours soin de conserver mes meilleurs tours pour l'occasion, et après celui-ci j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeunes indiscrets. Au reste, Messieurs, je viens de bon cœur vous apprendre ce secret, qui vous a tant embarrassés, vous priant de n'en pas abuser pour me nuire, et d'être plus retenus une autre fois.

Alors il nous montre sa machine, et nous voyons avec la dernière surprise qu'elle ne consiste qu'en un aimant fort et bien armé, qu'un enfant caché sous la table faisoit mouvoir sans qu'on s'en aperçût.

L'homme replie sa machine, et après lui avoir fait nos remerciemens et nos excuses, nous voulons lui faire un présent; il refuse. „Non „Messieurs, je n'ai pas assez à me louer de „vous pour accepter vos dons; je vous laisse „obligés à moi même; c'est ma seule vengeance. Apprenez qu'il y a de la générosité „dans tous les états; je fais payer mes tours „et non mes leçons.”

En sortant, il m'adresse à moi nommément et tout haut une réprimande. L'excuse volontiers, me dit-il, cet enfant; il n'a péché que par ignorance. Mais vous, Monsieur, qui devez connoître sa faute, pourquoi a-t-il eu l'air de l'ignorer? Puisque vous vivez ensemble, comme le plus âgé vous lui devez vos soins, vos conseils; votre expérience est l'autorité qui doit le conduire. En se reprochant, étant grand, les torts de sa jeunesse, il vous reprochera sans doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti *).

Il part, et nous laisse tous deux très-confus. Je me blâme de ma molle facilité; je promets à l'enfant de la sacrifier une autre fois à son intérêt, et de l'avertir de ses fautes avant qu'il en fasse; car le temps approche où nos rapports vont changer, et où la sévérité du maître doit succéder à la complaisance du camarade: ce changement doit s'amener par degrés; il faut tout prévoir, et tout prévoir de fort loin.

Le lendemain nous retournons à la foire pour revoir le tour dont nous avons appris le

* J'ai dû supposer quelque lecteur assez stupide, pour ne pas sentir dans cette réprimande un discours dicté mot-à-mot par le gouverneur pour aller à ses vus? A-t-on dû me supposer assez stupide moi-même pour donner naturellement ce langage à un bateleur?

secret. Nous abordons avec un profond respect notre Bateleur-Socrate; à peine osons nous lever les yeux sur lui: il nous comble d'honnêtetés, et nous place avec une distinction qui nous humilie encore. Il fait ses tours comme à l'ordinaire; mais il s'amuse et se complait longtemps à celui du canard, en nous regardant souvent d'un air assez fier. Nous savons tout et nous ne soufflons pas. Si mon élève osoit seulement ouvrir la bouche, ce seroit un enfant à écraser.

Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il ne semble. Que de leçons dans une seule! Que de suites mortifiantes attire le premier mouvement de vanité! Jeune maître, épiez ce premier mouvement avec soin. Si vous savez en faire sortir ainsi l'humiliation, les disgrâces; soyez sûr qu'il n'en reviendra de long temps un second. Que d'apprentis, direz-vous! j'en conviens; et le tout pour nous faire une boussole qui nous tienne lieu de méridienne.

(3)

Supposons que, tandis que j'étudie avec mon élève le cours du soleil et la manière de s'orienter, tout-à-coup il m'interrompe pour me demander à quoi sert tout cela. Quel beau discours je vais lui faire! De combien de choses je saisis l'occasion de l'instruire en répondant à sa question, sur-tout si nous avons des témoins de notre entretien! Je lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce, des productions particulières à chaque climat, des mœurs des différens peuples, de l'usage du calendrier,

de la supposition du retour des saisons pour l'agriculture, de l'art de la navigation, de la manière de se conduire sur mer et de suivre exactement sa route sans savoir où l'on est. La politique, l'histoire naturelle, l'astronomie, la morale même et le droit de gens, entreront dans mon explication de manière à donner à mon élève une grande idée de toutes ces sciences, et un grand désir de les apprendre. Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pédant, auquel il n'aura pas compris une seule idée. Il auroit grande envie de me demander comme auparavant à quoi sert de s'orienter; mais il n'ose de peur que je ne me fâche. Il trouve mieux son compte à feindre d'entendre ce qu'on l'a forcé d'écouter. Ainsi se pratiquent les belles éducations.

Mais notre Emile plus rustiquement élevé, et à qui nous donnons avec tant de peine une conception dure, n'écouterait rien de tout cela. Du premier mot qu'il n'entendrait pas, il va s'enfuir, il va folâtrer par la chambre et me laisser périr tout seul. Cherchons une solution plus grossière: mon appareil scientifique ne vaut rien pour lui.

Nous observions la position de la forêt au nord de Montmorency, quand il m'a interrompu par son importune question, à quoi sert cela? Vous avez raison, lui dis-je, il faut y penser à loisir; et si nous trouvons que ce travail n'est bon à rien, nous ne le reprendrons plus, car nous ne manquons pas d'amusements utiles. On s'occupe d'autre chose, et il n'est plus question de géographie du reste de la journée.

Le lendemain matin je lui propose un tour de promenade avant le déjeuner: il ne demande pas mieux; pour courir, les enfans sont toujours

prêts, et celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la forêt, nous parcourons les champs, nous nous égarons, nous ne savons plus où nous sommes, et quand il s'agit de revenir, nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le temps se passe, la chaleur vient: nous avons faim, nous nous pressons, nous errons vainement de côté et d'autre, nous ne trouvons partout que des bois, des carrières, des plaines, nul renseignement pour nous reconnoître. Bien échauffés, bien recrus, bien affamés, nous ne faisons avec nos courses que nous égarer davantage. Nous nous asseyons enfin pour nous reposer, pour délibérer. Emile, que je suppose élevé comme un autre enfant, ne délibère point, il pleure; il ne sait pas que nous sommes à la porte de Montmorency, et qu'un simple taillis nous le cache; mais ce taillis est une forêt pour lui, un homme de sa stature est enterré dans des buissons.

Après quelques momens de silence, je lui dis d'un air inquiet: Mon cher Emile, comment ferons-nous pour sortir d'ici?

Emile, en nage, et pleurant d chaudes larmes.

J'n'en sais rien: je suis las; j'ai faim; j'ai soif; je n'en puis plus.

Jean Jacques. Ma croyez-vous en meilleur état que vous, et pensez-vous que je me fisse faute de pleurer si je pouvois déjeuner de mes larmes? Il ne s'agit pas de pleurer, il s'agit de se reconnoître. Voyons votre montre; quelle heure est-il?

Emile. Il est midi, et je suis à jeun.

Jean Jacques. Cela est vrai; il est midi, et je suis à jeun.

Emile. Oh! que vous devez avoir faim!
Jean-jacques. Le malheur est que mon dîné ne viendra pas me chercher ici. Il est midi? c'est justement l'heure où nous observions hier, de Montmorenci, la position de la forêt; si nous pouvions de même observer de la forêt; la position de Montmorenci? . . .

Emile. Oui; mais hier nous voyions la forêt, et d'ici nous ne voyons pas la ville.

Jean-jacques. Voilà le mal. . . Si nous pouvions nous passer de la voir pour trouver sa position. . .

Emile. O mon bon ami!

Jean-jacques. Ne disions-nous pas que la forêt étoit. . .

Emile. Au nord de Montmorenci.

Jean-jacques. Par conséquent Montmorenci doit être. . .

Emile. Au sud de la forêt.

Jean-jacques. Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.

Emile. Oui, par la direction de l'ombre.

Jean-jacques. Mais le Sud?

Emile. Comment faire?

Jean-jacques. Le sud est l'opposé du nord.

Emile. Cela est vrai; il n'y a qu'à chercher l'opposé de l'ombre. Oh! voilà le Sud! Sûrement Montmorenci est de ce côté; cherchons de ce côté.

Jean-jacques. Vous pouvez avoir raison; prenons ce sentier à travers le bois.

Emile frappant des mains, et poussant un cri de joie.

Ah! je vois Montmorenci! le voilà tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeuner, allons dîner: courons vite: l'astronomie est bonne à quelque chose.

Prenez garde que s'il ne dit pas cette dernière phrase, il la pensera; peu importe, pourvu que ce ne soit pas moi qui la dise. Or soyez sûr qu'il n'oubliera de sa vie la leçon de cette journée; au lieu que si je n'avois fait que lui supposer tout cela dans sa chambre, mon discours eût été oublié dès le lendemain. Il faut parler tant qu'on peut par les actions, et ne dire que ce qu'on ne sauroit faire.

(4)

Nous ne voyageons point en courriers, mais en voyageurs. Nous ne songeons pas seulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les sépare. Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne faisons point tristement assis et comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la mollesse et dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous environnent, ni la commodité de les contempler à notre gré quand il nous plait. Emile n'entra jamais dans une chaise de poste, et ne court guères en poste s'il n'est pressé. Mais de quoi jamais Emile peut-il être pressé? D'une seule chose, de jouir de la vie. Ajouterai-je et de faire du bien quand il le peut? Non, car cela même est jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval; c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays; on se détourne à droite, à gauche; on examine tout

ce qui nous flatte; on s'arrête à tous les points de vue. Apperçois-je une rivière? je la côtoie; un bois touffu? je vais sous son ombre; une grotte? je la visite; une carrière? j'examine les minéraux. Par-tout où je me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodés; je passe partout où un homme peut passer; je vois tout ce qu'un homme peut voir; et ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais temps m'arrête et que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je suis las... mais Emile ne se lasse guères; il est robuste; et pourquoi se laisseroit-il? Il n'est point pressé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer? Il porte par-tout de quoi s'amuser. Il entre chez un maître, il travaille, il exerce ses bras pour reposer ses pieds.

Voyager à pied; c'est voyager comme Thales, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un Philosophe peut se résoudre à voyager autrement, et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds, et que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulières au climat des lieux qu'il traverse, et la manière de les cultiver? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrain sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles? Vos Philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets; ils ont des colifichets, savent des noms et n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'E-

mile est plus riche que ceux des Rois: ce cabinet est la terre entière. Chaque chose y est à sa place: le Naturaliste qui en prend soin a rangé le tout dans un fort bel ordre.

Combien de plaisirs différens on rassemble par cette agréable manière de voyager! sans compter la santé qui s'affermirait, l'humeur qui s'égaye. J'ai toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondans ou souffrans; et les piétons toujours gais, légers, et contents de tout. Combien le coeur rit quand on approche du gîte! Combien un repas grossier paroît savoureux! avec quel plaisir on se repose à table! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste: mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

ROUSSEAU.

XXVI.

LETTRES SUR L'ITALIE.

(1)

A Rome.

Je suis arrivé hier au soir, fort tard.

Je n'ai pu fermer l'oeil de la nuit. Toute la nuit, cette idée alloit dans mon ame: *tu es à Rome*. Les siècles, les Empereurs, les nations, tout ce que ce vaste mot de Rome contient de grand, d'imposant, d'intéressant, d'effrayant en

sortoit successivement ou à la fois, et environnoit mon ame.

Il me tarδοit que les premiers rayons du jour montrassent à mes yeux cette ancienne capitale de l'univers.

Enfin je vois Rome. Je vois ce théâtre où la nature humaine a été tout ce qu'elle pourra être, a fait tout ce qu'elle pourra faire, a déployé toutes les vertus, a étalé tous les vices, a enfanté les héros les plus sublimes et les monstres les plus exécrables, s'est élevée jusqu'à Brutus, a descendu jusqu'à Néron, est remontée jusqu'à Marc-Aurèle.

Cet air que je respire à présent, c'est cet air que Cicéron a frappé de tant de mots éloquens; les Césars, de tant de mots puissans et terribles; les papes, de tant de mots enchantés.

Sur cette terre a donc coulé tant de sang! Dans ces murs ont donc coulé tant de larmes! Horace et Virgile ont récité ici leurs beaux vers!

Allons. Mais, où aller? Je suis au milieu de Rome, comme au milieu de l'Océan; trois Romes, comme trois parties du monde, se présentent, en même temps, à mes regards; la Rome d'Auguste, la Rome de Léon X., et la Rome du Pape actuel.

Laquelle visiterai-je d'abord? Elles m'appellent toutes à la fois. Où est le Capitole? Où est le Musée de Clément XIV? Qu'on me mène à l'arc de Titus. Que l'on m'arrête au Panthéon. Je ne vois pas l'Apollon du Belvédère! Comment choisir à Rome? Peut-on y arrêter ses regards?

Il faut que je commence par errer de côté et d'autre, pour user cette première impatience de voir, qui m'empêcherait toujours de regarder.

Je

Je suis donc à Rome! Je suis donc dans cette ville que tout l'univers regarde. Il n'y a point ici une pierre qui ne recèle une connoissance précieuse; qui ne puisse servir à bâtir l'histoire de Rome et des arts; sachez les interroger; car elles parlent.

(2)

A Rome.

Hier, en sortant du panthéon, j'ai été au Capitole.

Cet endroit, qui a dominé l'univers; où Jupiter avoit son temple, et Rome avoit son sénat; d'où jadis les aigles romaines s'envoloient continuellement dans toutes les parties du monde, et de toutes les parties du monde continuellement revoloient en rapportant des victoires; d'où un mot échappé de la bouche de Scipion, ou de Pompée ou de César, couroit parmi les nations menacer la liberté, et faire la destinée des rois; où enfin les plus grands hommes de la république respiroient, après leur mort, dans des statues qui exerçoient encore sur l'univers une autorité romaine; eh bien! ce lieu si renommé a perdu ses statues, son sénat, sa citadelle, ses temples; il n'a conservé que son nom tellement cimenté par le sang et les larmes de tant de peuples, que le temps n'a pu encore en désunir les syllabes immortelles: il s'appelle encore le Capitole.

C'est au Capitole, que l'on voit bien tout ce peu, que sont les choses humaines, et tout ce qu'est, au contraire, la fortune.

Je cherche la place où étoit la citadelle.

P

La roche Tarpéenne est plus des trois-quarts enterrée.

On ne peut se consoler des ravages qui ont détruit tant de grands monumens, que dans un musée, qui en est tout près, où les papes ont recueilli quelques uns de leurs débris, et devant la statue équestre de Marc Aurèle.

Cette statue est de bronze: elle est la plus belle qui soit restée des anciens; Michel-Ange lui a fait un piédestal. On a beaucoup critiqué cette statue, et ce n'est pas sans fondemens. Ce cheval, j'en conviendrai, est court, lourd, épais, mais il vit, il va, il passe. . .

(3)

A Rome.

Je n'ai pas le temps, ce soir, d'entrer dans le musée. Il me tarde d'entrer dans le *forum*.

Il doit être près d'ici. Il s'étendait entre le mont Palatin, où Rome est née, et le mont Capitolin, où Rome est ensevelie.

Quoi! ce *forum*, autrefois couvert de temples, de palais, d'arc triomphaux, jadis le centre de Rome et par conséquent du monde, le théâtre de tant de révolutions, qui d'abord ont changé l'univers par Rome; c'est-là lui!

Adossé à la muraille où les tables des loix étoient attachées; debout sur la prison où les complices de Catilina furent conduits à la mort, quand Cicéron eut parlé; appuyé sur le tronçon d'une colonne d'un temple de Jupiter tonnant, je regarde. . . et mon regard, errant dans une vaste enceinte, ne saisit que des débris de chapiteaux,

d'entablemens, de pilastres qui la plupart ont perdu et leur forme et leur nom: il passe sur six colonnes du temple de la Concorde, sur le fronton du temple de Jupiter Stator, sur le portique du temple d'Antonin et de Faustine, sur les murs du trésor public, sur l'arc de Septime-Sévère, sous les voûtes d'un temple de la Paix, à travers les ruines de la maison dorée de Néron, et il va se reposer sur une colonne corinthienne de marbre blanc, qui, au milieu de l'étendue du *forum*, monte, isolée.

Quels changemens! Dans ces lieux où Cicéron parloit, des troupeaux meuglent! Ce qui s'appelloit, dans l'univers, le *forum romanum*, s'appelle aujourd'hui, dans Rome, le champ des vaches! *)

Je ne pouvois me lasser de parcourir cette étendue du *forum*; j'allois d'un débris à l'autre, d'un entablement à une colonne, de l'arc de Septime-Sévère à celui de Titus; je m'asseyois ici sur un fût, là sur un fronton, plus loin sur un pilastre. J'avois du plaisir à fouler sous mes pieds la grandeur romaine; j'aimois à marcher sur Rome.

(4)

Au sommet du Vésuve, à la lueur d'une éruption, à minuit.

J'ai tracé ces deux lignes sur le sommet du Vésuve, à la lueur d'une éruption.

P 2

*) Campo vaccino.

C'est comme une médaille, que j'ai frappée, pour constater mon voyage; pour rappeler, un jour, à ceux de mes enfans, qui viendroient assister aussi à cet admirable incendie, ce moment de la vie de leur père; pour embellir encore à leurs yeux, de ce souvenir, un tableau si magnifique.

Arrivé vers les six heures du soir à *Résina*, petit village au-delà de *Portici*, je quitte la voiture qui m'a conduit, et je monte sur un mulet. Trois hommes robustes m'accompagnent avec une provision de flambeaux.

Je commence par monter entre deux champs couverts de peupliers, de mûriers, de figuiers entrelacés de vignes souples et vigoureuses, qui tantôt s'appuient et se suspendent à ces arbres, tantôt montent, et se soutiennent d'elles-mêmes au milieu des airs.

Après avoir traversé pendant une heure de beaux vergers, j'arrive à une lave immense. Le Vésuve la vomit dans une éruption, il y a environ soixante ans. Elle fit pâlir toute la ville de Naples. Mais après l'avoir menacée un moment, elle s'arrêta là. Quoiqu'arrêtée et éteinte, elle effraie encore, et menace.

Les bords de cette lave sont tapissés, comme les bords de la Seine, de gazons et de fleurs, et ombragés çà et là de jeunes arbustes, qu'une cendre féconde arrose, pour ainsi dire, et nourrit toujours.

Après avoir suivi quelque temps un sentier très-difficile, je me trouvais sur des rochers affreux, au milieu de la cendre mouvante.

Là la terre cesse pour le pied des animaux, mais non pas pour celui de l'homme, qui a trouvé presque toutes les bornes, que lui avoit prescrit la nature, et souvent les a franchies.

Là il fallut gravir péniblement des monceaux de scories, qui s'écrouloient sous mes pas.

Je m'arrêtai un moment, pour contempler.

Devant moi les ombres de la nuit et les nuages s'épaississoient de la fumée du volcan, et flottoient autour du mont; derrière moi le soleil précipité au-delà des montagnes couvroit de ses rayons mourans la côte de Pausilippe, Naples et la mer; tandis que sur l'île de Caprée la lune à l'horizon paroisoit; de sorte qu'en cet instant je voyois les flots de la mer étinceler à la fois des clartés du soleil, de la lune, du Vésuve. Le beau tableau!

Lorsque j'eus contemplé cette obscurité et cette splendeur, cette nature affreuse, stérile, abandonnée, et cette nature riante, animée, féconde, l'empire de la mort et celui de la vie, je me jetai à travers les nuages, et je continuai à gravir. — Je parviens enfin au cratère.

C'est donc là ce formidable volcan, qui brûle depuis tant de siècles, qui a submergé tant de cités, qui a consumé des peuples, qui menace à toute heure cette vaste contrée, cette Naples, où dans ce moment on rit, on chante, on danse, on ne pense seulement pas à lui. Quelle peur autour de ce cratère! Quelle fournaise ardente au milieu! D'abord ce brûlant abîme gronde; déjà il vomit dans les airs avec un épouvantable fracas, à travers une pluie épaisse de cendre, une immense gerbe de feux: ce sont des millions d'étincelles: ce sont des milliers de pierres, que leur couleur noire fait distinguer, qui sifflent, tombent, retombent, roulent: en voilà une, qui roule à cent pas de moi. L'abîme tout-à-coup se referme; puis tout-à-coup il se rouvre, et vomit encore un autre incendie; cependant la lave s'élève sur les bords

du cratère; elle se gonfle, elle bouillonne, coule... et sillonne en longs ruisseaux de feu, les flancs noirs de la montagne.

J'étois vraiment en extase. Ce désert! Cette hauteur! Cette nuit! Ce mont enflammé! Et j'étois-là!

J'aurois voulu passer la nuit auprès de cet incendie, et voir le soleil, à son retour, l'éteindre de l'éclat de ses rayons éblouissans. Mais le vent, qui souffloit avec impétuosité, m'avoit déjà glacé; je descendis: avec quel chagrin! il en coûte de détacher d'un pareil tableau, le regard qui sera le dernier!

Adieu Vésuve, adieu lave, adieu flamme, dont resplendit et se couronne ce profond abîme! Adieu, enfin, mont si redoutable et si peu redouté! Si tu dois submerger dans tes cendres, ou ces châteaux, ou ces villages, ou cette ville, que ce ne soit pas du moins dans le moment, où mes enfans y seront!

Mes guides avoient allumé leurs flambeaux. Je descendis, ou plutôt, je roulai, enfoncé dans la cendre jusqu'à mi-jambes: je roulai si vite (on ne peut faire autrement), que je ne mis qu'une demi-heure à descendre un espace, que j'avois mis plus de trois heures à gravir. Un de mes souliers, déchiré en mille pièces, m'abandonna à moitié chemin; l'autre à l'endroit, où j'avois quitté les mulets. En descendant je rencontrai des Anglois, qui montoient au cratère: nous nous arrêtâmes: nous parlâmes du Vésuve; nous troublâmes un moment, de la clarté de nos flambeaux, la nuit étendue sur ce fleuve de lave, et du son de nos voix, ce profond-silence.

Nous nous dîmes adieu, et je poursuivis ma route. Enfin j'arrivai à Portici, bien harassé;

sé; je me couchai en arrivant, et dormis d'un profond sommeil.

Mais à six heures du matin je me réveillai, en retrouvant le sommet du Vésuve et son cratère, et son incendie et sa lave, devant mon imagination. Mon ame frémissait encore de toutes les émotions, qu'elle avoit éprouvées la veille.

L'éruption du Vésuve est un de ces spectacles, que ni le pinceau, ni la parole ne sauroient reproduire, et que la nature semble s'être réservé de montrer seule à l'admiration de l'homme, comme le lever du soleil, comme l'immensité des mers.

DU PATRY.

Lettre de madame de Sevigné, où elle annonce au comte de Grignan la mort de M. de Turenne.

C'est à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France; c'est celle de M. de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles; le roi en a été affligé, comme on doit l'être de la mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde: toute la cour fut en larmes, et M. de Condom *) pensa s'évanouir.

*) Bossuet, précepteur du grand-dauphin. Il fut nommé depuis à l'évêché de Meaux.

On étoit près d'aller se divertir à Fontainebleau; tout a été rompu: jamais un homme n'a été regretté si sincèrement; tout ce quartier où il a logé, et tout Paris, et tout le peuple étoient dans le trouble et dans l'émotion; chacun parloit et s'attroupoit pour regretter ce héros. Je vous envoie une très bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort: après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent pas d'admirer, vous n'avez plus qu'à y ajouter le dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avoit le plaisir de voir décamper l'armée des ennemis devant lui; et le 27, qui étoit samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche: son dessein étoit de donner sur l'arrière-garde, et il mandoit au roi à midi, que dans cette pensée, il avoit envoyé dire à Brisach qu'on fit les prières de quarante heures. Il mande la mort du jeune d'Hocquincourt, et qu'il enverra un courrier pour apprendre au roi la suite de cette entreprise: il cachete sa lettre, et l'envoie à deux heures. Il va sur cette petite coline avec huit ou dix personnes; on tire de loin à l'aventure un malheureux coup de canon qui le coupe par le milieu du corps, et vous pouvez penser les cris et les pleurs de cette armée; le courrier part à l'instant; il arriva lundi, comme je vous ai dit, de sorte qu'à une heure l'une de l'autre, le roi eut une lettre de M. de Turenne, et la nouvelle de sa mort.

Lettre de mademoiselle de Barry à son frère, élève de l'Ecole royale militaire.

J'apprends, mon cher frère, que vous allez sortir de l'Ecole Militaire, pour entrer dans la carrière des armes. Vous êtes un des premiers que cette Ecole ait formés; et comme étant parmi ses enfans du nombre de ses aînés, vous allez porter des premiers dans le sein de la patrie les fruits de cette excellente culture.

Je n'ai eu jusqu'à ce moment que la douce habitude de vous aimer: mais je vous avouerai que je mêle à cet amour un vrai respect, quand je me représente votre destinée honorable. Vous n'aviez reçu en naissant qu'un nom et de la pauvreté. C'étoit beaucoup que le premier de ces dons: mais la cruelle médiocrité rend cet honneur bien pesant; et qui sait si cette fâcheuse compagne vous auroit permis de vivre et de mourir avec toute la pureté de votre naissance?

Heureusement pour vous et pour vos pareils, dans un de ces momens où Dieu parle au coeur des bons rois, celui qui nous gouverne a jeté les yeux sur la pauvre noblesse de son royaume. Son ame s'est ouverte au mouvement le plus généreux; il a adopté sur le champ une foule d'enfans illustres et infortunés. Un édit plein de grandeur leur imprime sa protection royale, et a consolé, par cet appui, les mânes plaintifs de leurs pères.

Bénissons, mon cher frère, les circonstances qui ont fait éclore un acte aussi grand, dans les premières années de votre vie. Dix ans plus tard, ce bienfait n'eût existé que pour vos con-

citoyens; mais bénissons sur-tout ces âmes vraiment héroïques, qui ont embrassé et exécuté un projet aussi noble et aussi paternel.

Vous voilà donc, grâces à cet établissement, muni des leçons de l'honneur le plus pur, et des plus belles lumières. Votre éducation a été une espèce de choix parmi les autres éducations, et l'Etat vous a prodigué ses soins les plus précieux et les plus chers. En vérité, mon cher frère, je considère avec joie tant d'avantages; mais je ne saurois m'empêcher de murmurer un peu contre mon sexe, qui en me laissant sentir toutes ces choses comme vous, met entre votre bonheur et le mien une si grande différence. Suivez donc vos destins, puisqu'il le faut: augmentez même, j'y consens, ma jalousie. Je ne vous dissimulerai pourtant pas que votre tâche me paroît un peu difficile: vos secours passés augmentent vos engagements; et des succès ordinaires ne vous acquitteroient peut-être pas. Si les inspirations du coeur valaient toujours celles de la raison, je romprois sans doute le silence, et je risquerois auprès de vous ces conseils, que l'amitié me suggère sur votre conduite et vos devoirs.

1. Mon cher frère, je me figurerois en votre place, qu'en tout état et en tout temps, je dois être modeste: et quoique les bienfaits du roi honorent ses plus grands sujets, je m'en tiendrois dans ce sens fort glorieux; mais j'irois aussi jusqu'à considérer dans ce bienfait ma patrie entière, et je ferois en sorte que ma conduite fût l'expression de ma reconnaissance.

2. J'aurois un courage prudent et rassis; point de tons, point de prétentions. Je céderois, dès que je pourrois descendre avec décence. Je voilerois même mes forces; et je serois plus

touché d'obtenir les suffrages, que de les contraindre.

3. J'aimerois mieux être un homme estimé qu'un homme aimable; un officier de nom, qu'un joli cavalier; et je prendrois, si je pouvois, en talens, la part de mérite, que les Français cherchent trop souvent en agrémens et en amabilité.

4. Je fuirais les passions. Je les crois au moins une trêve à nos devoirs. Cependant, comme il seroit peu raisonnable d'aller sur ce point jusqu'au précepte, je ferois en sorte de n'avoir dans mes goûts que des objets respectables; c'est le seul moyen de restituer par un côté, ce que l'amour fait toujours perdre de l'autre à l'exacte vertu.

J'allois mettre, 5. mon cher frère; mais la crainte de faire un sermon m'arrête; et puis, je me persuade qu'il faut de courtes leçons aux grands courages. C'est ainsi que mon ame se plaît à parler à la vôtre, et j'entre à merveille, comme vous voyez, dans l'éducation que vous avez reçue.

Il faut pourtant que j'ajoute, à mes avis le pouvoir de l'exemple; je suis assez heureuse pour le trouver dans notre sang. De tels exemples sont, comme vous savez, des commandemens absolus. Je ne sais si c'est cette raison seule qui me détermine à vous les transcrire ici: mais quand j'y mêlerois un peu d'orgueil, c'est peut-être là toute la gloire de notre sexe; la vôtre consiste à les imiter.

Barry, notre grand oncle, étoit gouverneur de Leucate en Languedoc, sous le règne de Henri IV. Les Ligneurs l'ayant fait prisonnier, le conduisirent dans la ville de Narbonne, qu'ils avoient en leur pouvoir; là on le menaça de la

mort la plus rigoureuse, s'il ne livroit la place; sa réponse fut qu'il étoit prêt à mourir. Barry avoit une jeune épouse qui s'étoit enfermée dans Leucate. Les Ligueurs la crurent plus facile à vaincre: ils l'avertirent du dessein de son mari, et lui promirent sa vie, si elle livroit la ville. La réponse de la femme de Barry, fut que l'honneur de son mari lui étoit encore plus cher que ses jours. La grandeur fut égale de part et d'autre: Barry souffrit la mort; et sa femme, après avoir défendu la place avec succès, alla ensevelir sa douleur et sa jeunesse dans un couvent de Beziers, où elle mourut.

Le fils de ce généreux Barry succéda à son gouvernement de Leucate, en 1637. Serbelloni, après avoir investi cette place, tenta de le corrompre, et lui promit des avantages considérables, s'il embrassoit le service des Espagnols; l'histoire de son père fut la seule réponse que le général espagnol en reçut.

Voilà, mon cher frère, deux Barry qui n'ont point eu d'Ecole Militaire pour berceau, et qui ont été pourtant bien grands l'un et l'autre. Souvenez-vous d'eux, je vous conjure, toute votre vie; souvenez-vous en le jour d'une bataille, et dans toutes les occasions où il s'agira de faire bien, et si ce n'est pas assez, de faire mieux que les autres (car il faut porter jusques-là son ambition), dites vous sans cesse: *je suis devant les yeux de mes ancêtres; ils me voient*; et ne soyez pas après cela digne d'eux si vous le pouvez: ma main tremble en vous écrivant ceci; mais c'est moins de crainte que de courage.

Entrez donc, mon cher frère, de l'Ecole dans la carrière militaire. Portez les armes que vos pères ont portées, et que ce soit avec

honneur comme eux. Que je vous trouve heureux d'avoir tant d'obligations à devenir un sujets distingué, et de devoir au roi votre vie et vos services, au double titre de votre maître et de votre père! Vous porterez toute votre vie sur votre personne les signes glorieux de sa bonté (*la croix de l'ordre de Saint Lazare*); mais je suis sûre qu'on les reconnoitra encore mieux à vos actions. Je suis certaine encore que vous ne perdrez jamais le souvenir de ce que vous devez à ceux qui vous ont dirigé dans l'Ecole que vous quittez, et principalement à ce citoyen vertueux *) que ses grandes qualités ont, pour ainsi dire, associé à l'œuvre immortelle de ce règne. Je vous aimerai alors de tendresse et de fierté, et tandis que confinée dans un château, je partagerai ma vie entre les soins de mon sexe et des amusemens littéraires, je vous perdrai de vue dans le chemin de la gloire. Vous cueillerez des lauriers, et votre soeur disputera aux jeux floraux leurs couronnes. Elle s'élèvera peu à peu à un style plus noble; et si vous devenez jamais un grand guerrier, vous lui apprendrez à vous chanter, et vous aurez de sa part un poème. Je meurs d'envie d'avoir quelque jour ce talent, et vous sentez par-là ce que mon ambition vous demande. Adieu, mon cher frère, pardonnez à ma jeunesse ces réflexions: mais sachez-en gré à mon amitié. J'ai voulu vous écrire dans l'époque la plus importante de votre vie; et mon cœur a volé pour cela jusqu'à vous: c'est lui qui m'a dicté tout ce que

*) Verney (Paris du). Il concourut efficacement à l'établissement de l'Ecole royale militaire à Paris, et aux moyens de le maintenir.

cette lettre contient : il vous aime trop pour avoir pu se tromper. Je suis, etc.



MOEURS DANS L'ORATEUR.

Il n'est pas douteux que l'orateur ne doive faire paroître des mœurs bonnes ; c'est à dire, des inclinations droites et pures, qui lui rendent l'auditeur favorable. On exige, avec raison, que tout son discours annonce un homme de bien, dont les vertus égalent les lumières. C'est par là qu'il gagnera l'estime et la confiance, et qu'il réussira plus aisément, à porter la conviction et la persuasion dans les âmes. Un des plus efficaces moyens de faire aimer la vertu, c'est de persuader qu'on l'aime soi-même. Un des plus efficaces moyens de faire goûter une vérité, c'est de persuader qu'on la connoît, et qu'on en est soi-même convaincu.

Les Païens-mêmes vouloient que l'orateur fût réellement vertueux, et le définissoient *un honnête homme versé dans l'art de bien dire*. On a cependant trouvé cette définition peu exacte, en ce qu'elle embrasse trop ; parce qu'il est très-possible, a-t-on dit, qu'un malhonnête homme soit un excellent orateur. Mais ce malhonnête homme a dû nécessairement, d'après ce que nous avons dit ailleurs, être un homme de bien au moment où il a écrit.

D'ailleurs si cette définition n'est pas tout-à-fait juste et vraie, relativement à l'éloquence considérée en elle-même, elle l'est, du moins,

relativement à l'éloquence considérée dans les effets sensibles, universels et durables qu'elle peut produire. Un grand orateur, par exemple, trace, dans un beau discours, des règles de conduite, auxquelles on sait qu'il ne conforme pas ses actions : il entraîne, il subjugué ses auditeurs par la chaleur et la force de son éloquence. Mais au moment même où ceux-ci sont persuadés, ils se rappellent malheureusement que celui qui leur donne des préceptes si sages, est bien loin de les mettre en pratique ; et de là, ils croient pouvoir conclure qu'il regarde, lui-même, ces préceptes comme vains et frivoles. Or, ce ressouvenir et cette idée ne doivent-ils pas, sinon effacer, du moins affaiblir la vive impression qu'ils éprouvent ?

Un autre orateur, qui joint au talent de l'éloquence, la pratique constante de la vertu, veut nous persuader de l'importance et de la nécessité d'être vertueux. En même temps que nous entendons un des plus fidèles organes de la loi, nous en voyons un des plus rigides observateurs. Aussi, ses paroles sont des traits de feu qui éclairent et pénètrent notre âme. Elles s'y gravent en caractères ineffaçables ; et si elles ne produisent pas tout le fruit qu'on avoit lieu d'en attendre, c'est à notre malice ou à notre foiblesse que nous devons l'attribuer.

Les représentans d'un peuple sont assemblés, pour discuter les grandes affaires nationales : un orateur va parler. Aucun citoyen n'ignore qu'on admire en lui des connoissances étendues, un esprit profond, un discernement juste, un cœur droit et pur, dévoré de l'amour du bien général. Pleins d'estime, pénétrés d'une vénération affectueuse pour ce grand homme, tous prêtent, à son discours, une oreille attentive. Bien-

tôt leurs cœurs sont embrasés de la même flamme qui échauffe l'orateur: les voilà prêts à tout sacrifier à la gloire et aux intérêts de la patrie.

Deux armées rangées en bataille, sont au moment d'en venir aux mains. Un général connu par sa bravoure, et couvert d'honorables blessures, harangue ses troupes. Voyez le visage enflammé, les yeux étincellans des soldats. Ne doutez pas que le courage et l'intrépidité de leur chef n'aient passé dans leur ame. Vous allez les voir, au milieu des plus grands dangers, fermes dans leur poste, et y mourir, plutôt que de survivre à leur défaite. Tels sont les heureux effets de l'éloquence, lorsque l'orateur est reconnu pour un homme non moins vertueux qu'éclairé.

DOMAIRON.

ZBIOR

Z B I O R

*trudniejszych i osobliwszych wyrazów,
w téy książce zawartych,*

z tłumaczeniem na Polskie.

Numer znaczy kartę na której jest wyraz.

- | | |
|--|--|
| A bandon, opuszczenie. 26. | Aimanter, magnesować, magnesećm pocierać. |
| Abcès, m. wrzód 207. | Aise, f. radość. 11. |
| Aboutir, zakończyć się. 150. | Alerte, czuwany, żwawy. 8. |
| Absorbé, zatopiony. 97. | Aliéner, odstąpić, przedać. 110. |
| Accoupler, posprzągać, po-
pętać. 127. | Alignement, m. prosty kie-
runek. 150. |
| Accumuler, zgromadzać. 128. | Alléger, ulżyć. 49. |
| Acharné, zapalony. 121. | Allure, f. chód, krok. 142. |
| Acre, m. morganoli. 111. | Altérer, wł. odmieniać. 2) |
| Acte, m. akt urzędowy. 47. | falszować, wykręcać. 8. |
| Adossé, oparty. | zmieszać. 8. |
| Adultère, m. cudzołóstwo. | Alternative, f. odmiana,
wybor między dwoma rze-
czami. 3. |
| Agent, m. siła działająca. | Amas, m. zbiór, kupa. |
| 7. — Agient, który u-
trzymuje interes. 127. | Amende, f. kara pieniężna.
128. |
| Aides, pl. f. cło, podatek,
osobliwie od napoiów. 34. | |
| Aimant, m. magnes. 6. | |

Q

Ampoulé, *napuszczony*.
 Aparté, *wyraz teatralny, na stronie*. 1.
 Apologiste, *m. obrońca*.
 Apologue, *histoire feinte pour instruire et pour corriger*. 194.
 Apoplectique, *apoplexyja, zkięty*.
 Appareil, *m. przygotowanie*. 2) *swita, okazałość*. 194.
 Appréhension, *f. crainte, peur*. 87.
 Apprécier, *taxować, szacować*.
 Apreté, *f. przykrość, nieprzyjemność*. 205.
 Aptitude, *zdolność, zgrabność*. 137.
 Aréopage, *m. Areopag, znane miejsce sądów w dawnych Atenach*.
 Aride, *suchy*.
 Armoiries, *f. herb*. 39.
 Arpent, *morga gruntu*. 32.
 Arpenter une terre, *mierzyć pole*. 38.
 Arrêt, *m. dekret, wyrok*. 62.
 Arrête, *i arête, ość rybia*. 118.
 s'Arroger, *przyznawać sobie*. 118.
 Articuler, *deduire par articles, wyszczególniać*. 12.
 Apprentissage, *nauka, terminowanie*.
 Ascendant, *powaga, moc nad kim*. 6.
 Assiette, *położenie*. — *humor, une situation d'esprit*. 94.

Assimiler, *rendre semblable*. 47.
 Assorti, *przystwoity*. 74.
 Assoupir, *uspić*.
 Atelier, *m. warsztat*.
 Attirail, *m. porządki, podwody, zaprzęga*. 43.
 Aventurer qch. *mettre en danger, exposer au péril*. 94.
 Avenue, *f. przystęp, wchód*.

Bagne, *m. miejsce, gdzie zamykają niewolników*. 99.
 Baillon, *m. knebel*. 129.
 Barbaresque. — *Il ne se dit que des peuples qui habitent la Barbarie, contrée d'Afrique du côté de la Méditerranée*.
 Barbet, *m. pudel*. 7.
 Barbouiller, *smarować, mazać*.
 Barreau, *m. krata, miejsce adwokackie za kratą; stan adwokatów*. 67.
 Basané, *iniady na twarzy*. 51.
 Bateleur, *Kuglarz*.
 Battu, *route battue, utowiana droga*.
 Baume, *m. balsam*. 5.
 Baveur, *gap, leniwiec*. 7.
 Béatitude, *f. błogosławieństwo*.
 Bégayer, *igkać się*.
 Bègue, *igkala*. 37.
 Bésace, *sakwa, torba*.
 Besogne, *f. zatrudnienie, robota*.

Betterave, *f. bórak*.
 Bien m'en a pris, *na dobre mi to wyszło, nie żałuję tego*. 36.
 Bil, *m. Urządzenie Parlamentu Angielskiego, wyroki Amerykańskich stanów*. 202.
 Blason, *m. kunszt herbowy*. 39.
 Bonze, *kapłan Indyjski*.
 Bouchon, *m. wł. czopek; wiecha wisząca przed domem na znak szynkowni, dom winiarski*.
 Bouge, *m. komórka*. 91.
 Bourdonnement, *m. brzęk, dzwonięcie pszczoł*. 146.
 Bourg, *m. miasteczko*. 83.
 Bourgade, *f. mała miejscina, mówi się osobliwie o miejscach mieszkania i osady Dzikich*. 122.
 Boussole, *f. bussola, kompas*.
 Brigand, *m. łotr, rabus*.
 Brigandage, *f. rabusostwo*. 138.
 Brigueur qch. *zabiegać, starać się*. 170.
 Brin, *m. źdźbło, okruszyna*. 7.
 Brisé, *zmordowany, znudzony*. 141.
 Bru, *f. synowa*. 203.
 Bucher, *m. stos drew*. 60.
 Butin, *m. łup, zdobycz*.
 Butte, *f. cel do strzelania; être en butte à — być wystawionym*. 125.

Cabane, *f. chatupa, chata*.
 Cachet, *m. pieczęć, bilety dla iakiego metra*.
 Cachot, *m. więzienie głębokie, loch*. 62.
 Cacique, *Kacyk, tak nazywają rządców, małych oddziałów ludów Amerykańskich*.
 Cadeau, *m. podarunek, cześćowanie*. 32.
 Caduc, *adj. niestały*.
 Cahos, *m. toż samo co Chaos*. 37.
 Cahoter, *trząść, wieść gdy poiażdż ustawicznie się trzęsie*. 42.
 Caillou, *m. kamyk, krzemik*.
 Canard, *m. kaczor*.
 Candeur, *f. niewinność duszy, szczerość, rzetelność*.
 Capitation, *podatunek*. 34.
 Capitoul, *urząd w Tolozie*. 58.
 Case, *f. kasza na charakter drukarski*.
 Casuiste, *théologien, qui résoud les cas de conscience. Kazuista*. 47.
 Catafalque, *m. katafalk*.
 Chaire, *f. kazalnica*.
 Champeaux, *(nie wiele używ.) łąki*.
 Chapiteau, *m, kapitele u kolumny*.
 Charge, *f. ofowiznek*.
 Charité, *f. Klasztor miłosiernych braci*. 10.
 Charrue, *f. plug*.

Château en Espagne, *zamek powietrzny*.
 Chauderon, m. *kocioł*. 34.
 Chaumière, f. *buda ze słomy*. 188.
 Cheminer, *śledzić*. 7.
 Chenil, m. *psiarnia*.
 Chetif, adj. *głodny, biedny*. 11.
 Chevelure, f. *włosy na całej głowie, czupryna*.
 Chevet, m. *głowy u łóżka*. 15.
 Cheville, f. *kołek, łonik*. 130.
 Chiffrer, *rachować*. 20.
 Choc, m. *uderzenie*.
 Choeur, m. *chór*.
 Choir, (*nie wiele używ.*) *upadź*.
 Cime, f. *wierzchołek*.
 Cimenté, *umocniony*.
 Ciseau, m. *dluto*.
 Claie, f. *plecionka z rokitny*. 133. — *Kara hyclowska na której wiozą złoczyńcę na plac egzekucyi*. 58.
 Colifichet, m. *cacho, zabawka*.
 Collatéral, *poboczny dziedziec*. 48.
 Collé, wł. *przyklejony, przyciśnięty*. 9.
 Combastion, f. *zapalenie, rozdzielenie*. 73.
 Commerçable, *qui peut être commercer*.
 Commettant, m. *pryncypał którego się trzyma interes*. 127.

Commuer, *zamieniać*.
 Communicatif, *udzielaicy się światu*.
 Compas, m. *cyrkiel*. 70.
 Comptoir, m. *stół sklepowy na którym się płaci*. 30.
 Concilier, *nabydź*, 110. — *godzić*, 112.
 Concourir, *przyłożyć się*. 52. 237. *not.*
 Concours, *dołożenie się*. 111. — *concours des prix, rozdawanie nagród*. 4.
 Concussion, *action par laquelle une personne publique exige plus, qu'il ne lui est dû. Uciśnienie, wymus.*
 Concussionnaire, *celui qui fait des concussions*.
 Condamnation, *passer condamnation, samemu sobie przypisać, iż się źle sądziło, wyznać że się niema po sobie słuszności*. 36.
 Conformation, f. *postać ciała*. 162.
 Confrérie, f. *bractwo*.
 Consommation, *konsumpcja*.
 Contagieux, *zaraźliwy*.
 Contestation, f. *sprzeczek*. 60.
 Continent, m. *ląd stały*. 114. — *względem Anglii, reszta Europy*.
 Contracter, *nabywać, nabierać (należu)*.
 Contrefaire, *przerobić*,

przedrukować udać się pierwszą edycyą. 64. *not.*
 Contretems, m. *wypadek który się nie w swoim czasie wydarzył*. 100.
 Conversion, *nawrócenie*.
 Convertisseur, m. *ten który nawraca*.
 Conviction, *przekonanie*.
 Coquillage, m. *muszla*. 116. *Petit poisson à coquille*.
 Cortège, m. *świta, parada*. 194.
 Corvée, f. *pańszczyzna*. 126.
 Coton, m. *bawełna*. 10.
 Criblé, wł. *podziurkowany jak sito; ospowaty, który ma wiele szwów*. 51.
 Croiser, *krzyżować*, 47. — *qn. miać kogo*.
 Cuir, m. *skóra, iucht*.

Dais, m. *baldachin*. 144.
 Débrouiller, *mettre de l'ordre dans les choses, qui étaient en confusion. wyłuszczyć, rozłożyć*.
 Décliner, *upaść w zły stan*. 19.
 Décocher, *wypuścić (strzałę), wystrzelić*. 95.
 Dédain, *pogarda*.
 Déguenillé, adj. *podarty*.
 Délai, m. *przedłużanie, zwleknięcie, zawieszenie*.
 Delaissé, *opuszczony, bez ratunku i pomocy*. 9.
 Déménager, *wyprzątać, objierać*. 40.

Denrée, f. *żywność*.
 se Departir de qch. *oderwać się od czego, uwolnić się*. 49.
 Déposer, *świadczyć*. 47.
 Désastre, *nieszczęście*.
 Dessécher, *wysuszyć*.
 Desservant, m. *sluga, sługa kościoła*.
 Dételer, *wyprządz*.
 Dextérité, f. *sposebność, zgrabność*.
 Diligences, *faire ses diligences, chwycić się sposobów (prawnych)*. 40.
 Dime, f. *dziesięcina*.
 Diocèse, *certaine étendue de pays sous la juridiction d'un Evêque. Dycecezya*.
 Diplomatique, adj. *to co się ściaga do politycznych robót. rôle diplomatique, rela posła*.
 Disette, f. *niedostatek, głód*.
 Dythyrambe, *pieśń na pochwałę Bachusa w najwyższym uniesieniu zrobia*.
 Diversion, *action par laquelle on détourne. faire diversion à qch. zapobiedz czemu, przerwać co, inny nadadź kierunek*. 1.
 Dorénavant, *adw. na przyszłość*.

Eau forte, f. *serwaser*.
 Ecacher, *stłuc, rozbić*. 50.

Eclabousser, *błotem pobryzgać*. 142.
 Eclat, m. *szepka, trzaska*. 10. — *blask*. 209.
 Eclorre, *wyrość, faire eclorre*, *wyignąć*.
 Ecorce, f. *kora*.
 Ecorcer qch. *róg czego otrącić, odbić*.
 Ecume, f. *piana, szumowiny*.
 Effaré, *przelękniony, przestraszony*.
 Effréné, *rozpuszczony, wyuzdany*.
 Elargir, *rozprzestrzeniać, rozszerzyć* 147. 2) *zwiezienia wypuszczać*. 62.
 Eluder, *éviter avec adresse, rendre vain, rendre sans effet*.
 Emaner, *wypływać, pochodzić*.
 Embûche, f. *zasadka, pułka*. 95.
 Emétique, m. *lekarstwo na wymioty*. 59.
 Emphase, f. *manière pompeuse de s'exprimer et de prononcer*.
 Empirer, *pogorszać*. 10.
 Emplacement, *miejsce, okół*. 158.
 Emportement, *gwałtowne uniesienie się gniewem*. 148.
 Empreint, *piętnowany, Part. od empreindre*.
 Empreinte, f. *piętno*.
 Encan, m. *aukcya*. 155.
 Enceinte, f. *okół, obwód*. 150.

Endosser, wf. *wziąć na barana, na płery*. 2) *wdziać, przybrać*. 145.
 Enfancement, m. *urodzenie*.
 Enflé, *napuchły*.
 Enfreindre, *przestąpić, złamać (prawo)*. 48.
 Engloutir, *połykać*.
 Engrenure, wf. *wchodzenie zębów albo palców jednego koła w próżnię między zębami albo palcami, koła drugiego, np. w zegarkach, w myślnach*. — *zgodność*. 7.
 Entablement, *pokład na wierzchu kolumny*.
 Entortiller, *obwinać*.
 Entrelacer, *przepłatać*.
 Entrepreneur, *liwerant*.
 Entrevoir, *nieznacznie, daleko postrzegać, uważać*.
 Envenimer, wf. *zatrucić, zaigrywać, rozjątrzyć (o ranach)*. 10.
 s'Epanouir, *radować się, otwierać się*.
 Epars, se. *rozrzuty*.
 Eperdu, *od siebie odchodzący (z radości)*. 43.
 Eperdument, *mocno, do zabitia*.
 Epier qn. *czatować, dybać*.
 Epithalame, m. *pieśń lub wiersz weselny*.
 Epithète, f. *przymiotnik*.
 Escarpé, adj. *przykry, spadzisty*.
 Escrimer, *sechtować, bronić się*.
 Escroc, *flak, szarst*.

Espadonner, *wywiiać broń*. 20.
 Esquisse, f. *odznaczenie*.
 Essaim, *rój (pszczół) moc, (mnogość)*. 141.
 Etamé, *pobielany*. 43.
 Etancher, *ugasić (pragnienie)*.
 s'Evanouir, *tomber en foiblesse*. 231.
 Evolution, f. *mouvement, que font les troupes pour prendre une nouvelle disposition*. 21.
 Exagérer, *przesadzać*. 3.
 Exemption, f. *uwolnienie od nakładów, podatków it.p.*
 Expatrié, *ze swęj oyczyny oddalony*.
 Exploiter, *pracować nad kopaniem kruszców w górach, — uprawiać rolę*.
 Extorquer, *wyciskać, wymusić*.

Factice, adj. *sztuczny, nie naturalny, wymyślony*. 141.
 Factum, m. *(łacińskie) wystawienie w mowie ustnej lub piśmiej wszystkich okoliczności jakiej sprawy, osobliwie w sądach*. 66.
 Fainéant, *nieczynny, próżniaki*. 25.
 Falsifier, *falszować*.
 Fanfare, f. *trąbienie, okrzyk*. 5.
 Fantassin, *żołnierz pieszy, piechura*. 121.

Fasciner, *oczarować, oma- mić*. 106.
 Fastueux, *wyniosły*.
 Patras, m. *gałgan*.
 Faucille, f. *siępa*.
 Fendre, *łupać, — rozpychać*.
 Ferme, f. *folwark*. 26.
 Fêter qn. ou qch. *uraczyć kogo, przyymować kogo okazale*. 12.
 Fil, m. wf. *nić, 2) kierunek, bieg rzeczy jakiej, fil de l'eau, strumień*.
 File, f. *długi szereg ludzi lub rzeczy jakich*. 130.
 Filet, m. wf. *niteczka*. 2) *sić*. 29.
 Fileuse, f. *przędka*. 10.
 Fisc, *skarb publiczny*.
 Flanquer, *boki opatrzyć, obwarcować*. 149.
 Fléau, m. wf. *bicz, plaga, kara*.
 Flétrir, *zmiętosić, — zmartwić*.
 Floraux (jeux), *gry świąteczne i uroczyste (w Tolozie) podczas których, naznaczano złoty lub srebrny kwiat w nagrodę za najlepszy rytym*. 57.
 Fonderie de caractères, *miejsce do lania charakterów drukarskich*.
 Force, faire force de rames, *robić wiosłem z całej siły*. 101.
 Forgeron, *kowal*.
 Fortuit, *przypadkowy*.
 Fossile, m. *minerał, rzecz kopalna*. 222.

Fourmiller, *abonder, être en grand nombre.* 174.
 Fournaise, f. *piec. buta.* 229.
 Fourreau, m. *pochwy.* 176.
 Franchir, *przebydź, przepłynąć.* 97.
 Frisson, m. *wstręt, obawa.* 5.
 Froncer, wł. *składać, marszczyć.* 2.
 Fronton, m. *szczyt naczeln.* 227.
 Frustrer qn. de qch. *omamić, szukać, zawieść.*
 Fumée, f. *dym, fumées, para.*
 Fumier, *gnoy, nawóz.*
 Fusée, f. *raca.* 106.
 Fût, m. *słup kolumny.*
 Futile, *ladański, próżny, czczy, nic niewart, zły.* 4.

Gabelle, f. *podatek od soli.* 34.
 Gagne-denier, *naemnik, wyrobnik.* 93.
 Gagne-pain, *zarobek.* 215.
 Garde-chasse, *leśniczy, łowczy.* 20.
 Garotter qn, *kępować kogo.* 139.
 Gazouillement, m. *świegotanie.* 210.
 Genouil, *używa się rzadko za genou.* 116.
 Gerbe, f. *snop.* 178. — 2) *w feierwerku znaczy pęk rac, które skoro się*

zapalone; wylatując, formując coś podobnego do snopka. 229.
 Germe, m. *kieł, zarodek.*
 Glacier, *mrozić, ziębić.*
 Glaive, m. *miecz.*
 Gobelet, *kubek, Joueur de gobelets, kuglarz.* 212.
 se Gonfler, *wznosić się.* 230.
 Grand-pensionnaire, *wielki pensjonarz, pierwszy minister Holandyi, dawniejszymi czasami.*
 Grange, f. *stodoła.*
 Grasseyer, *szepluniec, prononcer certaines consonnes, et sur-tout l'r avec difficulté.* 163.
 Gravier, *człopać się, grzmolić się.*
 Gredin, *łajdak, ulicznik.*
 Grenier, m. *izba pod strzechą, góra.*
 Guenille, f. *podarte suknie, lachy, galgany.* 30.
 Gymnase, *miejsce na ćwiczenie ciała, greccy młodzieży, tak się zwano.* 158.
 „Haillon, m. *gałgan, szmata.* 24.
 „Hameau, m. *wioseczka.* 151.
 „Harasser, *zmerdować.* 231.
 „Harpon, *włócznia, którą rzucali na wieloryba gdy go chcą zabić.* 179.
 Herboriser, *zioła zbierać.*

„Hideux, *brzydki, wstręt czyniący.*
 „Haranguer, *mówić, zachęcać.* 240.
 „Hisser, *żagle porozpinać, w górę powyciągać.* 208.
 „Huer qn. *wysmiać, wyszydzić, wykrzyzczyć.* 214.
 „Huée, f. *śmieszki.*
 Huissier, *sądowy sługa, woźny.*
 Humeur, f. *humor, często bardzo kwaśna mina, humorek.*
 „Hurlement, m. *wycie.*
 Hypocrite, *obłudny, skryty.*

I Voyelle:

Idiome, m. *język.*
 Illicite, *niedozwolony.*
 Imperceptible, *nieznaczny.*
 Imposteur, m. *oszust.*
 Imprécation, f. *wzywanie, przekleństwo.*
 Imputer, *przypisywać.*
 Inanition, *wycieńczenie siły dla niedostatku żywności.*
 Incontestable, *przecieżko, (lub czemu) nie masz co powiedzieć.*
 Inconvénient, *nieprzychylny, niekorzystny.*
 Inférer, *wnosić.* 64.
 Ingambe, *adj: żwawy, cały w płasach.* 12.
 Inhumier, *pogrzebać.*
 Inique, *niesłuszny, niegodziwy.*
 Iniquité, *niegodziwość.*
 Initié, *poświęcony.*

Injection, (w Anatomii) *wpuszczenie jakiejś cieczy w naczynia któremi po ciebie krew krąży, aby je do brze widzieć i rozemnać można było, napełnienie żył.* 72.
 Insomnie, f. *niespanie, bezsenność.* 54.
 Instance, f. *nastawanie, usilność.*
 Intarissable, *co nigdy nie wysycha.* 6.
 Interlocuteur, m. *osoba wprowadzona do napisanej rozmowy.* 161.
 Investir, *opasać do kosa.* 236.
 Issu, *pochodzący.* 155.

J. Consonne.

Jambe-de-force, f. *podpora.*
 Jarretière, f. *podwiązka.*
 Javelot, m. *włócznia.*
 à Jeun, *na czczo, ten co jeszcze nic nie jadł.* 10.
 Laisse, m. *smycz, postronek.* 8.
 Lame, f. *klinga, głownia.* 176.
 Latitude, f. *szerokość, w szczególności, geograficzna, odległość jakiego miejsca od Równika. (Bkwatora).*
 Légataire, m. *dziedzic testamentem naznaczony; hé-*

ritier, dziedzic naturalny.
46.
Légende, f. napis na mo-
necie. 78.
Legs, m. zapis. 48.
Legumes, m. leguminy.
Levain, m. kwas. 124.
Levée f. pobić. 124.
Liard, m. fenik (4. liards
czynią 1. Sou).
Licence, rozpusta, zbytnia
wolność.
Lie, f. drożdże. lie du
peuple, metłoch.
Limeille, f. opłaki żelaza.
Linceul, (masło używ:)
prześciernadło, całun,
Livide, ciemno żółty.
Longue, à la longue, zcza-
sem. 38.
Lot, m. część iakięś cało-
ści mającej być podzie-
loną, np. dziedzictwa. 46.
Lucratif, zyskowny, powię-
kzający dochody.
Lutter, potykać się, walczyć.

Main, prêter main forte,
pomagać zbrojną ręką,
dadać pomoc wojskową.
49
Majeur, pełnoletni.
Mandement, urządzenie,
przepis.
Mânes, pl. dusze, duchy.
233.
Manie, f. szaleństwo.
Manier, trzymać w rękę.
Manioc, m. arbrisseau, d'A-
mérique. Sa racine sert à

faire la cassave, certain
art de pain. 133.
Marâtre, f. macocha. 76.
Marinier, m. marynarz.
Marmiton, kuchta.
Massue, f. pałka. 118.
Mays, m. turecka pszenica.
116.
Mendicité, f. żebractwo.
42.
Menuisier, m. stolarz.
Mesquin, skąpy, sknera,
nędzny. 11.
Métropole, f. główne mia-
sto. 124.
Meugler, beczć.
Meule, f. kamień młyński.
153.
Meurtrissure, siniak. 57.
Mince, masy, szczupły.
Miner, podkopywać, obalać,
niszczyć. 138.
Minutie, drobnostka.
Minutieux, maluczki, dro-
bny.
Mitiger, łagodzić, poskra-
miać.
Mobile, m. sprężyna.
Moissonner, żąć, — po-
rywać.
Monceau, m. kupa.
Monitoire, listy duchowne,
w których grożą wygna-
niem aby się dowiedzieć
iakięś sprawy. 58.
Montant, m. należność,
zapłata. 30.
Monter son ménage, u-
rządzić swoje gospodar-
stwo. 32.
Morne, ponury.

Morue, f. stokfisz. 133.
Moule, m. forma, wzór.
147.
Mûrier, m. morwa drzewo.

Nage. en nage, spocony.
219.
Naturels du pays, les ha-
bitans originaires du pays.
110.
Néant, m. nic, nicłość. 34.
— homme de néant,
ladaco, niepoń. 171.
Nerf de boeuf, bykowiec.
Nerveux, genre nerveux,
nerwy człowieka razem
wzięte.
Niais, niaisement, głu-
pi, gapiowaty.
Nigaud, m. czop, głupiec.
94.
Niveau, poziomłość, po-
wierzechnia.
Numéraire, m. gotowe pie-
niądze.

Obole, f. pieniążek gre-
cki. — grosz, fenik (prze-
nośnie. 51.
Offrande, f. ofiara.
Ombrager, zastaniać, za-
ciemniać.
Opprobre, m. wstydy.
Opulence, f. dostatek, bo-
gactwo.
Opulent, bogaty.
Oratorien, członek zgro-
madzenia de l'Oratoire.
47.

Oreiller, m. poduszka pod
głowy.
Organisation, f. ułożenie
wewnętrzne.
Ouest, zachód.
Outil, m. narzędzie, sta-
tek.

Pan, m. partie considéra-
ble d'un vêtement, po-
sta. 45.
Paperasse, f. niezdatne pa-
piery, szpargały. 46.
Parago, terme de Marine,
espace de mer où les vais-
seaux se trouvent dans
leur course. 98.
Parapet, korylica, poręcz.
8.
Paricide, zabójstwo bliz-
kiego krewnego. 55.
Partie, strona w sądach,
prendre son juge à par-
tie, swego sądziego oskar-
żyć, o niesprawiedliwy wy-
rok. 67.
Parvenir, prędko zrobić
maiątek. 35.
Pâtée, m. pasztet.
Pâtissier, m. pasztetnik.
Pâturage, f. obrok.
Paver, brukować.
Pécule, m. własność, pie-
niądze.
Peine, przykry.
Pelouse, murawa delikatna
i gęsta. 210.
Penitent, membre d'une
confrérie, où les confrères
sont revêtus de sacs. 58.

Pente, skłonność.
 Perron, m: schodki prze-
 de drzwiami domu.
 Pessament, ociężałe, zwol-
 na:
 Peuplier, m. topola.
 Picton, piechura, który
 idzie piechotą.
 Pilastre, m. filar.
 Pilori, m. pręgierz, klat-
 ka. 109.
 Pincetes (les), klęsce.
 Pioche, f. motyka.
 Pion, warcab, szach, pies.
 Pirouette, wykroczenie się
 około na jednem miejscu.
 214.
 Pivot, czop, wrzeczono, na
 którym się co obraca. —
 zasada. 110.
 Plaidier, prawować się, mó-
 wić w sądach.
 Plaidoyer, m. Discours
 prononcé par un Avocat
 pour défendre sa partie.
 64.
 Plier, zwinąć chorągiewkę,
 cofnąć się. 20.
 Plumet, m. strusie pióro u
 kapelusza. 21.
 Poignée, f. garstka —
 wiązka.
 Poignet, m. l'endroit par
 où le bras se joint à la
 main. 132.
 Point nommé, oznaczony
 pewny czas.
 Portière, m. drzewiczki u
 karęty.
 se Pourvoir, appellać,
 (wyraz prawniczy) 67.

Précaire, qui ne s'exerce
 que par permission.
 Prépondérance, f. prze-
 waga.
 Présage, wroźba.
 Presbytère, plebania.
 Prestige, czary.
 Prétorien, garde préto-
 rienne, gwardya cesa-
 rzów Rzymskich.
 Prieur, m. przeór. 10.
 Prise de corps, arezt, —
 uwięzienie osoby. 40.
 Privation, ogłocenie.
 Privauté: mot qui dit plus
 que familiarité. 34.
 Privé, łaskawy, 214.
 Proche, powinowaty.
 Procuration, f. pełnomo-
 cnictwo.
 Proscription, condamna-
 tion sans forme judiciaire.
 89:
 se Prosterner, upaść (do
 nog) 13.

Quai, m. ulica między
 brzegiem rzeki a domami.
 Qualifié, homme de quali-
 té — considerable:
 Quantième, który (dzień
 miesiąca) 174.
 Quarteron, ćwierć funta.
 Question, f. tortury. 66.

Radoteur, m. papla, ba-
 iarz. 161.
 Rajeunir, odmłodzić. 2.
 Rapporter, s'en r. à qn.

spuszczać się w czym na
 kogo.
 Rassis, dojrzały, stały.
 234.
 Rebondi, tłusty, spasty.
 Rebut, brak, wybierki. 46.
 Recoin, coin plus caché.
 Reconnoître, rekognosko-
 wać. 116.
 Recru, zmordowany, wy-
 cieniony.
 Reçu, m. kwit. 46.
 Reculé, oddalony, daleki.
 130.
 Recuser, sędziego odrzucić,
 zadać mu co. 60.
 Redevable, dłużny. 27.
 Redevance, czynsz, pobór.
 Régent, rządca szkół. 4.
 Régime, m. dyeta.
 Régisseur, podstarość. 27.
 Réhabiliter, postawić co
 w swoim dawnym stanie.
 Relâcher, (wyraz mary-
 narcki) wpłynąć gdzie.
 144.
 Religieux, m. zakonnik.
 Renchérir, ofiarować. 12.
 Rênes (les), f. cugle. —
 les r. du gouvernement.
 stér rzędu. 110.
 Repaire, m. iama (zwie-
 rzę), nędzne pomieszka-
 nie. 96.
 Repartie, f. réponse vive
 et prompte. 169.
 Réprobation, f. odrzuce-
 nie.
 Répugnance, f. sprzeciwie-
 nie się.
 Répugner, sprzeciwiać się.

Requête, f. suplika. mai-
 tres des requêtes, ma-
 gistrats, qui rapportent
 les requêtes des parties au
 conseil du Roi, où ils
 ont voix délibérative.
 Résipiscence, poprawienie
 błędów.
 Ressort, m. sprężyna wę-
 wnętrzna, moc.
 Réticence, zamilczenie o-
 koliczności. (wyraz pra-
 wniczy) 79.
 Retirer, przyjąć w swój
 dom.
 Retraite, f. pensya odda-
 lonego od wojska. 23.
 Réverbération, f. odbicie
 promieni.
 Revers, odwieńna strona mo-
 nety — nieszczęście.
 Ricaner, riez à demi, soit
 par sottise, soit par ma-
 lice. 30.
 Rit, m: służba kościelna.
 River, zanitować.
 Robe, suknia osób rzado-
 wych — stąd — stan iu-
 rystów. 143.
 Roidir, zabartować.
 Rosée, f. rosa.
 Roturier, m. qui n'est pas
 noble.
 Ruelle, f. petite rue.
 Ragir, ryczeć.
 Rustique, wiejski.
 Rustiquement, poobłasku.

Sacerdoce, m. kapłanstwo.
 Saisissement, zachwycenie. 5

- Sanctuaire, świątynia.
 Sanglot, szloch, łkanie.
 Sapper, podkopywać.
 Sarcasme, m. żart doymu-
 iący.
 Satellite, m. sługa rzą-
 dowy.
 Savourer qch. goûter avec
 attention et avec plaisir.
 Savoureux, smakowity.
 Scellé, m. pieczęć rządo-
 wa. 45.
 Scie, f. piła.
 Scorie, f. żużel.
 Seau, m. wiadro.
 Séminaire, m. seminaryum.
 Séné, senes.
 Sens, m. kierunek. 212.
 se Sentir de qch. tak być
 usposobionym, że się ko-
 mu daie coś poznać. 203.
 Serrurier, m. ślusarz.
 Service, m. wielka misa
 za umarłego. 58.
 Sillonner, robić skiby,
 składy, zagony.
 Soeurette, f. siostrzyczka.
 Sol, m. grunt, ziemia.
 Solemniser, święcić.
 Solitaire, m. pustelnik.
 Solliciter, starać się o co.
 39.
 Solution, rozwiązanie za-
 dania. 218.
 Sonde, f. pion, kula oło-
 wiana na sznurze do pro-
 bowania głębokości morza.
 115.
 Sourdement, skrycie, nie-
 postrzeżenie. 138.
 Spectre, m. straszysko.
- Spolier, ogaścać.
 Stupéfait, zdziwiony, o-
 durzony. 41.
 Subit, nagły.
 Subvenir, na pomoc przy-
 być, — dać radę. 28.
 Suffoquer, udusić.
 Suffrage, głos (przy obie-
 ranu). enlever tous les
 suffrages, powstrzymać
 iednomyślny zyskać po-
 klask. 193.
 Suggérer, poddać.
 Suicide, m. samobójstwo.
 55.
 Supputation, f. obracho-
 wanie.
 Suranné, dawny, stary.
 Surface, f. powierzchnia.
 Surveillance, f. onegday.
 Susceptible, sposobny, zda-
 tny.
 Syncope, f. mdłość, o-
 mdlenie. 142.
- T**ablier, fartuch. 46.
 Taille, f. podatek grun-
 towy. 34.
 Taillis, m. chróst, młode
 drzewka.
 Taillon, gatunek podatku.
 34.
 Tarir, wyschnąć, wysuszyć.
 — wyczerpać się, wycień-
 czyć się.
 Tas, m. kupa, stor. 48.
 Teinte, farba.
 Tempe, f. skronie.
 Tiers, adj. trzeci. main
 tierce, trzecia ręk. 214.

- le tiers, trzecia
 część.
 Tige, f. głąb, łodyga.
 Tillac, pokład okrętowy. 7.
 Tirer bon parti de qch.
 używać czego dobrze. 142.
 Titre, przedni.
 Tombereau, m. kara, pro-
 sty wóz. 42.
 Tordre, kręcić. — tordre
 les mains, zalamywać
 ręce. 16.
 Torsionnaire ment, adv.
 nieprawie. 67.
 Touche. pierre de touche,
 kamień probierczy. 203.
 Touffu, gęsto obrosły. 51.
 Tracasserie, f. kłopot.
 Trafiquer, przemycać.
 Traite, f. wywóz towarów,
 bandel. 127.
 Traitement, umowa, układ.
 Transgression, przestę-
 pienie.
 Transplanter, przesadzić.
 Traversée, f. przejazd.
 114.
 Trembleur, ten który drży.
 Tressaillir de joie, z ra-
 dości wyskakiwać. 213.
 Tronçon, m. usłomek.
 Trottoir, m. część ulicy
 podwyższona przy stronach
 dla pieszych. 31.
 Troussseau, m. wyprawa.
 Tuilerie, cegielnia.
 Tunique, f. tunika.
- U**s, m. wyraz prawniczy
 zamiast usage, użytek.
 Utencile, m. ruchomości,
 sprzęty domowe. 43.
- V**ague, niepewny.
 Valable, ważny.
 Valide, ważny, stały.
 Validité, f. ważność.
 Vaudeville, m. piosenka.
 Végétal, roślinny.
 Veillée, towarzystwo wie-
 czorne po stole. 1.
 Venaizon, f. zwierzyna. 88.
 Verger, m. ogród owocowy.
 Vexation, f. naleganie.
 Vexer, nalegać, uciskać.
 Vibration, f. wibrowanie się,
 drganie.
 Visionnaire, m. qui a des
 idées chimériques.
 Vivifier, ożywiać.
 Vogue, bieg okrętu za po-
 mocą wiosel — szacunek,
 wziętość. 200.
 Voiturier, (du style fami-
 lier) iechać.
 Volatil, lotny (np. spiry-
 tus). — lekkomyślny.
 Vue, à vue de pays, na
 pierwszy rzut oka. sans
 beaucoup examiner. 46.
 Vulgaire, m. motłoch.
- W**armie, W armia.
 Welches (les). Francuzi.



1456

